

NOUVELLES DU FRONT

Pastiche sans alcool

« Time is an ocean but it ends at the shore »

Bob Dylan

Ce murmure lointain, qu'on entend mieux lorsque la nuit s'éteint, est peut-être l'écho étendu du Big-bang initial, un souvenir d'enfance de l'Univers, la lisière et la litière des dieux cachés. Mais Odilon Sherpa est une fois de plus né trop tard pour être au cœur de ce mystère.

Non, sur ce banc face à la mer, en ce troisième vendredi de septembre, il peut, plus modestement, se donner l'illusion que le monde va naître à nouveau pour le rassurer qu'il est encore vivant.

C'est pour l'heure ce que l'on appellerait la fin du petit jour, avec sa clarté crayeuse qui ignore les ombres, d'une blancheur laiteuse où d'un fouet invisible monte une lumière s'épaississant peu à peu et prenant corps de toute chose visible de ce rivage.

Les vagues lentes soupirent sur le sable jusqu'aux éboulis de galets qui festonnent la promenade déserte, comme des mannes de pommes de terre fossiles culbutées par les marées. On ne sait si la mer se retire ou poursuit sa sape têtue et bruyante qui finira par avoir raison des falaises hardies. C'est un écoulement vital qui obéit à un calendrier

lunaire, avec ses phases de flux mensuel. Le ciel se confond avec le temps qui halète et perd les eaux.

L'air est d'une fraîcheur qui taquine les pommettes et on supporte, sous la veste chiffonnée, la maille de la petite laine prudente qui par le roulement de son col protège la gorge. A cela, on pressent qu'Odilon n'est pas du pays, où la toile bleue rigide comme taillée dans une voile et le ciré phosphorescent avec ses ouïes surpiquées sont, depuis l'invention de la carte postale, le costume traditionnel d'un inepte folklore, transmis de génération en génération depuis les anciens qui ont connu les jours saumâtres de la mer nourricière.

Odilon a le cheveu blanc, salé par boucles contrariées. Il fait son âge, un peu voûté, ce qui dissimule son regard. Il a la tête qui penche, ce qui ne veut pas dire qu'il a la tête ailleurs. Il est bien là, bien, son premier dans la charade, comme une confirmation, bien, son second, comme la satisfaction de vivre, sentir et respirer au bord de l'épanouissement. C'est cela, tout comme on soupire à une compagnie agréable, dans la timidité d'un ombrage, ou au frais surplomb d'une terrasse : *on est bien...* Peu importe l'heure, le moment de la vie. Un soupçon de bonheur tacite, un peu idiot et surprenant, que l'on ne veut pas compromettre ou faire fuir par l'entame d'une conversation, ni même un éternuement.

En vrai, il est plus tard qu'on ne pense. Ne laissons pas Odilon nous abuser, comme Hugo nous amuse poétiquement. Ce n'est plus l'aube depuis longtemps. Alors que l'été s'achève et que les éphémérides tournent imperceptiblement la page, le soleil, surplombant l'horizon oriental des toits des villas alignées sur le perré, vient allumer franchement les réverbères qui s'éteindront d'eux-mêmes avec les compteurs de nuit. C'est seulement la première heure où la vie active reprend ses essors, après des préparatifs domestiques dont la teneur et la durée demeurent insoupçonnables. Un café brutal, une lampée de lait, debout devant l'évier, en amazone sur le radiateur, une toilette de chat, une douche spartiate, la course aux chaussettes

dépareillées, un câlin furtif, une bise mouillée, un coup de peigne dans la jeune tignasse, une rengaine tonique à la radio, une taloche au réveil mal luné, un regard ému pour la tiédeur du foyer, un rideau qu'on écarte, la buée qui s'écoule au bout de l'index comme un sillage de limace.

C'est l'heure où l'on est censé mettre les enfants à la porte, à charge pour eux, de dérouler par cœur, par le biais du bourg et de ses ruelles dessalées, le chemin de l'école.

Mais le long de la promenade, du front de mer, buté comme une barbacane, il n'en est rien, car ces villas ne vivent que le temps suspendu de la saison. Ce sont des maisons dormantes, aux volets aveugles, désormais orphelines pour les mois en r des jeux et des rires des petits citadins.

D'ailleurs, Odilon a trouvé, tout à l'heure, la boulangerie ouverte où l'on apprêtait sur plaques les croissants, les pains au chocolat. On l'a regardé avec un sourire qui n'était pas seulement commerçant, non pas cela, plutôt un sourire complice et consolateur, comme si ce n'était pas la première fois que l'on accueillait dans la boutique chaude et lumineuse un estivant retardataire, un touriste attardé adepte du hors saison et des plages où l'on frissonne malgré le réchauffement climatique.

Les viennoiseries cauchoises sont encore tièdes dans son sac, un bagage de toile, flasque, ailé de courroies aussi noueuses qu'inutiles. Il est temps d'y mordre et de mâchonner à sec, parce qu'il n'a pas sa tasse de thé à portée de la main. Elle l'attend, assez loin de là, avec le sachet essoré d'Earl Grey à même la toile cirée. Il serait pourtant judicieux d'opter enfin pour une bouteille Thermos, se dit-il, lui qui improvise sa vie comme ses escapades. Ce n'est pas de l'imprévoyance, mais de la procrastination endurcie par les années. Quel remède à cela? Une prochaine fois... Peut-être.

Avec sa vue imprenable, le front de mer — appellation qui a fini, avant la grande guerre d'un siècle deux fois passé, par gagner ses

lettres de bonne bourgeoisie dans le sérail argenté de ses familles nombreuses, avec ses tribus et ses pieux cousinages, — n'est, on peut l'écrire tant que c'est le crépuscule du matin, et partant pas trop voyant, qu'une impasse, et plus trivialement un cul-de-sac.

Au-delà du banc où Odilon s'est assis, la promenade cimentée se dérobe et avorte, achoppe à un muret de briques enceintes de ciment maladroitement taloché. Seule une échelle verticale, scellée à la paroi par une rouille rousse et carbonisée, permet, sur la grève caillouteuse et venteuse qui succède à la plage ratissée et sous surveillance, si on en a encore envie, une fois penché sur cette échappatoire discrète qui sent âprement le saloir et l'algue pisseuse, de poursuivre, au péril des falaises, son petit grand Tour de chasseur de marées obstiné.

Bien sûr, c'est oublier le large, cet horizon dont la courbure dissimule tout juste l'exotisme méridional de l'Angleterre. Mais ce n'est jamais qu'un bras de mer, un moignon d'océan, un chenal aménagé pour la régata et non un delta immense qui promet des continents aux visionnaires qui se voilent.

Vigie tranquille sur les lattes trapues de son banc de terrien, Odilon contemple cette étendue mouvante qui ne porte, semble-t-il à cette heure, aucune nef, aucun fanal dansant. Dans les coquillages de ses oreilles, que l'on devine sous les anglaises viriles de sa chevelure, les vagues s'approchent, meurent et se renflent de nouveau d'un souffle inépuisable. Quels poumons, crénom! C'est donc cela le bol d'air, qu'on évoque avec un soupçon d'étourdissement et d'ivresse, après une exposition prolongée au vent, aux lames aériennes des courants, les yeux qui pleurent comme si on avait épluché un oignon d'iode et d'oxygène.

Ici encore, littoralement parlant, ce n'est pas le coq matinal qui fait saigner les tympanes ensablés par la nuit la plus basse, mais les mouettes pillardes qui viennent curer d'un plongeon sonore les fortunes échappées de la mer et les poubelles garnies de la

promenade, en quête de ce que les humains rebutés ont trouvé indigeste dans leurs surplus.

Odilon a posé près de lui le livre qu'il s'est promis de lire au grand air, au cours de cette journée. Il l'a prélevé dans sa bibliothèque. Guère épais, il s'amuse de peu du jeu de mots à la russe.

Son dos modérément forcé et cassé, des passages surlignés d'une mine un peu grasse et flottante l'ont convaincu, mieux que sa mémoire hésitante, qu'il l'avait déjà lu, ce qui devrait donner libre cours dans sa relecture aux réminiscences, aux *remembrances*, en plus de l'innocence retrouvée.

La solitude excentrée d'Odilon, qui a dévoré sa dernière chocolatine, va bientôt prendre fin.

Il aperçoit la silhouette d'un homme qui marche, non d'un compas filiforme défiant la pesanteur, mais d'une lenteur assurée qui donne de l'aplomb à sa carrure. S'en va-t-il vers Pourville par le chemin des galets? Mais, de fait, il n'a pas l'air, tant qu'il s'approche, d'un vieux gréement, botté de cuissardes en guise de grenouillère, cannes et pousseux à l'épaule.

Curieusement, il donnerait plutôt l'impression de se rendre à son bureau, nonchalant, le cartable ballant à la main. Par anticipation, il y a quelque chose de jovial dans ses traits et dans le sourire qui, de plus en plus près, signe son visage.

Odilon, plus neutre dans son maintien, le regarde venir. Il est maintenant à portée de voix, d'un bonjour de passage, mais c'est l'autre, on s'en doute, qui parlera le premier. Pour ne pas paraître curieux et encore moins inquisiteur, en bon monsieur Patate qu'il est avec son nez, ses oreilles et ses lunettes d'appoint plantées de travers, Odilon pense à se donner une contenance. Il ouvre son livre, caresse la page de garde et pose les yeux sur l'incipit, comme on regarde à travers des persiennes closes une belle journée qui s'invite. Il inspire. Des mots ouvrent leurs lèvres avec sa voix intérieure, ainsi, lentement : « *Il n'y a peut-être pas de jours...* »

Mais le marcheur, sans le savoir probablement, l'interrompt.

—Ah! Monsieur. Vous ne pouviez mieux choisir. C'est le banc le plus pertinemment implanté sur la promenade. D'un seul regard, sans détourner la tête, vous embrassez le front de mer. Ce n'est pas comme si, sur un court de tennis, vous étiez installé à hauteur du filet, condamné à pivoter le chef jusqu'au torticolis. D'ici, on voit venir l'imperceptible et l'imprévu. Le lever et le couchant et tout ce que le temps permet de faire...

Il s'assoit sans cérémonie à côté d'Odilon, qui garde l'index en marque-page dans le petit livre aux ailes ouvertes, et par réflexe se décale pour lui offrir plus de place et ne pas être taxé de *manspreading*.

—Ange Lamparo, se présente le nouveau venu. Et marque un temps d'arrêt.

—Enchanté, réplique Odilon, qui ne garde pas la main pour autant. Il ne décline ni son prénom qui en dit long, ni son nom qui accompagne jusqu'au sommet.

—Vous n'êtes pas d'ici, je suppose. Remarquez, Lamparo, ce n'est pas spécifiquement cauchois. Je le dois à de lointains ancêtres mi-espagnols mi-siciliens. J'ai encore un oncle bien parrainé qui est assistante sociale à Corleone, si vous voyez ce que je veux dire. Mais je suis né et j'ai toujours vécu à Catteville. Sur mer, bien sûr, bien que pour nous, *calypso facto*, si j'ose dire, on ne puisse le concevoir autrement. Que voulez-vous, on a de la marée dans le sang, du sel à la bouche, du sable au talon, des galets dans les poches de nos paletots, autant que des îliens. On est du littoral, des rivageois. On sent toujours un peu le calcaire et la crevette. On nous dit taiseux, mais je vous détrompe tout de suite...

Odilon a refermé la bouche sur le bâillon de l'omerta. Il dodeline, sans prendre parti.

—Si c'est votre première visite, en tout cas, vous l'avez cherché. On dirait que tous les chemins dissuadent d'en arriver là. Rome, je ne dis pas, toute fierté italique de côté, on n'a pas le choix.

Il marque une pause, bien qu'il n'ait pas besoin de préparer ses mots et le trajet de ses phrases.

Odilon baisse les yeux un instant, écarte sa main posée pudiquement sur le texte : « *Il n'y a peut-être pas de jours...* »

Ange devine sa distraction.

—Vous aimez lire? Vous savez, je suis un peu de la partie...

Odilon, en tant que lecteur amateur qui attend toujours la parution de *Polders*, est surpris par sa propre réplique.

—Vous êtes auteur?

—Presque. Rédacteur, journaliste si vous préférez... Vous avez déjà lu *L'écho du Littoral* dans son édition cauchoise? On ne le trouve pas très facilement ailleurs, mais nous comptons quand même un abonné au Texas et un autre au Vatican. J'y travaille depuis... oh là ... toujours, dira-t-on ... laveur. C'est beaucoup.

Il cède à son penchant pour le calembour comme il le confirmera *ad libitum*. Odilon le suit, les mots prêtent à rire, inutile d'en venir aux mains.

—J'ai tenu presque toutes les colonnes. Pour vous dire, j'ai commencé, comme tout le monde dans le métier, par la rubrique des chiens que l'on dit abusivement écrasés . Sauf qu'ici, même à marée haute, le chalutier ne drague pas souvent le matin de Naples ou le chihuahua. Saute-ruisseau ou passe-océan, j'ai fait mes classes avec des faits divers l'été. Le tirage doublait facilement. L'estivant — on en avait bien davantage aussi à l'époque — voulait savoir quand se lève la marée, et ce que l'on jouait au cinéma du patronage les jours de pluie, vous comprenez...

Quant aux infos, j'en trouvais toujours à rapporter. Pour cela, il fallait aller sur le terrain, et pas que de foot, hein, même si on parle beaucoup à la buvette car on n'y a jamais la gorge sèche. Les

meilleures nouvelles ne naissent pas dans une carafe d'eau, je vous prie de croire.

Quand il ne se passait rien, je vous jure ça arrive parfois par ici, je brodais, j'avais un mot pour ça : *bayeuser*, histoire de taquiner les confrères de Basse-Normandie, qui étaient mieux servis à Deauville ou à Cabourg. Notre rédacteur en chef nous disait : « Les faits ne suffisent pas, il faut du style. » Avoir du style, c'est broder un peu, même au point de mentir.

Qui sait? se dit Odilon, l'entame de son livre cachée sous la langue : « *Il n'y a peut-être pas...* »

Ange poursuit sobrement sa route, un instant mélancolique.

— Je ne vous cacherai pas que de nos jours, le journal est en difficulté. Sa disparition est déjà programmée quelque part, à la Bourse ou à la vie. Il va disparaître comme Catteville disparaît peu à peu.

On a du mal à croire qu'autrefois, il y a eu ici un casino avec pignon sur la plage, que l'on faisait de la réclame outre-Manche pour la station, dont on vantait, à défaut du climat capricieux, la séduction pour les amateurs de golf, de tennis, de bathing et de dancing, en français dans le texte. Pour ces ébats, nos contemporains ont colonisé d'autres rivages, on a mis la Méditerranée à leur portée. Certes, il faut un caractère bien trempé pour venir se baigner les pieds à la lisière des galets.

La population vieillit, regardez, moi. Des commerces ont fermé, l'école est menacée, l'emploi est rare. Nous n'avons pas de port ni d'anneaux pour ancrer les plaisanciers. Juste un canot de pêche qu'il faut hisser hors de l'eau avec un tracteur. C'est une petite attraction, il est vrai, typique et bon enfant. Mais ça fait un peu court métrage.

L'érosion du temps, des modes, du réalisme contemporain, ont presque effacé notre nom des brochures, des guides, de la nomenclature des stations de cure recommandées par les pneumologues et même des cartes des pneumaticiens auvergnats. J'exagère à peine.

Il nous a manqué un coup de pouce de la nature, de l'histoire et du patrimoine pour prospérer. L'engouement temporaire d'une classe sociale n'a pas suffi. Les héritages ont mis à mal les villégiatures, chalets et villas que l'on vend difficilement par appartements.

Même syndiquées, les initiatives ont manqué. Pas de festival du film finlandais, de rencontres de la photographie maritime, de spécialité locale, même artificielle, comme les galets au gingembre de Catteville, la présence d'un squelette de baleine, une table étoilée, une falaise en arcade, les ivoires, la dentelle, un musée, une fondation, le souvenir d'un artiste, des vestiges bétonnés et armés du Mur de l'Atlantique.

En fait, pour paraphraser *Les Misérables*, nous sommes tombés par terre, le nez dans le ruisseau et c'est la faute à Hugo et à Monet.

Victor nous a snobés en choisissant de fréquenter Veules-les-Roses. On y vit depuis, soit dit sans jalousie, un peu des rentes de sa légende séculaire, non?

Monet, lui, courageux certes pour avoir affronté, autour de la villa Juliette, des saisons hostiles au rendez-vous sur le motif, s'est arrêté à Pourville et à Varengeville. Tenez, regardez...

Il pose son cartable sur ses genoux, comme un pupitre improvisé, et en sort une tablette tactile qu'il allume en posant son empreinte sur une lentille latérale.

—C'est mon outil de travail et j'aime bien ce banc parce que c'est là que j'ai le plus de réseau. (Il montre le ciel sans obstacle ni nuage.) Allez savoir pourquoi.

Voici, je l'ai mis en fond d'écran. *Le chemin dans les blés*, 1882, actuellement au musée d'Art de Denver. Artistiquement, c'est quelque chose, n'est-ce pas, mais en plus, c'est une fameuse publicité, non? On vient du monde entier pour espérer voir ça. Bien sûr, il y a un sérieux malentendu. On confond l'art et la nature, du moins ce qu'il en reste. En fait, il faudrait partir de la reproduction, et encore laquelle? Attendez un peu, je gougueulise. Vous voyez toutes ces vignettes? Le même tableau, et des couleurs si variables. Est-ce ce bleu profond, ce

vert moucheté, le rouge saturé ou fané des coquelicots qui dit vrai? On devrait quitter le livre ou l'écran rétroéclairé, qui donne, de surcroît, à la reproduction pixélisée du tableau une luminosité de vitrail, pour le musée, le Colorado donc et, peut-être, *in fine*, venir à Pourville, mais pourquoi? Confronter toutes ces impressions? Le regard contre la mémoire? Mais, pardon, je m'égare. En attendant, c'est à Pourville ou à Varengeville que l'on loge et que l'on mange, qu'on achète des souvenirs, que l'on prend des photos et des selfies impressionnistes que l'on stockera sur la toile et dans le nuage. Qu'on monétise en un mot. Cloud Money, en anglais dans le texte. Bon, c'est facile...

Mais Catteville dans tout ça? Regardez à nouveau l'agrandissement. Vous voyez cette falaise qui s'avance en promontoire, là où je pose mon doigt. C'est Vasterival.

Et Catteville? Eh bien... hors de vue, derrière ce rideau de craie et de valleuses. Invisible pour Monet et pour ceux qui souhaitent retrouver ce chemin entre les blés, surplombant la mer avec ses mignons petits nuages potelés.

Oh! Je ne dis pas que le peintre nous a fait du tort, qu'on lui doit notre disgrâce et notre oubli glissant sous le poids de l'érosion. C'est l'infortune de la loterie, de la vie, tout simplement. On n'a pas su et encore moins pu négocier les droits d'exploitation, maintenant que l'œuvre est dans le domaine public.

Il rit, disant cela, comme s'il soupçonnait Odilon d'être un Schpountz mutique qui prend tout au sérieux. Et tout de go, avance d'autres pions de sa conversation unilatérale. Les bâtons rompus font beaucoup de sciure, dit un proverbe de l'arrière-pays.

—Ça vous dérange, si je travaille un peu? Vous pourrez lire pendant ce temps.

En fait, Odilon se doute bien que l'embellie silencieuse sera de courte durée, comme s'il le souhaitait finalement. Son livre ne l'a pas lâché de la main. Mais comment entrer de nouveau dans le texte, et avec quelles couleurs dans les yeux? Noir profond, bleu de mer,

vermillon, queue de cerise? Une autre voix s'est installée dans sa tête qui le dispute à une autre muette... « *Il n'y a peut-être pas de jours de notre enfance...* »

Ange, pendant ce temps, a appelé un serveur invisible pour consommer sa connexion, ouvert un fichier, et comme il n'a pas de stylet à mordre, porte un doigt réfléchi à sa bouche.

—C'est pour l'édition du week-end. Je dois rendre ma copie avant dix-neuf heures. Les mots croisés. Vous-même êtes peut-être cruciverbiste?

—Occasionnellement, souscrit Odilon en 17 lettres horizontales.

— Moi, je suis verbicruciste. C'est un peu comme si nous avions des groupes sanguins compatibles. Avec notre édition double du samedi et du dimanche, nous proposons une grille récréative.

Autrefois, c'est-à-dire il y a quelques années encore proches, nous en proposons deux. Une dite facile, l'autre difficile, histoire de piquer l'amour-propre du lecteur. Je les concevais *in extenso*. J'avais carte blanche et cases noires dans mon espace réservé au cadratin près dans le petit cahier des jeux, laissant à d'autres confrères les sept erreurs, les rébus, les charades, etc.

Et puis un beau jour, au moins par antinomie, nous avons pris vent de la mode et nous avons accueilli notre premier sudoku. Sans que ce fût un vrai coup d'état, j'ai été placé devant le fait accompli. J'étais privé de mon pré carré, licencié en toutes lettres modernes et classiques. Une seule grille, de 10 sur 10 désormais. Grille fournie clé en mains, par une officine basée dans les anciennes Antilles hollandaises, Clapton Crosswords Unlimited, utilisant un générateur de définitions assez adéquates je le reconnais, mais aussi plates et aussi peu ludiques que celles d'un dictionnaire anonyme et impersonnel dans sa prétendue universalité.

Des lecteurs fidèles, il en est de vrais heureusement, qui entament systématiquement le journal par ce remue-méninges et ces énigmes œdipiennes, comme s'ils attendaient avec impatience de

connaître le tirage du loto, ont écrit vertement, lancé une pétition et même menacé de résilier leur abonnement. La direction ou le comité d'éthique, je ne sais plus, eux-mêmes délocalisés sous pavillon fiscal luxembourgeois, m'ont proposé pour calmer la fronde populaire un *deal* presque honnête : je pourrai de nouveau rédiger les définitions, en free-lance bénévole. Je *bayeuse* peut-être en présentant les choses ainsi, mais je ne saurai dire autrement. A chacun sa Marseillaise, son heure de gloire, ses emphases de sardine baleinière.

Vous admettez, j'en suis sûr, sans outrecuidance de ma part, que le sudoku est digne d'un item dans un test de quotient intellectuel. C'est une question de logique, d'intelligence spatiale, qui se résout avec des opérateurs booléens ou quelque chose comme ça. Je m'incline avec modestie, parce que ce sont de telles intelligences qui ont pu rendre cette tablette possible et opérationnelle, par exemple.

Mais, le vocabulaire, la culture générale, même nourrie de savoirs inutiles, sont l'apanage des mots croisés. Sans oublier, c'est l'essentiel, l'humour et le plaisir impuni de jouer avec les mots. Et puis, visuellement, une grille de mots croisés, avec ses carrés blancs, ses cases noires, c'est, pour paraphraser Lautréamont, aussi beau que la rencontre fortuite sur une table de dissection d'un Mondrian et d'un Malevitch. Non?

Odilon se lance dans une phrase complète et audacieuse.

— Peut-être...

— Vous comprenez, je suis attaché aux mots croisés d'auteur, comme on parle d'un cinéma d'auteur, ce qui est, soit dit en passant la Loren, une curieuse expression. Peut-on concevoir un film sans auteur? Parle-t-on d'une littérature d'auteur? Qui sont donc alors les plumitifs qui remplissent nos bibliothèques, des tâcherons, des gâcheurs de prose, des pisse-copies, des usurpateurs? Oh, je n'ai pas l'ambition de me hisser à la hauteur, avec une h cette fois, de gens comme Bernard, Scipion, Laclos ou Perec. Peut-on distinguer leurs définitions comme on distingue assez facilement un Picasso d'un

Rembrandt? Peut-être pas, mais ils ont bien un style qui transforme le problème en œuvre. Dans une définition de mots croisés, la sollicitation du lecteur est à son apogée. Il lui faut en permanence de la concentration, de l'imagination, de l'esprit, la faculté de comprendre ce qui est à double entente, appel à l'esprit d'escalier, à l'enfance espiègle retrouvée d'une langue. Tenez.

Mais c'est une façon de parler, Ange ne lui tend rien, ni chewing-gum, ni cigarette, ni bloc-notes pour enregistrer sa péroraison.

— J'entends bien, une définition de mots croisés est une devinette plus ou moins coriace, la définition du dictionnaire, une explication ou une description littérale sans ambiguïté. Par exemple, voici trois définitions. La première : « Jeu de chiffres d'origine japonaise consistant à compléter de manière logique une grille composée de neuf carrés de neuf cases avec des chiffres de 1 à 9. », la seconde : « Jeu de chiffres d'origine japonaise consistant à compléter de manière logique une grille, subdivisée en 9 zones de 9 cases, avec des chiffres de 1 à 9. », la troisième : « N'a pas le nord en tête. » Laquelle est tirée du Petit Robert, laquelle est due au Petit Larousse, laquelle est signée Ange Lamparo? Quand avez-vous souri, hein, et pas seulement pour me faire plaisir? Sourire, c'est bien une preuve d'intelligence, comme on parle d'intelligence avec l'ennemi, sauf que l'ennemi en question nous veut du bien.

— Vous allez vous dire que le verbicruciste que je prétends être tenait à régler ses comptes avec le sudoku, qui n'est pas plus japonais d'ailleurs que vous et moi, puisque l'idée première en revient à un mathématicien suisse. C'est ce que je disais : de la mécanique, pas une once d'humour, de fantaisie, comme une horloge helvétique .

Mais cette même horloge, dans une grille de mots croisés comme clé de la définition « Fera un tour dans une heure. » par exemple, ça peut faire sourire n'importe quand.

Il garde alors le silence sans prévenir. Mais peut-on prévenir que l'on va se taire en le disant? Ange a-t-il pris conscience que sa faconde pouvait souler son voisin, qu'elle l'empêchait de se consacrer à ce livre qu'il protège de ses mains?

Que le silence soit de rigueur ou de bon ton dans les bibliothèques, et d'autres endroits publics, comme les cimetières, les béguinages, au fond des océans, cela se conçoit, mais doit-on marcher sur la pointe des pieds dès qu'on aperçoit un lecteur, une lectrice, assis ou assise sans mauvais genre dans un parc ou au bord d'un fleuve, étouffer son rire, postposer sa chanson, couper le sifflet au tue-tête? Imaginez-vous un mélomane suivant la partition au premier rang de l'auditorium et demandant à l'orchestre de jouer en sourdine voire de se taire?

Odilon aurait pu, depuis longtemps, parce que le jour a eu tout le temps de se déployer autour d'eux, se lever, prétexter la nécessité de prendre congé et s'éloigner vers un autre ermitage. Sur la plage même, par exemple, à condition que le sable soit sec, ou sur les galets qu'il aurait brassés pour proposer à son séant une assise minimalement confortable.

Son livre, qu'il sait avoir aimé et dont il se faisait une joie de raviver la lecture au cours de son escapade maritime, a-t-il perdu de son charme à ce point, qu'il le délaisse à peine engagé dans le gué de la première phrase?

Odilon sait d'expérience qu'il peut être un auditeur attentif et attentionné. Il a recueilli plus d'une fois, au cours de sa vie qui s'attarde, les confidences spontanées d'un inconnu, d'une inconnue, oui, des hommes, des femmes, des enfants, des étrangers dont il ne partageait pas la langue, même, sans rire, des animaux, des chiens amiteux, des chats au masque impénétrable, des oiseaux peu farouches. Il faut croire qu'il inspire confiance, du moins la conviction intuitive que son silence se prolongera au-delà de la rencontre, et qu'il

ne colportera rien de ce qu'il a entendu, désarmant ou rassurant, pudique ou cru, étrange ou trivial.

Ange n'a pas lâché le fil du thème qu'il débobine.

— Remarquez, le fait que la grille dont je suis responsable ne fasse plus que 10 sur 10, cela me dispense de chercher des définitions originales pour des mots comme *procrastination*, *concupiscence* ou *superfétatoire*. Il en reste assez qui sont des casse-têtes : *résilience*, *méditation*, *empathie* et *compassion*, par exemple.

Le chic c'est de trouver les définitions les plus alambiquées, les plus tire-bouchonnés, les plus spirituelles, quand on est inspiré bien sûr, pour des mots simples : *maison*, *lunettes*, *robinet*, *pluie*, *chocolat*, etc. Aujourd'hui, par exemple, pour la grille 457, j'ai « enfant » en *un* horizontal. En consultant le dico des mots croisés de Michel Laclos, j'ai lu qu'il avait proposé, au moins une fois, « Relativement facile à concevoir. » Astucieux, non? Au point qu'on a envie de le faire sien, à l'insu du lecteur. Mais le plagiat n'est pas de mise dans cet exercice de fourberie intellectuelle. Je dois trouver autre chose, sans savoir, de bonne foi, si ma définition n'est pas déjà venue à l'esprit de quelqu'un d'autre.

En matière de jeux de mots, les chemins de l'analogie, de la métaphore, de la polysémie, de la malice syntaxique, du détournement lexical, de la licence grammaticale, mènent vraisemblablement aux mêmes solutions, que chaque verbicruciste réinvente à son tour, en toute innocence. Ici, il me vient une idée, « Se met tôt au jardin. » Ça vous irait?

Dans les mots fléchés, avatar tolérable, faute de place, la concision est de rigueur, et le passage le plus court d'un mot, l'indice, à l'autre, la solution, est le plus souvent la synonymie : « rejeton », « gamin », « morpion », « minot ». Mais quand on peut développer la périphrase sans que la définition échappe à un certain laconisme, on a bien plus de liberté pour formuler l'énigme et c'est là que l'écriture et le

style entrent en jeu. Il y a du haïku dans la poésie suggestive des définitions.

Oh! Cela reste un genre littéraire mineur, bien sûr, assez sympathique pour côtoyer sur le papier les histoires drôles, les calembours, vite reversés au domaine public. A propos...

La formule « A propos » va être utilisée *a contrario* comme le veut l'usage et le bon escient, parce qu'elle est, par excellence, celle qui permet de changer de sujet, de faire disjoncter le courant continu de la période et du discours.

— Pendant que j'y pense, vous n'avez pas garé votre voiture sur la plage? Parce que c'est une zone inondable, savez-vous, surtout aux marées d'équinoxe. Et alors, syzygie votre épave.

Odilon ne se laisse pas démonter par le calembour. Il a perçu le clin d'œil malicieux de Lamparo qui lâche peut-être cette vanne, comme d'une poire dissimulée un jet d'eau farceur, aux citadins, et à plus forte raison, aux parisiens qui se détectent de loin, sans jumelles, pour tester leur susceptibilité voire leur stupidité condescendante.

Sans mérite qui serait dû à son sens de la répartie, Odilon a trouvé tout de suite la parade.

— Je suis venu par le train.

— Le train? Mais ce n'est pas seulement demain et dimanche, le week-end annuel de l'association *Rail Vintage*? Enfin, si je suis bien informé, parce que, selon mon agenda professionnel, je dois y consacrer un article. Aurais-je manqué quelque chose?

— Non, vos informations sont bonnes, mais ils ont obtenu *in extremis* l'autorisation d'essayer aujourd'hui l'autorail, un X-2043 de 1951, qui sort de restauration complète, le temps d'une navette. Il repart ce soir, et moi avec. C'est mon frère, ferrovipathe, et membre de cette confrérie, qui m'a eu cette place. Comme je n'ai aucune connaissance technique ou mécanique, je sers de lest. Je serais bien incapable, en cas de panne, de changer une roue, vous savez.

— Oh! Je comprends. Je connais assez bien l'histoire de cette ligne. J'y consacre un chapitre dans ma future histoire de Catteville depuis le néolithique ou presque, le galet relevant plutôt de la pierre polie que de la pierre taillée. Cet embranchement ferré date des bains de mer et de la villégiature hygiéniste qui sont nés au tournant du siècle dernier. D'où le Casino, la promenade du front de mer, la terre battue des tennis, et les villas aux salons fumoirs protégés de l'entêtement du vent, du sable, des embruns, et du mal qui fâche, la pluie si prévisible.

Je vous l'ai dit, la greffe n'a pas pris ici, mais certains de nos voisins sur le littoral en ont gardé de beaux surgeons. Le trafic des voyageurs a été définitivement interrompu en 1967, si je me souviens bien...

Sans qu'il ne s'en aperçoive, Odilon semble acquiescer muettement, les yeux mi-clos. Ange ne déraille pas.

— La ligne aurait pu être démantelée. On peut toujours recycler la matière première, le fer, le ballast, les vaches curieuses, les traverses.

Il y a mille façons d'accommoder la traverse de chemin de fer, savez-vous, même si elle est toxique, à cause de la créosote. Vous en verrez toujours en table basse, en bordure de piscine, en cabane de jardin, en étagères pour les poules, en poutre apparente dans les gîtes ruraux.

Ce qui a sauvé cette desserte, à la rentabilité discutée, de la disparition pure et simpliste, c'est d'une part l'exploitation du galet, apprécié en faïencerie et en cosmétique notamment. Nos plages sont des mines à ciel ouvert, avec leurs gisements qui affleurent jusqu'aux brise-lames avant de dériver, sans notre accord, vers le nord. D'autre part, et nous en sommes moins fiers, l'opportunité de desservir les chantiers de nos centrales nucléaires marines pieds dans l'eau.

Depuis quelques années, des associations comme celle qui vous amène ici, sont les dernières à manifester de l'intérêt pour le

maintien et l'entretien des infrastructures. Je toucherai un mot de leur heureuse initiative. Nos lecteurs sont attachés à notre patrimoine. Et qui sait, notre texan pourrait jouer les mécènes.

— Ou celui du Vatican, glisse Odilon, qui a tout écouté et retenu depuis le début.

Ange semble disposé à marquer une pause. Mais il a bien le don d'ubiquité. Il est capable d'être au greffe, de saisir de trois doigts les définitions qu'il invente avec une apparente facilité, et au parloir où il soliloque pour deux avec une générosité admirable.

Il a renversé la tête, comme pour se régaler d'un fond de verre invisible ou soulager la tension de sa nuque, à moins que ce ne soit pour contempler le ciel radieux, vierge de nuages contrairement au tableau de Monet.

— Vous avez de la chance, vous êtes venu avec l'ombrelle de l'anticyclone. Je ne vous apprendrai rien en confirmant que la météo est le sujet de conversation le plus répandu sur ces quelques arpents terrassés du bord de mer. La pluie, le soleil, le vent, les nuages, le corpus des almanachs d'antan chers au prosaïque M.Jourdain, le fond de l'air et toutes les intempéries sont de toutes les salutations, de tous les apartés, et l'objet de toutes sortes de spéculations.

Certains lisent dans les nuées, d'autres dans le marc de leurs douleurs intimes, qui ne s'avouent que dans le cabinet privé de complaisantes consultations sur la voie publique. Chacun a une sensibilité divinatoire dans les articulations les mieux cachées, des intuitions héritées de générations de pousseurs d'épuisette, de cueilleurs de galets. Mais tous partagent cauchoisement le même détachement, la même acceptation têtue, la même sagesse quiète face aux caprices du temps, comme s'ils pratiquaient une sorte de bouddhisme de l'éstran.

Je me suis longtemps levé de bonne heure pour remplir la rubrique météorologique qui se résume aujourd'hui à une infographie et à quelques chiffres encaqués dans un tableau synoptique.

Pour ma part, j'avais carte blanche et j'en usais à ma discrétion.
J'écrivais de petits quatrains, quelque chose comme ça :

*Quand les brumes matinales auront filé à l'anglaise
Le soleil fera des ronds dans l'eau au pied des falaises
Une douce fraîcheur naîtra dès l'apéro de midi
Et nous accompagnera jusqu'à la tombée de la nuit*

J'y ajoutais même de pseudo dictons populaires, comme :

*A la saint Hilaire retiens toi de cracher en l'air
A la sainte Baudruce les abeilles sortent de la ruche
A la saint Anatole tiens toujours parole
A la saint Clément les cerises prennent leur temps*

Vous m'objecterez que la mission première d'un journaliste n'est ni de distraire ni de faire sourire, mais d'informer par souci de la vérité et de la justice .

Je vous rassure, j'ai écrit et j'écris des choses sérieuses qui incommode la conscience, invitent à réfléchir, appellent à s'indigner. Mais je tiens en estime ces rubriques annexes.

Les lecteurs y semblent attachés d'ailleurs. De l'école, où il est allé plus ou moins longtemps, notre lectorat a surtout retenu que le plus intéressant c'est la récréation.

Et puisque j'en suis à me vanter sans vergogne, j'ajouterai à mon palmarès, même s'il n'y a pas de Prix Pulitzer pour ça, mon horoscope de l'été.

Notre visionnaire local et patenté tient à ses congés et met la clef de sa prescience sous la porte de juillet à septembre inclus. J'assume donc l'intérim, puisque mon bénévolat est sans limite. Je fais tourner le zodiaque comme l'omniprésent Hugo faisait tourner les tables anglo-normandes pour permettre à l'ombre du Sépulcre de vaticiner. Signe par signe, au petit bonheur la chance, parce que ça se veut la loterie du destin, il faut se montrer rassurant, voire consolateur et laisser entrevoir à chacun l'espérance de lendemains qui chantent ou plus modestement fredonnent. Pas question de provoquer des

sueurs glaçantes ou des crises d'angoisse. Personne n'apprécierait d'apprendre sa disparition imminente par voie de presse.

Amour Argent Santé, c'est plus gratifiant et accessible que Liberté Égalité Fraternité. On a beau dire, le lecteur y jette souvent un œil, même en catimini, avec l'air détaché de celui qui ne s'en laisse pas conter. Il n'y croit pas, mais on ne sait jamais. Les coïncidences rétrospectivement prémonitoires, c'est tout de même intrigant pour un esprit spéculatif.

Bon, si c'était vrai qu'on puisse dévoiler l'avenir en reliant au compas des points dans le ciel, on le mettrait en première page, et une fois prévenu par la Une, on se moquerait de la relation en pages intérieures des faits accomplis, souvent désespérants et tragiques : un attentat, un match nul de l'équipe locale en division d'honneur, un accident au rond-point des Coquelicots... Si je puis me permettre, de quel signe êtes-vous? Moi je suis Capricorne, comme Tintin.

Odilon ne voit aucune objection à une confiance adressée aux planètes et aux étoiles.

– Cancer et chat ou lapin en astrologie chinoise, je crois.

– Désolé, pour ce qui est du zodiaque chinois, je suis encore plus incompetent. Mais en signes cauchois je me défends. Ça ira quand même? Un instant, j'accède à l'édition de ce matin, vendredi 20... Voici, eh bien, on peut dire que je vous ai gâté sans le savoir : un voyage surprise, une rencontre, oui, oui, homme ou femme, je n'en dévoile pas plus. En revanche, une petite contrariété : vous n'arriverez pas à mener à bien un projet qui vous tenait à cœur. Mais, pas d'inquiétude, je peux vous arranger cela pour demain. Je vous ai déjà dispensé d'un léger souci de santé, genre mal au dos ou délicatesse aux genoux, mis à l'abri de dépenses imprévues et d'un coup de foudre inutile.

Odilon est sobre dans la politesse. Il s'entend dire :

– Merci.

Il ose ajouter, une main sur son sac, l'autre sur son livre dédaigné :

— Je crois que je vais marcher un peu.

— C'est une bonne idée, approuve Ange Lamparo. Je n'ai plus rien à faire ici, je vais vous faire un brin de conduite.

Ils s'approchent du parapet de la promenade, qui court à l'aplomb de la plage comme une longue prédelle de ciment, plate et granuleuse, assez large pour s'y asseoir, y faire marcher un enfant que l'on tient par la main, qui sert d'écritoire à ceux qui calligraphient avec un quignon de craie, et de reposoir aux mouettes hautaines que la promiscuité avec les humains ne dérange pas. Il y en a là deux spécimens, peut-être plus modestement des sternes, hirondelles de ce faubourg, qui s'écartent un peu, avec courtoisie, en éventant l'envergure de leurs ailes, pour permettre à Ange et Odilon d'y poser leur mains sur la pointe des doigts, comme des spirites entreraient en contact avec une carte d'état-major.

Les deux hommes ont désormais une perspective inédite sur la plage, son déclin de galets, ses laisses de sable et l'impatience des vagues fracassantes.

— Elles guettent le retour du Théo et Vincent , le doris des frères Ridel. Il y a toujours pour elles et leurs commensaux, des restes vivaces d'une fraîcheur sans pareil. Je vous conseille d'assister à ce spectacle gratuit. Vous n'êtes pas obligé d'acheter du poisson et comme ce ne sont pas des saltimbanques, on ne vous demande pas de laisser la pièce dans une coquille Saint Jacques. Aujourd'hui, selon la marée, la séance devrait se tenir au milieu de l'après-midi.

Odilon a posé son livre sur la pierre du tiède entablement. Peut-être que de sa station debout, il imagine qu'il marchera plus facilement et plus lointainement dans le texte dont jusqu'à présent il n'a foulé que le seuil. Il n'a pas besoin des lumières de Lamparo pour accompagner sa lecture. « *Il n'y a peut-être pas de jours de notre*

enfance que nous ayons si pleinement vécus que ceux que nous avons cru laisser sans les vivre, ceux que nous avons passés avec... »

Il ne peut s'empêcher, comme pour faire taire une voix parasite, d'articuler la phrase muettement, sans même remuer les lèvres, avec sa diction sourde et lente de funambule.

C'est alors qu'une mouette s'envole et Ange retrouve la parole.

— C'est quand même beau, non? Qu'a-t-on de plus ailleurs? Cela n'a pas la transparence apaisante d'un lagon, d'une mer intérieure qui ignore les pulsions des marées, certes, mais pourquoi ces peintres inspirés, nous savons lesquels, ne retournons pas le pinceau dans la plaie, ne sont-ils pas venus planter leur chevalet là où nous sommes?

De la falaise, il y en a pareil, du bleu dans le ciel, toute réflexion faite sur la mer itou, deux ou trois nuages porteurs de cotons anglais comme l'écrivait Arthur, et à nous le Colorado, notre eldorado, notre rente universelle.

Nous avons aussi un coucher de soleil par jour, inscrit à notre programme, mais comme nous ne sommes pas les seuls de toutes les banlieues de la planète, la concurrence se fait rude avec la mondialisation.

Bon, chez nous, le spectacle n'est pas toujours abouti, ça tombe souvent en panne et ça finit en grenouille. Plouf! Vous n'avez pas eu le temps de prendre la photo, et vous n'avez pas tellement envie de remettre ça le lendemain. Je comprends, mais c'est l'intention qui compte.

Pour qui l'homme, cette espèce dévoyée, se prend-il pour être déçu par la nature? On voit ce qui se passe désormais à force de vouloir avoir le dernier mot. A propos, vous serez des nôtres ce soir?

— Non, désolé, vous savez bien que j'ai un train à prendre, et il ne fait pas couchette.

— C'est dommage, je crois — considérez que c'est votre horoscope qui parle — que vous allez manquer quelque chose. Tenez, c'est le moment où jamais, après vous oublierez de me le demander, il

faut que je vous raconte cette histoire, dont j'ai été témoin et un tout petit peu acteur, malgré moi. Je n'en ai jamais fait un article, je vous rassure.

Un soir de mai, après une journée où pour la première fois le printemps pouvait prétendre au sacre, et après un coucher de soleil bien accueilli par un public choisi et silencieux, je suis rentré chez moi en pensant à mon chat solitaire, qui m'attendait sans doute à la porte s'il ne mulotait pas dans le cimetière proche.

Est-ce parce que devait suivre une nuit sans lune, je n'ai pas trouvé le sommeil, malgré l'oreiller ronronnant de mon lionceau domestique. Juste après minuit, je me suis vêtu de bric et de broc, sachant qu'il n'y aurait personne pour s'offusquer de mon laisser-aller vestimentaire. Le dicton, ou plutôt l'injonction « En mai fais ce qui te plaît. » pouvait de surcroît m'inciter à le faire.

Je suis revenu sur le perré désormais anuité et désert. Nos lampadaires éclairaient mes pas avec parcimonie. En arrivant près de l'escalier qui donne accès à la plage en contrebas, j'ai remarqué sur la première marche deux paires de bottes. J'ai l'œil à tout, déformation professionnelle probablement, mais je ne suis pas un voyeur, ni un paparazzi . Ainsi je ne prends jamais de photos. J'ai un collègue qui s'en charge.

Deux paires de bottes, disais-je, pas de bottes en caoutchouc taillées pour des jardiniers, encore moins des cuissardes pour les écumeurs du littoral. Des bottes de cuir avec leurs lanières de métal. Il ne manquait presque que les éperons pour taquiner les flancs d'une moto.

Cela ne me regarde pas, je poursuis un peu ma sobre démarche d'insomniaque jusqu'aux premières cabines de plage qui demeurent à l'année sur le ballast de galets, avec devant, un caillebotis de bois, comme une ébauche des planches dont Deauville se prévaut.

J'entends alors des rires, je le dis au pluriel, parce qu'ils semblent émaner d'un couple de voix. L'une plus grave, l'autre de

soprano. On m'a sans doute deviné. Je ne suis pas susceptible, je ne pense pas un instant que l'on puisse se moquer de moi, de mon attifement ou de mon air somnambulesque. Non, on dirait le rire de deux enfants qui rient d'une niche ou de la cocassité d'une situation qui les rend complices aux simples dépens d'un monde trop adulte.

Un appel qu'un gloussement réprimé est sur le point de submerger atteint mes oreilles : « M'sieur, M'sieur.. »

Il faut savoir que nos cabines de plage sont mitoyennes, mais leurs toits en accent circonflexe et leur franc débord à la basquaise empêchent qu'elles se côtoient tout à fait.

Par l'intervalle de la ruelle la plus proche, je distingue à peine une silhouette que la lune absente ne saurait un tantinet éclairer. C'est un jeune homme, nu, qui n'essaie pas outre mesure de dissimuler ce que l'on appelle entre métonymie et synecdoque, comme on dirait entre chien et loup, chèvre et chou, sa virilité, vous savez, la chose à laquelle il ne saurait se résumer, pas plus qu'une phrase se réduit à sa ponctuation, que ce soit une virgule ou un point d'exclamation.

Pendant qu'il explique la situation, une jeune fille, une belle promesse de femme, je le confesse, sort de l'ombre, dévoile un instant farouche la parcimonie de sa parure et se glisse derrière lui, où elle disparaît tout à fait en raison de sa taille, avant de l'enlacer et de rejoindre ses mains sur sa nudité frontale, comme si elle cachait un cœur qui bat trop fort.

Le dénudé de minuit m'explique alors qu'ils ont garé leur moto au parking de la plage, qu'ils y ont laissé dans la malle et les sacoches *ad hoc* leurs tenues de motard, casques et combinaisons aux baleines de kevlar .

Ainsi vêtus de la tenue printanière qui leur servait d'avant-dernière peau, pantalon de toile ou robe cintrée avec encorbellement en façade, pieds nus, portant leur bottes à la main, parce qu'il manque sur la Ducati un placard pour les ranger, ils s'en sont venus, la

main libre dans la main libre, jusqu'à cet escalier raide qui, hors saison, n'autorise la plage publique qu'aux initiés et aux amoureux.

Ils se sont retournés une dernière fois, pas d'ombre, pas de témoin. Dieu même, contrairement à ce que l'on avait cherché à leur apprendre, était aveugle. Nuit de mai. Ils ne savaient plus si le jardin d'Eden était équipé d'un pédiluve, d'une pataugeoire, d'une piscine ou d'un arc d'océan. La mer était là à portée de leurs désirs et de leurs fous rires.

Comme à l'entrée d'un saloon, ils ont déposé soigneusement, au vestiaire de la première marche, ce calibre 44 et ce calibre 38 qui font peur d'habitude aux parquets cirés et aux adeptes de la trottinette. Ils se sont tordus les chevilles sur les galets comme sur les pavés de l'Enfer du nord, mais le sable a bientôt pris leurs empreintes avec des suçons sensuels à leurs talons et ronds petits petons.

Ils ont musé en dansant avec la taille de l'autre, et pris d'une valse sans hésitation, fini par tomber à genoux dans les premières vagues. Leurs vêtements empesés de sel collaient à la peau. Ils ont voulu se sécher en se jetant à l'eau. Un léger affleurement de roche, tout près, était à leur disposition qui semblait garantir l'intégrité de leur garde-robe pendant leur absence. Ils ont fait une boule de leurs dépouilles mélangées, sans trier le coton, la couleur, l'élastane et la sueur.

L'eau était fraîche mais ils étaient bien dans ce bain de vigueur. Il ne s'agissait pas de nager vers le large, vers d'autres minuits, mais de se rejoindre dans quelques centimètres d'eau brouillonne, de se confondre, l'un dans l'autre, par tous les bords et transports. Ils étaient roulés dans la vague par un mascaret qui poussait et tirait toujours plus loin son archet. Ils avaient pour eux tout le temps, une éternité de baisers mouillés, de caresses, de conjonctions de coordination.

Et puis, étourdis par cette nuit liquide sans lune qui avait semé ses étoiles dans la fatigue orgiaque de leurs corps, ils se sont relevés, un instant séparés par une infinie solitude et une petite inquiétude. Ils

ont cherché l'abri de leurs vêtements, mais... ils ne reconnaissaient rien, il n'y avait plus d'étagère de rocher à atteindre à tâtons. La mer, avec sa marée contradictoire, avait contourné leur étroite plage improvisée et, comme un farceur, un jaloux ou un mauvais plaisant, noyé leurs tenues de printemps.

Ils étaient nus comme aux premiers instants de leur amour. Dans une chambre, passe encore, si on a tiré les rideaux ou vissé les volets. Mais là, en pleine rue en somme, même une impasse un peu borgne, avec un faux air de Finistère, cela pouvait être pire qu'un flagrant délit de tapage nocturne.

Ils ont remonté la grève, frileusement, vers les cabines qui pouvaient, dans un premier temps, leur permettre de se dissimuler. Il fallait réfléchir... Peut-être qu'en courant sur la pointe des pieds, en rasant les murs, en évitant les flaques laiteuses des réverbères, ils parviendraient au parking sans être pris par la douane volante ou dans les feux d'un lamparo. Ils allaient le faire, effectivement, quand ils m'ont entendu venir. Ils ont été pris d'un fou rire salutaire et ont pensé intuitivement qu'ils pouvaient me mettre à contribution pour les tirer discrètement de ce mauvais pas. Le jeune homme m'a interpellé, en se disant que j'en avais vu d'autres et que j'avais passé l'âge soit d'être un pervers opportuniste ou un père la pudeur compulsif.

J'ai tenu jusqu'à ce point de l'histoire à rapporter fidèlement ses propos, je tiens à le préciser. C'est peut-être la tenue, le style apprêté, les atours de son discours qui m'ont fait oublier que l'inconnu paniqué qui me tenait la jambe était nu et que sa dulcinée lui pelotait doucement les couilles.

Le dénouement sera de mon cru. J'ai proposé d'aller chercher soit des serviettes soit des couvertures. Ma propre garde-robe n'est pas taillée, figurez-vous, pour un couple d'amoureux transis.

Sur le front de mer, il y avait alors un hôtel, une bonne auberge avec une vue imprenable sur la plage. C'est cette villa cossue et un

peu biscornue que l'on a vendue en appartements depuis, vous voyez, celle-là.

Je connaissais bien le veilleur de nuit. L'établissement, ce n'était pas son standing, ne me fournirait pas de peignoirs avec monogramme, mais il gardait en réserve suffisamment de serviettes de plages oubliées au cours de la saison, pour que mon ami nyctalope de profession me laisse emprunter de quoi garantir à mon Adam et à mon Ève une sortie digne et pudique.

Avec leur assentiment, j'ai couru, comme je peux courir. J'ai réveillé mon ami le veilleur derrière le guéridon de la réception. J'ai trouvé un grand drap, une vraie bâche en coton uni, pour lui, et j'ai choisi pour elle une descente de bain imprimée d'une reproduction de la Vénus de Botticelli. J'ai versé ma caution en lui serrant une main dont les phalanges s'étaient déjà rendormies. Et je suis revenu jusqu'aux bottes droites dans leurs bottes.

J'ai détourné le regard pendant qu'ils se togeaient en riant. Mais, comme je ne suis pas un goujat, j'ai tendu la main à la jeune naïade sortie de sa coquille pour qu'elle ne glisse pas dans l'escalier sablé. Elle avait laissé les clés de la moto dans le 38 gauche. Sage précaution. Comme quoi, sans les femmes...

Je les ai accompagnés jusqu'au parking, en regardant de temps en temps, devant, derrière, sur les côtés, comme un détective travaillant à l'américaine. Je les ai laissés prendre les devants, eux marchant au pas de leur rire suffoqué, se retournant à tour de rôle, pour répéter : « Merci, merci m'sieur. Sans vous... »

J'ai attendu pour les rejoindre qu'ils se soient changés, travestis en somme, parce que la métamorphose était saisissante. Une tenue on ne peut plus habillée, bottes, gants, combinaison, casque, une vraie camisole de pruderie et de chasteté. L'homme, le plus grand des scaphandriers m'a donné une accolade à me soulever de terre, la femme m'a embrassé sans relever sa visière. Elle s'est mise au guidon et d'un coup de botte sur le kick, elle a mis le feu à son mulet débridé,

une grosse bécane à l'italienne, aussi racée qu'une machine à café, avec des chromes et des moteurs partout. Ils ont littéralement décollé pour une autre planète avec une traînée de décibels à rendre jaloux les volcans du monde entier.

Je suis resté seul assez longtemps, immobile et sourd, mes serviettes humides gouttant au bras. Et puis je suis rentré chez moi et j'ai dit au chat qui boudait : « On fera un peu de lessive demain. »

Odilon, qui cherche dans son mutisme une forme inédite de silence qui exprimerait quelque chose à cheval sur le compliment et l'hébétude, comme « Ah! Bah! Ça alors... » ou « Eh ben, dis donc... », a le temps, profitant de cette interruption, de lire les derniers mots de la phrase sur laquelle il bute depuis le matin. C'est donc cela. « *Il n'y a peut-être pas de jours de notre enfance que nous ayons si pleinement vécus que ceux que nous avons cru laisser sans les vivre, ceux que nous avons passés avec un livre préféré.* » Il s'apprête à chercher sur les rayonnages de sa mémoire, le livre enchanté et consolateur, mais un Ange passe de nouveau.

— Rassurez-vous, reprend Lamparo, je ne vous plante pas là. Marchons un peu.

Il y a décidément de l'Italie dans cet homme-là, du cicérone, et qui ne parle pas qu'avec ses nageoires.

Les jambes d'Odilon lui obéissent désormais, presque sans le consulter. Plus haut, du côté du cerveau, il en est encore à rajuster la lanière de son sac et à y glisser le livre postposé. Comme pour leur épargner de trop grandes enjambées, il laisse cinq doigts courir sur la main courante du parapet. C'est amusant, un jeu d'enfant comme autrefois quand il n'était pas plus grand.

Ange n'en a pas terminé avec son devisement du monde apparemment. La légende endormie de Catteville-sur-Mer est inépuisable.

— Attention! Vous allez marcher dedans.

Odilon suspend le pied, cherche la matière qui justifierait l'alerte, le traître étron qui beurrerait sa semelle.

— Non, non! le détrompe Lamparo, rieur. Votre main baladeuse! Vous avez failli marcher sur un graffiti,

C'est plein de craie grasse et tenace ici. Voyez-vous, le faitage du garde-corps, ce bastingage lourdingue, qui doit résister aux averses de galets, est d'une pierre qui dissuade toute gravure au canif ou au trousseau de clés. Impossible d'y laisser son cœur, ses initiales, une date avec ses slashes dans la mémoire minérale. Et par ailleurs, aucune bitte pour y accrocher un cadenas d'amour. Il reste la craie tendre, produite et semée sur place par les falaises qui se délitent. C'est idéal pour les messages dont on veut légender l'horizon.

En premier, les prénoms féminins. En ce moment, Léa, Emma, Léna. Autrefois, j'ai connu Madeleine, Brigitte, Thérèse et consœurs.

La graphie est presque toujours cursive, assez scolaire en un sens, quoique les pleins et les déliés soient difficiles à restituer. Le calcaire n'a pas la souplesse du bambou. Est-ce pour cela que nous avons peu de japonais?

En second, des saillies lapidaires écrites quelque fois avec un lexique et des alphabets pour lesquels nous n'avons de notre cru aucun Champollion. Peut-être dans le Neuf Trois...

Sinon, les scribes ont recours le plus souvent à l'anglais, qui est une langue riveraine, je vous le rappelle. Par exemple, qu'avons nous ici, dont vous avez été à deux doigts d'abrégier l'impermanence foncière d'un revers de votre manche? Cela se lit de gauche à droite apparemment : « I want you ». Vous lisez la même chose que moi, je suppose. Eh bien dans ce cas, nous avons une phrase déclarative sans ponctuation, la majuscule initiale étant purement idiomatique, qui exprime l'insurrection du désir, sous une forme jaculatoire, plus qu'un épanchement sentimental. Dois-je traduire? Erik Satie, qui est un peu des nôtres, en tant qu'enfant des marées et de l'estuaire, a signé un *Je*

te veux , valse lente non dénuée par moment d'une allégresse badine. C'est un indice. Écoutez ça si vous pouvez, vous ne serez pas déçu.

Pour en revenir à notre manuscrit, j'oserai dire notre palimpseste sans vouloir être pédant, la prochaine pluie en aura raison, comme elle aura raison de tous les Prix Nobel.

Mais je n'oublierai pas mon troisième : les dessins et le graphisme. Le street art a besoin de la cimaise d'un mur pour prospérer, une verticale en somme. Ici, le grapheur n'a à sa disposition qu'un long comptoir de pierre, d'une horizontalité castratrice pour sa créativité.

Les quelques spécimens que j'ai relevés sont plutôt primitifs et peu variés. Paradoxalement, c'est une fleur que l'on trace le plus souvent et non pas un poisson ou une méduse. Une fleur de kindergarten, comme on la verrait dans un herbier pour enfant ou un abécédaire botanique, avec sa petite lune au milieu et sa corolle de pétales à plat, tels des oreilles de lapin. Elle non plus ne dure pas longtemps, trop arrosée sans doute, effacée dès les vêpres, par le sable et le vent. Vous comprendrez pourquoi on a toujours renoncé à implanter des jardinières municipales sur cette promenade. Pourtant, la mer au-dessus de quelques bouquets volubiles, cela vaudrait la photo.

Il demeure un instant songeur, comme s'il passait dans une contre-allée silencieuse et ombragée. Mais il ne cesse de voir de loin, et coudoyant cavalièrement Odilon, il le recloue sur place.

— Mais qui voilà? Monsieur, soit dit en aparté, nous allons à la rencontre d'un des Cattevillais les plus précieux par son sens de l'orientation et sa bonhomie dévouée à une noble cause, le service public. C'est François, *notre* facteur. Au vrai, on n'en imagine pas d'autre. C'est aussi un enfant du pays. Et un fidèle. Il a toujours refusé les galons, l'avancement, échappé aux mutations. Il est aussi, à titre bénévole, conseiller stratégique et préparateur mental supplétif de notre équipe de foot : l'Étendard de Catteville. Et comme notre club, il n'a qu'une modeste ambition : la retraite.

François, que l'inventaire de sa sacoche occupe, les aperçoit enfin à travers le brouillard de sa myopie.

— Ange, tu dis encore du mal de moi, je parie. Bonjour quand même. (Puis à l'adresse d'Odilon, même s'il n'a pas de pli pour lui.) Salutations bien affranchies Monsieur, vous avez été hameçonné à ce que je vois. Belle journée n'est-ce pas, pour travailler, j'entends. Pas pour le banc solaire, contrairement à certains...

Il tend le doigt vers une boîte aux lettres.

— Elle n'est pas là toute l'année, seulement en saison. Je viens jusqu'ici distribuer le courrier que l'on n'a pas pensé à faire suivre dans deux trois villas du perré et je fais la levée en m'en retournant. La plupart du temps, il n'y a rien, juste un escargot qui s'est mis précipitamment à l'abri d'une averse. Regardez pour voir.

Il crochète la serrure de la boîte avec la petite clé qu'il porte à sa ceinture.

— Qu'est-ce que je vous disais? Bredouille une fois de plus.

— Ah! Le père Raimbourg était autrement doué.

Lamparo se tourne vers Odilon pour le post-scriptum.

— On vous doit quelques explications. François vous parle de son prédécesseur. Il faut remonter à la fin des années cinquante, début soixante. C'était la belle époque de la carte postale, ses étés d'or.

Il y avait sur la promenade où nous confondons nos pas perdus, une aubette où l'on vendait un peu de tout, l'inutile et l'agréable pour le vacancier : les outils de plage, râteau, pelle et seau pour les petits entrepreneurs qui, faute de sable à marée haute, brouettaient les galets, triaient les silex odorants.

On y trouvait à l'étalage abrité par un auvent de toile, d'autres articles de plage à prix démocratique, des pousseux, des cirés, des ballons multicolores, des roses des vents moulinant sur leurs tiges de bois... Et parce que parfois il faisait chaud à muser le bob sur le museau, dans une glacière providentielle, des esquimaux, et dans une

bassine d'eau claire rafraîchie par un bloc d'iceberg, des boissons à bulles que l'on tétait avec des chalumeaux en col de cygne.

Et à portée de mains de ces pèlerins en congés payés, deux ou trois tourniquets de cartes postales que l'on faisait pivoter d'une pichenette indécise comme des moulins à prières tibétains. Il y avait même un stylo attaché à une ficelle méfiante pour les scripteurs imprévoyants. Et des timbres républicains pour la France et ses colonies. Il n'était pas ainsi nécessaire de chercher le bureau de poste si bien caché dans une rue sans vue sur la mer.

On faisait son choix, selon le destinataire et ses propres critères esthétiques. On avait vite la paume garnie d'un éventail de cartes, et l'on abattait ses brelans à la caisse pour faire sauter la petite monnaie de la banque. On refusait la pochette de papier aimablement proposée pour le transport. C'était pour consommer sur place!

Penchés sur le parapet annexe, qui servait déjà d'écritoire, les couples et les familles s'échangeaient le courrier illustré, et chacun signait, tour à tour, les petits mots d'amour et d'amitié. Un volontaire tirait la langue, et encollait de sa salive les vignettes nécessaires à l'affranchissement.

Il n'y avait plus que quelques pas à faire pour atteindre la boîte. On confiait le tout à la menotte d'un enfant impatient de rendre service et que l'on grandissait en l'empoignant sous les aisselles. Le marmot ou la marmotte poussait alors, sous les hourras de ses aînés, les petits devoirs de vacances dans la bouche de vérité.

C'est un peu plus tard, à l'heure anonyme de la levée que notre père Raimbourg intervenait avec son esprit facétieux mais sans méchanceté. Il nous l'a souvent raconté, sachant bien que l'on n'ébruiterait pas trop sa conduite susceptible de lui valoir un blâme pour non respect du secret professionnel et de la déontologie de l'ordre des Postes et Télégraphes . Il vit désormais ses très vieux jours dans un béguinage à Fontaine-le-Dun. Vous pensez s'il y a prescription. Mais gardez-le pour vous, quand même.

Odilon pose un index complice sur ses lèvres fermées. Lamparo parle un peu moins fort après un regard circulaire, comme si une oreille indiscreète s'était collée à leur triade.

— Voici donc. A l'heure prescrite pour la levée quotidienne, en fin de soirée, il se trouve, quand la plupart des estivants s'étaient égaillés, dispersés et évaporés, le père Raimbourg ouvrait ce tabernacle d'où se déversait la manne qu'il attendait. Il faisait une pile de ces vues d'un jour pour toujours, en prenant soin de renverser celles qui étaient tête-bêche et d'avoir sous les yeux la face réservée à la correspondance.

Ce geste n'aurait su éveiller le moindre soupçon. Il était aux yeux de ceux qui survenaient éventuellement un fonctionnaire minutieux triant par anticipation son courrier. Puis, à l'abri de l'aubette qui avait clos son rideau de toile, recette faite, il prenait chaque carte ainsi préparée et, comme s'il la compostait d'un sceau rapide, il ajoutait son prénom bien lisible au milieu des signatures des auteurs coalisés.

Dans combien de foyers le paraphe de cet André à l'écriture inconnue a-t-il suscité des interrogations, supputations et commentaires sans fin? Je n'ose l'imaginer. J'espère seulement que sa blague anodine n'est pas à l'origine de scènes de ménage, de disputes, de divorces ou plus grave encore de délires sur l'existence des fantômes. Mais j'avance cela uniquement pour rire après lui.

Bien, je ne te retiens pas, François. Monsieur que voilà a tout son temps apparemment, mais toi tu as plusieurs casquettes, n'est-ce pas? A propos, quels sont tes plans pour le match de dimanche? Rassure-toi, nos adversaires ne lisent pas la presse locale, encore moins frontalière. Ils ne sauront rien...

— Ah! Bah...

— Parfait! Je n'avais pas encore eu l'occasion de donner à monsieur un exemple de réponse de normand, voilà qui est fait. Évade-toi, l'évasif.

Ange prend le bras d'Odilon comme s'il saisissait le témoin d'une course de relais et poursuit son tour de piste.

— Voyez-vous, cher monsieur, l'Étendard de Catteville est une équipe mixte. J'entends par là que nous recrutons deux types de joueurs. Les terriens et les marins.

Les premiers produisent de rudes défenseurs qui fauchent tout ce qui s'approche du sillon de la surface de réparation. C'est génétique, atavique, on n'y peut rien.

Les seconds sont des ailiers dans l'âme, qui flirtent ostensiblement avec le hors-jeu, des coureurs au long cours, des albatros écervelés qui rament des pattes et semblent toujours vouloir rejoindre les vestiaires avant les autres.

Entre les deux, il n'y a rien... la voile de l'étendard n'est pas cousue à la hampe. Cela revient à entraîner deux équipes qui ne parlent pas la même langue et ignorent ce que c'est de partager le ballon aux alentours du rond central. Quoi qu'ils fassent, c'est toujours un match nul. Et je ne parle pas du score. Dans mes articles, est-ce de la courtoisie ou de l'hypocrisie, en tout cas pas un aveuglement chauvin, je ne souligne lyriquement que leur potentiel, leur mental, la vista des attaquants aux longs détours, le catenaccio héroïque de la défense, le signe indien qui pèse sur le gardien. Si je passais à table pour parler franc, l'on m'interdirait la buvette.

Ange, lui, continue à la jouer perso. Il monopolise les ballons et tous les phylactères de la conversation à sens unique. Il oriente le regard d'Odilon, en s'aidant arbitralement de son index.

— Voici la villa qu'occupait l'hôtel dont je vous ai parlé tout à l'heure, le vestiaire providentiel. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas? Ce fut longtemps *l'Hôtel de la plage*, enseigne guère originale, mais étant donné sa situation, cela s'explique. Ailleurs, à votre avis où trouve-t-on le Café de la Poste, le Relais du Carrefour, le Rendez-vous de l'Évêché?

Entre nous, on disait *La Hulotière* à cause du mode de vie que proposait l'établissement à une clientèle de fidèles qui en appréciaient le service attentionné et bon enfant, ses airs cosy de pension de famille où les rejetons sages et les chiens pépères étaient admis.

Il fallait voir, le matin, après l'écartement des volets, les estivants réparés par un sommeil que les vagues de la nuit avait bercés, ouvrir les fenêtres des chambres du premier étage, le *piano nobile* de la villégiature, d'un geste ample, les bras écartés et tendus comme pour le premier essor du réveil musculaire.

Ils contemplaient le large, interrogeaient le ciel et la météo déchiffrable sans se poser alors des questions sur le climat et le réchauffement de la planète.

Il faut dire que la canicule ici, c'est un mot qui ne sort guère du dictionnaire ou de nos mots croisés. C'est sur le mode de la concession, « Il fait un peu frisquet quand même... » que l'on décrivait le mieux le caractère normal et normand de juillet et août. On se réjouissait de ce qu'il ne pleuve plus ou qu'il ne pleuve pas encore. Et le parapluie de courtoisie s'emportait par précaution, comme une ombrelle réversible, trois quarts averse un quart ensoleillement. Dans la journée, on ne s'éloignait guère de cette thébaïde qui remettait généreusement le couvert de la pension complète. Tout exercice à loisir n'était pas que déambulation digestive certes, mais les longueurs de promenade comme une brasse lente en piscine, les ablutions prudentes en lisière des vagues, la traversée des vasières de sable mouillé, l'orpaillage minutieux des poches d'eau stagnante à la recherche d'un coquillage intact qui aurait échappé au concassage permanent, une rare ascension des marches qui menaient à la falaise d'aval, les tournois de boules à marée basse, la patience d'une partie d'échecs sur un banc tacitement réservé à l'écart des vellétés du plein soleil, tout cela, et plus par affinité, ramenait toujours, à heure fixe, les résidents en liberté surveillée à la table où les attendaient

leurs ronds de serviette et la carafe d'eau fraîche qui asséchait leurs sueurs superficielles.

Les enfants avaient le droit de s'ennuyer avec modération, en creusant des douves pour se protéger de la curiosité envahissante de l'océan, en dessinant des marelles sur le sable ou directement sur l'asphalte de ce qui, à leurs courtes foulées, paraissait aussi long qu'un boulevard tracé sur le pont d'un porte-avions.

Pour tromper la pluie récurrente, il n'y avait pas de console consolante, mais quelques jeux au toucher de bois. Ils s'adonnaient au coloriage, à la relecture d'un des vieux Tintin qui s'empilaient sur une table basse au salon de l'hôtel, ou étaient contraints, comme un trop plein de soupe, de boire jusqu'à la studieuse crampe d'estomac leur bolée quotidienne de devoirs de vacances.

On entend dire que c'était mieux avant. Je ne vous demanderai pas votre avis sur la question. Pour ma part, je ne le crois guère parce qu'il n'y a plus, telle la chanson, d'avant à Catteville-sur-Mer, comme il n'y a plus d'après à Saint-Germain-des-Prés. Nous savons bien que tout disparaîtra, même si nous y sommes encore, la mer, le ciel et ce qu'il y a derrière.

En attendant, ce que l'on constate, c'est que Catteville n'est presque plus au nombre des terres de vacances. Il est vrai que derrière ce front de mer qui regarde le vide sous sa visière de chalets et de villas d'antan, maintenant que les constructions opportunistes de la Belle Époque ont disparu, il ne reste qu'un petit croisillon ajouré de rues qui s'évanouissent en impasses, un petit lotissement sans perspective qui tente de sédentariser une population que le chômage, la précarité, déracinent inexorablement.

Ouvrez un annuaire de ces années-là. On y trouvait encore, entre autres, un marchand de couleurs, une véritable épicerie, deux boulangeries, un poissonnier écailler, trois bistrots, un menuisier, une station service et un mécanicien automobile agréé toutes marques, un médecin, un curé, un couple d'instituteurs résidant dans leur logement

de fonction, et je garde le meilleur pour la fin : un coiffeur pour dames! Les hommes ici, il faut le rappeler, n'ont pas de cheveux, juste une casquette qui n'a pas besoin de coups de peigne.

En entendant cette descendante oraison funèbre, Odilon Sherpa a le sentiment que le ciel se couvre, que sa vue se trouble. Il sait que Lamparo parle avec emphase, qu'il en fait peut-être un peu trop avec ses phrases chantournées, excessives, et que cette journée, celle qu'il est en train de vivre, comme son livre à la lecture contrariée, pourrait encore le détromper, réserver quelques occasions résilientes de sourire.

D'ailleurs, son guide, un peu emporté, poursuit la visite commentée. Comme si de rien n'était ou parce que la politesse est le rire du désespoir?

— Inutile de vous retourner. Croyez-moi sur parole. Nous avons parcouru un tiers de la promenade du front de mer qui est quand même trois fois plus longue que la Galerie des Glaces à Versailles, excusez du peu. J'aimerais parler d'*estacade* ou de *jetée* pour changer, mais les termes sont impropres.

L'*estacade*, c'est un coup d'épée dans l'eau, la *jetée* c'est déjà un pavé dans la grande mare.

La *digue* peut-être, avec ses origines flamandes, qui règle la mer d'un trait droit sur le plat bord du continent.

Le *môle*, non plus, sans plaidoirie.

Le *musoir*, ce serait chouette, parce qu'il y a de la nonchalance dans le signifiant comme dans le signifié, et que cela convient bien à notre train de sénateurs retraités de la Royale, mais, par définition, et c'est le lexicologue et non le verbicruciste qui vous parle, c'est l'excroissance ultime, l'aiguillon de la jetée. Et ici à Catteville, on a l'impression que l'on n'a jamais voulu trop s'avancer, provoquer les flots, même d'un balcon sur pilotis. Certes, pour notre défense, il n'y a pas de port, de petit havre à protéger, et aucune raison de se

rapprocher des perfides côtes anglaises pour jouer les curieux à la longue-vue .

Laissons le *promontoire* trop échassier à la pâture de Victor Hugo.

Le *perré* est plutôt idoine, assez couleur locale, parce qu'il y a de la pierre dans l'étymologie, comme sous nos semelles paresseuses.

Mais, en fin de compte, parce qu'on ne peut pas parler d'impasse, ce qui serait politiquement incorrect, comme l'était la ci-devant Seine Inférieure, on en revient à l'appellation de *promenade* moins va-t-en-guerre que celle de *front de mer*.

Le plus souvent, cet appendice de voirie demeure anonyme. À Catteville, dans un sursaut d'esprit de clocher, on a décidé un beau jour de baptiser cette cursive mort-née et de rendre hommage à un enfant du pays . Le triste monument aux morts, érigé pour toutes les guerres passées et les conflits à venir, avait déjà fait justice aux poilus de Catteville tombés sur un autre front.

Le conseil municipal, après délibération, a fait appel au magistère de l'instituteur de l'époque, qui avait un peu tutoyé l'École des Chartes dans sa jeunesse, en lui demandant de plonger dans les archives, mémoires et registres de toutes les confessions, sociétés savantes ou traditions et souvenirs des anciens, et d'y élire des pays ou des payses méritant cet honneur.

Ses recherches furent longues, ses investigations quasiment holmésiennes. Il remonta jusqu'aux contreforts du Moyen Âge, vainement au regard de la grande Histoire. Aucun homme d'église bien en chaire, aucun général ou grognard , aucun capitaine d'industrie dans le textile, le charbon ou l'automobile, aucun explorateur ivre de colonies, aucun navigateur agité de la boussole, aucun grand clerc ou éminent penseur, aucun inventeur distingué par le concours Lépine, aucun artiste de renom, aucun sportif au palmarès élogieux, aucun criminel ayant truandé la chronique, aucun témoin d'une apparition, aucun inventeur d'une recette à se décrocher le palais, enfin bref, pas

un nom, pas une personnalité à graver et célébrer sur une plaque...

L'instituteur, qui avait acquis, malgré lui, un savoir encyclopédique sur la vie de ce résidu de Caux, séchait sur sa copie.

Un jour, déçu et découragé, il entra au cimetière qui ceint notre modeste paroisse, et parcourut les allées au gravier sarclé. Il lut les inscriptions funéraires comme s'il appelait une à une les âmes dormantes de Catteville.

Huit jours plus tard, il était assis à la table du conseil, en face du maire, un agriculteur qui avait gardé ses sabots de caoutchouc pour quitter plus vite la séance. Après avoir expédié de tortueuses questions d'intendance, de prés se chevauchant ou de subventions pour des gouttières publiques incontinentes, toute l'assemblée se tourna vers lui.

Le maire, à juste titre, parla unanimement pour les autres, y compris les rouges de l'opposition.

— Alors?

Suivit un silence que l'autorité naturelle du maître d'école n'aurait pas suffi à expliquer.

L'instituteur prit une farde dans son cartable, l'ouvrit lentement et posa son index sur la feuille qu'elle contenait.

Le secrétaire de mairie préparait sa plume pour un scrutin qui promettait une soirée prolongée et houleuse.

— Voilà, dit tranquillement le maître, comme s'il mettait déjà un terme au débat qui n'avait pas commencé. Et il articula clairement, de la voix ponctuelle qu'il prenait pour les dictées : Valentin Decaux.

Après un silence, comme si les conseillers se relisaient en lorgnant sur le voisin, on entendit :

— Pardon?

— C'est tout?

L'instituteur répéta lentement en détachant les syllabes : Va-len-tin De-caux.

— Qui est-ce?

— Un enfant en bas âge, né à Catteville le 4 juillet 1889 et mort le 18 juillet de la même année. Il est enterré au cimetière du village. Certains d'entre vous, en allant saluer leurs proches, passent certainement près de sa sépulture, un carré de sable encadré de galets... Il y a peut-être des descendants de sa fratrie ici ce soir.

Une voix embarrassée précéda la stupeur et la contestation de tous les élus présents qui rumaient leurs mots.

— Si vous permettez, enfin, je voudrais dire, sans manquer de respect à ce malheureux enfant, qu'a-t-il fait pour mériter un hommage posthume? Personne d'autre n'était digne de cet honneur, dans toute la lignée des Catevillais?

— Ce n'est pas ce que je veux dire, répondit posément l'instituteur. Il est toujours délicat de peser les mérites des uns et des autres, et même en tant qu'athée je laisse cela à Dieu. Mais je suis sûr que vous serez d'accord avec moi.

On sourit avec retenue sur les chaises de l'opposition. La majorité mijotait et attendait toujours des éclaircissements.

— Je ne suis pas l'avocat du Diable dans un procès en canonisation. Vous êtes gens de cœur, vous allez comprendre. Ma plaidoirie sera simple et courte. Voici : On ne sait rien de Valentin Decaux. Sauf que ce n'était pas un *horsain*, comme vous l'exigiez...

— Certes, mais il aurait fallu quelque chose de plus pour... comment dire..., interrompit son voisin.

— J'y viens. Cela tient en peu de mots mais cela me paraît suffisant et cela parlera à tous : Cet enfant de Catteville n'a jamais vu la mer...

Un silence accompli fit le tour de la table, comme une petite flamme. Les cauchois ont l'esprit vif parfois, même au crépuscule d'une journée laborieuse.

Le maire se leva alors, titubant sur ses sabots flexibles, recula sa chaise, et comme s'il voulait écraser une larme, frappa la table de son poing.

— Proposition adoptée à l’unanimité!

Lamparo parle décidément comme un livre. Dispose-t-il d’une oreillette invisible, se sert-il de sa tablette comme d’un téléprompteur? D’évidence, non.

S’il n’était pas depuis toujours un enfant manqué, naïvement émerveillé, qui ne se pose pas de questions rabat-joie, Odilon pourrait supposer qu’il y a un truc, comme lorsque le magicien incisif saucissonne sa partenaire à ligoter.

Ce truc-là, c’est peut-être le goût d’Ange pour la prose gourmande et vagabonde qui fait de lui un porte-plume et un croiseur de mots jamais en repos. La preuve :

— Vous verrez cette plaque là-bas, si vous êtes encore en jambes. Pour ma part, je suis au regret de prendre congé. Je suis obligé d’aller pointer à l’antenne locale du journal avant le bouclage de l’édition du week-end, et je n’ai pas vu mon chat depuis longtemps. Je ne vous laisse pas seul, remarquez, puisque vous avez un livre pour vous tenir meilleure compagnie.

Au moment de prendre sa tangente, Lamparo a l’air inopinément retenu par un fil à la patte. Sa langue rebrousse chemin *in extremis*.

— Pardon, j’ai oublié de vous dire que cet autre banc qui vous tend son assise a aussi une histoire que l’on peut résumer en quelques mots. Et vous m’excuserez d’être bref pour répondre à votre légitime curiosité.

On l’appelle le banc des belles passantes. En fait, ce n’est plus l’original que la pluie, le sel et l’érosion du temps ont fini par bouffer, mais son énième successeur, jumeau de celui sur lequel nous étions assis plus tôt ce matin. Il a heureusement hérité de ce nom dans la mémoire collective des Catevillais.

A la Belle Époque — adresse idéalisée pour loger la nostalgie des choses que l’on ne connaîtra jamais non plus — une aristocrate qui avait dû fuir précipitamment une révolution lointaine avec ses suivantes, ses domestiques, et surtout les gages monnayables de sa

fortune sertie de breloques et de bijoux de famille, est venue s'installer le temps d'une saison dans une villa cossue qu'elle louait du côté de la falaise d'aval. Oui, oui, vous m'entendez bien. Ici à Catteville!

Certes, la jeune comtesse slave, bordure ou syldave, n'a jamais eu la prétention de laisser son titre à la promenade pour laquelle, plus tard, comme je vous l'ai sommairement narré, la municipalité a choisi le nom de Valentin Decaux. Mais elle y a laissé un souvenir passablement fantasmé avec l'éloignement du temps.

La vue des très rares photos que l'on connaît d'elle, des clichés insolés, flous ou d'un grain discordant, ne justifierait plus aujourd'hui un tel engouement, sans doute. Mais nos critères ont bien changé, il est vrai. En ce temps-là, peut-être que la noblesse était fatalement un signe extérieur de beauté.

Comment le vent de l'Histoire, ici une bourrasque radicale, l'avait-elle drossée sur nos côtes? La diaspora prospère des princes et nobles en exil, et ses œuvres de bienfaisance gérées par cousinage, n'avait peut-être pas, dans la précipitation de la débâcle, encore eu le temps d'organiser son accueil et son acclimatation sur la Riviera, dans un petit palais où elle se consolait du dernier hiver de sa dynastie en valsant sous les cimiers de palmiers centenaires.

La jeune femme, étrangère désormais à sa patrie comme à ce nouveau pays, passa donc presque trois mois, plutôt chichement d'ailleurs eu égard à son rang perdu, dans cette villa de courtoisie, où elle avait eu du mal à entreposer ses malles-cabines, et à loger l'arrière-garde de son personnel jusque dans les combles humides.

Au tout début, on ne la vit guère. Des fournisseurs lui rendaient visite et ressortaient muets de son ermitage provisoire. Mais quand juin, s'épanouissant avec une clémence consolante, lui permit de goûter d'inédites douceurs auxquelles son enfance boréale ne l'avait pas accoutumée, elle se prit à sortir, plus tôt que la marquise valéryenne, et inaugura un rituel qu'elle allait observer jusqu'à son départ inopiné, hormis peut-être les jours hostiles que la pluie et le

vent conjugués attristaient, une promenade quotidienne sur la digue, au bras de sa juvénile dame de compagnie.

Elles choisissaient l'heure la plus douce de l'après-midi pour leur nonchalante croisière. Dès leur première apparition, on peut l'imaginer, des têtes se sont tournées, et quelques murmures spéculatifs ont accompagné leur sillage tout tracé.

Catteville était encore , dans ce passé bien tempéré, une colonie temporaire de la bourgeoisie qui avait transformé les bords de mer en une réserve de santé et de loisirs privilégiés, comme un arrondissement adventice de ses beaux quartiers.

Ce jour-là, ceux qui digéraient en fumant, la canne inutile à la main, ou celles qui se poudraient derrière leurs voilettes estivales, après avoir bu une dernière tasse de thé où sombraient les restes d'une madeleine dont elles ignoraient sans doute l'insubmersible fortune littéraire à venir, croisèrent respectueusement, en évitant de divertir leur trajectoire linéaire, ce couple de femmes à la démarche lente et siamoise , qui n'était même pas pour eux, haussés pourtant qu'ils l'étaient sur le marche-pied de leur classe dominante, des fréquentations possibles et abordables.

Les deux promeneuses aristocratiques, vêtues de noir, avec leur carnation diaphane irriguée de sang bleu, passaient, de toute façon, sans les voir, devisant en chuchotant dans une langue aux inflexions et déclinaisons mystérieuses.

Ce premier jour, un dimanche peut-être, eut un lendemain puis un autre lendemain traversés de la même façon. On comprit, parce que les vacances stimulent l'intelligence reposée, que la promenade des aristocrates désœuvrées était devenue une habitude, une apparition prévisible et attendue.

Comme par hasard, à l'heure où l'après-midi s'annonçait prometteur, un discret public de connaisseurs prenait position sur les arpents du front de mer, certains faisant semblant de lire un journal aux comptes-rendus sévères, d'autres fixant l'horizon d'un œil unique,

comme s'ils suivaient la dérive d'une voile invisible, d'autres encore à l'arrêt, bien campés dans leurs atours d'été, tenant le guidon de leur bicyclette comme on tient par la bride une monture que l'on a virilement domptée.

A l'heure qu'elles avaient choisie, parce qu'elles n'avaient pas droit selon le Gotha à l'exactitude polie des monarques, leurs silhouettes conjuguées apparaissaient à l'extrémité du perré. Elles marchaient d'un pied cambré, d'une même cadence, et procédaient sur la longueur de la plage, comme des modèles hiératiques engagés dans un défilé de mode, leur regard semblant ignorer les bas-côtés du promenoir qu'on leur réservait quotidiennement.

Elles ne portèrent tout l'été que du noir décliné en longues robes à la taille serrée, et on ne leur vit jamais de blanc, même dans le strass de leurs ombres élancées par le soleil. Elles s'abritaient parfois sous une ombrelle commune, qu'elles métamorphosaient gracieusement en parapluie lorsqu'une averse dont elles étaient pourtant prévenues par une nébulosité menaçante ne les avaient pas dissuadées d'entreprendre ce ravissant canter.

Finalement, ce n'est peut-être pas, si vous me permettez cette trivialité, pour épater la galerie qu'elles se complaisaient à ce cérémonial dont elles seules connaissaient le code. Elles découvraient ainsi le plaisir de prendre l'air, avec une grande liberté, sans protocole.

C'était une seconde révolution, en somme, et elles savouraient cette volupté, quitte à voir leur blancheur de cour se hâler un peu contre les règles de la bienséance voulue par leur naissance, puisque la peau brune était alors le privilège des hommes et des femmes de labeur, travaillant aux champs et sur leur caillouteuse place de grève.

Or, de ces misérables, il y en avait un qui abritait, depuis longtemps, ses pauvres habitudes sur ce banc dont je vous parle, enfin celui d'avant.

Un vieux marin, repenté de la pêche au maquereau, qu'on avait songé un instant à déloger, la promenade s'ouvrant à une classe regardante qui méritait même des lampadaires.

Un authentique loup de mer de Catteville dont la présence négligée, le visage ridé prématurément, gangrené par une barbe aux ergots fous, la cotte immuable de toile épaisse empesée par le goudron et la crasse rebelle, la toux chronique et les crachats, pouvaient incommoder le passant honnête, être un repoussoir, capable de faire peur aux enfants sensibles de la bonne bourgeoisie et de dissuader, avant que ne naisse l'Impressionnisme, des aquarellistes anglaises de s'asseoir en amazone sur l'extrémité de sa dernière planche de salut, pour pêcher dans l'eau douce cette vue qu'il rendait imprenable.

A l'idée de son éviction, voire de son bannissement, des voix s'opposèrent, soit au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité imprescriptibles que garantissait la République, fût-elle celles des gueux, soit au nom de la couleur locale et du pittoresque que les cartes postales illustrées allait dupliquer dans le monde comme des réclames pour des voyageurs sans imagination.

La querelle se vida comme un étier, et le pêcheur, qui n'avait jamais eu sa chaise à l'église conserva l'exclusivité de son banc, comme les poissons ont le leur, par tacite reconduction.

Sans doute lui faisait-on honteusement l'aumône ailleurs, comme on lui concédait en vitrine cette place au soleil, et plus souvent au crachin, qui rime si bien avec le chagrin.

Il aurait pu parler seul, soulageant une démence intermittente, jurer parfois, apostropher les passants de tous acabits, mais son silence était d'une décence admirable.

Et s'il ne disait rien dans sa politesse innocente et sans éducation, c'est aussi, peut-être, que l'affamé avait toujours la bouche pleine d'un tabac qu'il chiquait jusqu'à la lie. Il ruminait sans

cesse, gâtant ses dernières dents et ruinant son estomac déçu par ce suc opaque.

Et pendant ce temps, les belles passantes passaient.

Il relevait la tête, cessait de triturer ses doigts gonflés et déformés de tumeurs velues dans la bouche de sa blague à tabac, un sac odorant comme un rade hollandais, à demi roulé sur ses genoux. Et de ses yeux qui n'avaient jamais changé, il posait un regard bleu sur le duo juvénile de ces femmes inaccessibles, dont une étoffe noire, plus noire que le tabac macéré, cachait la nudité de sirène.

Et pendant ce temps, les belles passantes passaient, sans effronterie ni mouchoir sur le nez.

Comme la dernière pelure de l'amour, le bel oignon pleureur, cela dura, je vous l'ai dit, le temps de l'été, et dans les pages du calendrier se succédèrent des ciels bleus, des nuages indolents, des gouttes de pluie grosses comme des coquelicots, des éclaircies souveraines, de mesquines embellies, des coups de chaud et des piqûres de courant d'air.

Un jour de septembre, ceux qu'une tradition orale avait initiés dans le feutrage des fumoirs ou sur le tapis des billards, et qui demeuraient encore là pour voir s'éteindre la saison, comme on assiste à ce que les anglais d'importation appelaient « the last night of the proms », s'étaient donné rendez-vous, comme la veille, pour saluer du regard la « passeggiata » de ces dames exquises qui ne fréquentaient aucun autre endroit de la station.

Il faisait beau jusqu'aux arcanes de l'horizon, la lumière était encore plus douce qu'aux premiers jours de juin, et la mer lointaine avait abandonné le vrac de ses galets sonores sur le sable d'une plage insoupçonnée la moitié du temps.

On attendit, sans le prétendre. On fit semblant de prendre patience en contemplant ce tableau qui se languissait d'un peintre aventureux en quête de motif.

Ceux qui lisaient le temps qui passe au cadran d'une montre asservie par une chaîne à leur gousset finirent par faire la moue. Des épouses un peu jalouses, et qui triomphaient en secret, rappelaient déjà leurs époux sevrés d'un « Bah! Tu verras demain... » tout à la fois ironique et magnanime.

Quand on comprit qu'il allait se faire tard pour se livrer à d'autres activités, que l'après-midi ne promettait plus rien sur la promenade suspendue, les sentinelles qu'un certain snobisme avait transformées en courtisans inutiles, disparurent une à une, comme on souffle les chandelles dans la chambre de celui où de celle que l'on veillait et qui vient de rendre son dernier soupir.

Le vieux pêcheur, lui, n'avait pas quitté son belvédère. Sa chique lui gonflait la joue comme un abcès au repos. Il n'avait pas eu l'occasion de lever le regard, et, selon son habitude, ses yeux bleus regardaient en dedans sa misère sans lendemains chantants.

Il y eut un moment pourtant où, sur la promenade désertée, il entendit des pas, plutôt cadencés, dont l'attaque du talon semblait porter tout le poids d'un homme en mission.

L'homme était vêtu d'une sorte de livrée dont la coupe impeccable portait les couleurs d'une famille d'une noblesse lointaine. Il s'arrêta devant le banc. Son ombre effleura le vieux pêcheur, et s'inclinant, il lui adressa la parole, dans un français qu'il avait dû apprendre pour la circonstance.

— Monsieur, j'ai ceci pour vous.

Sa prononciation phonétique ne parut pas décontenancer le vieil homme assis face à la mer. Après tout, pour lui dont le cachois était la langue maternelle, toute langue était étrangère à sa vraie vie.

L'ordonnance, dirons-nous, parce que c'était autre chose qu'un simple saute-ruisseau pour les connaisseurs de l'étiquette, déposa un petit paquet à côté de lui, sur le bois ridé de la banquette. Il salua de nouveau, en inclinant le plastron, rassembla ses talons dans le même

claquement et s'éloigna à la parade, comme on scande une relève de la garde.

Le vieil homme, dont on n'a pas retenu le nom, ce qui est dommage pour mon histoire à venir de Catteville au gré du temps et des flots, ouvrit lentement l'emballage soigné comme un ouvrage de femme.

De ses yeux bleus exercés à reconnaître la beauté sans jalousie ni convoitise, comme la contemplation de la mer le lui avait appris, il identifia l'objet précieux qu'il achevait de tourner entre ses mains et dont il avait déjà vu un semblable autrefois, entre les mains d'un armateur pour lequel les fortunes de mer, de vrais bateaux aux gréements ambitieux faisaient escale au seuil de son comptoir. C'était une tabatière en ivoire de Dieppe, en forme de poisson.

Le lendemain, on apprit assez vite que la comtesse et sa suite, sa caravane de bagages devant la rejoindre un peu plus tard, était partie dans la nuit, comme on déménage à la cloche de bois.

Les belles passantes ne passeraient plus de leur démarche galante pour régaler le *happy few* de la villégiature, mais leur souvenir allait perdurer aussi longtemps que l'été prendrait le temps de s'arrêter à Catteville.

Le vieux pêcheur redevint pour quelques temps l'attraction incommode de la promenade. Quand l'après-midi se faisait long, il soutirait de son poisson d'ivoire, à l'insu de tous, une pincée de ce tabac douteux qui le faisait de plus en plus tousser et cracher la noirceur de ses poumons.

Odilon ne peut s'empêcher de penser que Lamparo a inventé cette histoire, en abusant une fois de plus de sa naïveté passive, mais qu'importe. Si c'est le cas, son mensonge est aussi un cadeau.

Le banc mythique lui appartient désormais. Il va pouvoir s'asseoir, pour changer un peu, et retrouver son livre ajourné.

— Il faut que je me sauve, confirme Ange Lamparo. Désolé... Ah! L'heure a filé avec vous. Peut-être qu'après toute cette marche et

vosre lecture, vous aurez faim. Si c'était le cas, je vous recommande notre seul restaurant, un établissement modeste qui propose une cuisine simple, mais délicieuse. C'est ma cantine. Venez-y de ma part. C'est sur votre gauche, dans la rue perpendiculaire qui débouche sur la promenade Valentin Decaux. Vous ne pouvez pas vous tromper, c'est la Rue de la mer, et ça s'appelle Les Galets.

Odilon, qui a quelques rudiments de psychologie, le regarde s'éloigner et se trouve partagé entre deux sentiments contradictoires : le soulagement et la tristesse légère de se retrouver temporairement orphelin.

Dans son sac, son livre n'a pas bougé. On dirait qu'il a attendu son maître, sagement, les oreilles du marque-page en éveil.

Un peu comme ce chien, soudain apparu pendant qu'il avait la tête aveuglée par les œillères de sa sacoche et qui vient le renifler, comme s'il voulait lever la patte sur lui, en signe d'amitié. Son maître n'est pas loin, la laisse à moulinet à la main. Le règlement municipal interdit encore ce laisser-courre, mais à la fin septembre, on est moins regardant. La bête pourrait être un terre-neuve ou un dogue de Venise, mais en réalité c'est un corniaud magnifique qui nique sa race, en tirant sur sa langue déroulée comme un store dégoulinant.

Inutile de lui dire : « Spartacus! Au pied! » Il a flairé l'étranger et fait un crochet.

A Catteville, qui demeure, par maints aspects, un territoire sauvage, les chiens tous bons nageurs, sont libres d'aller et venir. Il n'est même pas nécessaire de les accompagner dans leur promenade, ce qui est pratique car on n'a pas besoin de s'exposer aux intempéries, ce fameux temps de chien qui fait leurs délices par amour des orgues de la pluie.

Ce n'est pas du vagabondage, ni de l'errance. Ils savent où ils vont dans ce microcosme que la nationale évite. Ils sont exacts à leurs rendez-vous, empressés dans la course aux odeurs selon des pistes que la brise de mer ne parvient pas à brouiller.

Odilon est à sa lecture. On n'a pas envie de lire par-dessus son épaule et on le laisse faire. Son visage s'éclaire d'un sourire de reconnaissance. Après l'incipit, qu'il a relu pour confirmer ses bonnes résolutions prises, il progresse dans le paragraphe aux subtiles ramifications, en suivant les sinuosités végétales d'une longue phrase que les subordinations et une parenthèse incise, qui ouvre sa corolle dans la prose sensitive, refusent d'abrégier, de peur de faire mourir les émotions et le plaisir d'être, unanime et vivant, tout entier dans le livre qui le devine et lui prête son talent.

En dehors de chez eux, un lecteur ou une lectrice se donnent rarement en spectacle. Que ce soit dans l'aquarium d'une bibliothèque, avec leurs airs fossiles de carpe muette le museau sur l'incunable et l'édition princeps, dans les transports en vrac ou compartimentés, dans n'importe quelle retraite à leur convenance, côté rue côté jardin, ils se cachent derrière leurs livres, ils s'y distraient et s'en abstraient, perdant peu à peu conscience de leur apparence, absents jusqu'à la disparition.

La pose est un abandon différent. Elle nécessite, pour la liseuse tout particulièrement, la complicité d'un peintre ou d'un photographe, conviés selon les époques dans l'intimité du modèle pour être le témoin de sa relation amoureuse au livre. La lectrice devient alors une icône quand Fragonard tire le portrait de sa Marylin.

Odilon s'est arrêté au début du second paragraphe, après avoir lu : « *Qui ne se souvient comme moi de ces lectures faites au temps des vacances, qu'on allait cacher successivement dans toutes celles des heures du jour qui étaient assez paisibles et assez inviolables pour pouvoir leur donner asile.* »

Odilon a souligné cette phrase lors de sa première lecture. Sa mémoire hésite. Il revient à la page de garde. Il y a toujours noté la date et le lieu d'acquisition de ses livres. Mais jamais son nom ou quelques marques de propriété, considérant peut-être qu'un livre appartient à celui ou à celle qui l'ouvre.

Il reconnaît son écriture, et la mention écrite au crayon, sans trop appuyer, plutôt d'une mine émoussée qui était censée, à ce moment-là, ne pas laisser de cicatrice dans le papier, comme s'il avait toujours eu quelque scrupule à tirer un trait, à annoter, à écrire dans un livre qui ne serait jamais tout à fait le sien, en dépit de toutes ses tentatives d'appropriation par la lecture.

Même pour quelqu'un un peu fâché avec les chiffres comme Sherpa, la soustraction est vite faite, d'une traite.

40 ans... Quarante ans, en toutes lettres comme ça s'écrit. Odilon relève la tête et revient à la surface comme un plongeur ayant épuisé les réserves de son apnée.

Sa mémoire s'émeut et vacille. Il lui semble soudain, du haut de son banc enraciné dans les souvenirs mêlés, qu'un abîme s'est ouvert à ses pieds, comme s'il était au bord d'une falaise vertigineuse tombant à pic dans un océan invisible. Dans une revisitation fulgurante et cruelle, comme celle qui, dit-on, accompagne la certitude d'une mort imminente, il revoit, un court instant, tout ce qu'il a laissé et abandonné derrière lui, une jeunesse, des amitiés, des amours, des deuils, des naissances, des voyages et des livres, des poèmes et des chansons, des voix et des images, et une vocation qui ne lui a jamais adressé la parole.

Il n'a pas envie de digresser. Il en serait d'ailleurs incapable, parce que les seuls mots qui pourraient l'aider à surmonter ce collapsus lui manquent.

Il revient au livre comme s'il revenait à lui. Les mots perdus, mis en sommeil depuis quarante ans, ceux qu'ils cherchaient, le moment d'avant, sont là et n'ont pas vieilli. Leur jeunesse absout de la tristesse, des regrets et même de la mauvaise conscience.

Il retourne à la première page. Il n'y a pour cela qu'une feuille à émouvoir dans l'épaisseur du livre et non pas tout le temps perdu de ces années mûres, fanées, à remonter.

Mentalement, parce que sa main n'oserait, moins que jamais, de son écriture affaiblie, ternir le texte sauvegardé, il a même l'audace d'en corriger pour lui le secourable début : « *Il n'y a peut-être pas de jours de notre vie que nous ayons si pleinement vécus que ceux que nous avons cru laisser sans les vivre, ceux que nous avons passés avec un livre préféré.* »

Ses yeux se sont arrêtés au seuil d'une nouvelle phrase, mais ses lunettes s'attardent un peu au pied de leur monture, heureuses de se dégourdir les oreilles hors des étriers.

Sans elles, Odilon ne saurait voir de près, et tout le reste de la littérature ne serait que brouillard, signes obscurs et dansants devant ses yeux. Pour les lointains, il se débrouille encore sans l'aide de ses verres épais. En fait, alors que tout s'éloigne de lui, le temps et l'espace réunis, il a surtout besoin d'une loupe pour rapprocher son visage de la fenêtre du livre, et de cette lumière généreuse que l'avant-midi fait pleuvoir sur la page.

Il n'y a guère de passage sur la promenade à cette heure. Pas de ménagère se rendant à la supérette, et pour cause, parce qu'ici on ne fait commerce de rien, pas de promeneur à l'oisiveté souveraine, pas de joggeur portant son pèse-personne sous le bras.

C'est une heure creuse sur ce périphérique maritime. Une heure de vacance, de répit et de repos repu avant le repas, s'il n'y avait le sac et le ressac des déferlantes attelées à leur labour, comme si elles voulaient rendre la terre plate par la sape et l'érosion de toutes choses.

Odilon reprend sa lecture là où il s'est laissé choir. Il se cache à nouveau derrière le feuillage frémissant d'une phrase et il n'entend plus que cette voix intérieure et rassurante qui murmure dans l'encre silencieuse des mots.

Pourtant, bientôt, quelqu'un lui parle de nouveau.

Il n'a pas tout de suite compris que l'on s'adressait à lui masqué par l'éventail de son livre. La voix répète doucement :

— Pardon, monsieur...

C'est une femme dont il n'a rien deviné de l'approche lente et respectueuse, comme si elle avait cherché à reconnaître quelqu'un qu'elle ne voulait pas importuner.

Elle est passée devant son banc, une première fois, si discrète dans sa curiosité qu'il n'a rien vu de son sourire esquissé qui semblait exprimer presque une sorte de soulagement, comme si elle avait repris espoir de toucher au terme d'une quête incertaine.

Elle est revenue, hésitante, sur ses pas, et a peut-être vaincu une dernière réticence avant de révéler sa présence.

Odilon a relevé la tête. Il voit par-dessus ses lunettes inadaptées, sur la marelle enjouée de la promenade, des pieds nus aux orteils parés comme des cerises dans des escarpins noirs à bouts ouverts. Le temps de cligner des yeux, et d'accommoder sa vue, son regard surpris découvre le visage de sa belle passante.

Il n'a pas besoin de description pour la voir. Il ne saurait y avoir de peintre ou de photographe assez précis et inspirés, l'un de mémoire, le temps que l'œil aille à la main, l'autre par l'instantané de la chambre claire, pour en faire le portrait vivant.

Si elle était jamais enclose dans un livre, comme un personnage de roman, elle en est sortie malicieusement incarnée. Elle est juste là, prudente et avenante à la fois, qui s'intéresse à lui.

Odilon, qui n'a pas vraiment compris, pour une fois s'engage :

— Je vous en prie...

— Seriez-vous Swann51?

Odilon reste coi après cette question cryptée.

Devant le désarroi manifeste d'Odilon, l'inconnue comprend sans doute qu'elle s'est trompée. Le sésame n'ouvrira pas la porte secrète devant laquelle elle se présente pieds nus. Il lui reste à dire : « Excusez-moi monsieur. » et à s'éloigner penaude.

Mais quelque chose la retient. Sa déception a besoin d'un secours. D'un regard, elle sollicite Odilon, comme si elle lui demandait

la permission de s'asseoir un instant pour se remettre d'un vertige ou d'une émotion qui trouble la respiration.

— Merci monsieur. Je suis vraiment confuse. J'aimerais vous expliquer, pour ne pas paraître tout à fait folle à vos yeux. Je n'abuse pas?

— Vous êtes la bienvenue, octroie Odilon, dont le silence mesuré et bienveillant, la sagesse de son âge blanchissant, invitent à la libre confiance.

Il a croisé les jambes, adopté une posture confortable et durable, comme pour signifier qu'il a tout son temps pour l'écouter. Il a refermé son livre, qui repose, anonyme, couché sur le lutrin de ses genoux. Poisson docile et muet, il est tout ouïe.

— Lors de mon dernier anniversaire, j'ai eu 40 ans...

Odilon, qui a replié ses lunettes pour adoucir la sévérité de son visage de confesseur, est troublé. Ainsi était-elle occupée à naître lorsqu'il lisait son livre pour la première fois. Elle avait encore tout le temps de devenir une enfant, d'apprendre à marcher, parler, lire et écrire. Et lui était déjà avancé dans la vie, son destin largement consigné.

— Oh! J'ai été gâtée ce jour-là. Mon mari qui a souvent des attentions délicates pour moi et me fait de petits cadeaux qui ne doivent rien aux semonces du calendrier, a particulièrement été généreux, avec tact et délicatesse. Je lui en suis reconnaissante.

Et puis, à cette occasion, une amie que j'ai connue au lycée, et qui m'est proche comme une sœur d'élection, m'a fait un cadeau surprenant, très personnel et surtout confidentiel.

Elle m'a offert un abonnement d'un an à un site de rencontres... C'est pour rire, m'a-t-elle dit, mais tout porte à croire que sa motivation était sérieuse, qu'elle avait deviné en moi, à me fréquenter sans inquisition, une autre femme obligée de se cacher, dont certains désirs rêveurs ne sortaient pas de l'ombre, masqués par la raison, rétifs à se soumettre à la tentation contraire du renoncement et au respect sans

faillie des égards d'une morale qui n'a pas de corps mais porte la camisole des habitudes.

J'ai hésité un peu et puis je me suis résolue à publier mon profil, comme on dit sur les réseaux sociaux. J'ai confié sincèrement quelques traits de moi, vous savez, quelques modestes qualités que l'on peut faire valoir sans aucun mérite, non buveuse, non fumeuse par exemple, quelques défauts supportables du moins à mes yeux, dont je vous épargne l'étalage presque vaniteux, quelques indications sur mes centres d'intérêt : des choses bateaux qui rassurent, n'engagent pas trop, comme la littérature, les beaux-arts, la musique, et j'ai ajouté pour rire, la pêche à la truite, un hameçon assez efficace d'ailleurs.

Je n'ai rien caché de mon statut de femme mariée avec deux enfants. Et je me suis inscrite dans la catégorie *rencontres sans lendemain*. Parce que les lendemains de l'amour, je les connais depuis près de vingt ans. Même si je roule docilement dans l'ornière de la vie maritale, je rêve encore de nuits brèves sans sommeil, de matins émouvants, d'après-midi languoureuses, de soirées illuminées, d'instantanés qui se suffisent à eux-mêmes, intensément présents et donc sans postérité. Monsieur, vous me trouvez sans doute égoïste, sinon cynique?

Elle pose cette question, mais elle n'attend ni sa condamnation ni son absolution. Elle a compris qu'Odilon ne jugeait pas par-delà son silence attentif. Il a d'ailleurs, par assentiment, tourné son regard vers son véritable profil, si physique et si franc, et il se régale de cette offrande, comme s'il contemplait un Fragonard inédit.

Elle reprend, en posant même spontanément et innocemment sa main sur le genou d'Odilon, comme si elle le remerciait du non-lieu qu'il n'a pas eu besoin de prononcer. On comprend qu'elle ne peut pas faire souvent ce genre de confiance sur sa double vie à ses proches, son entourage.

Il ne s'agit pas pour elle de se vanter, mais de développer l'explication de ce qui se confirme être un quiproquo.

— En répondant à quelques questions nécessaires en guise de bienvenue, je suis restée très évasive sur l'endroit où j'habitais, en choisissant une autre ville de mon département où l'on ne risquait pas de me rencontrer sans mon consentement .

J'ai choisi de ne pas publier de photo de profil, par précaution, mais surtout, parce que je voulais, si c'est bien ça, séduire d'une autre façon. Mon amie s'est récréée, en me disant que je me privais d'un sérieux atout.

Odilon, qui ne l'a jamais vue en photo pourtant, esquisse un sourire qu'il adresserait bien à la Joconde si elle était peinte par Vermeer.

Il n'a pas de dictionnaire de poche, et dans sa confusion esthétique, il ne sait pas trop si elle est ravissante ou séduisante.

Pour ce qui est du rapt, elle n'a besoin de personne, elle s'arrache à la pesanteur d'elle-même, d'une ascendance naturelle.

Pour ce qui est de séduire, elle n'a visiblement pas besoin d'artifices ou de moyens très étudiés pour y parvenir, comme si, malgré elle, à son corps défendant, elle ne pouvait pas s'empêcher de subjuguier surtout les regards appuyés qu'elle ne sollicite pas.

— Donc, à défaut de photo, j'ai choisi un avatar. La photo de mon chat. Qui est une chatte pour de vrai.

Je n'avais pas pensé aux conséquences que ce choix pourrait entraîner. Dès que mon compte a été activé, et que je suis apparue sous les traits de Mya , ma chatte de gouttière, j'ai reçu profusion de messages délicats de messieurs qui ont saisi l'occasion de lâcher la bride à leur grivoiserie ou leur salacité satisfaite. On prenait des nouvelles de ma chatte, on se proposait de la faire ronronner, de lui donner du mou, et je vous en passe...

Odilon, d'une mine contrite, espère-t-il présenter des excuses personnelles au nom de la gent masculine, à laquelle il appartient

somme toute, dans la catégorie vétéran, vieux de la vieille, ce qui n'est, comme il l'a acquis d'expérience, pas vraiment une circonstance atténuante. Il y du cochon, du porc, du sanglier, du pécari et du phacochère sur la sellette. Mais il ne jouera pas plus longtemps les avocats commis d'office.

— Mon amie m'avait assuré que c'était un site d'élite dont les adhérents étaient censés se conformer à une charte de bonne conduite et de bienséance. Un robot servait de comité de lecture, et avait un œil vigilant sur les photos mises en ligne et sur le choix des avatars pour ceux qui, comme moi, voulaient porter le masque tragi-comique de l'anonymat. Sinon, l'utilisateur transgressif s'exposait à un rappel à l'ordre, puis au couperet de la censure et finalement à la clôture définitive de son compte, sans recours possible.

Malgré cela, j'ai eu pourtant, et j'ai encore, mon lot de phallus en érection, des plantations de cactus boursouflés et sans piquant, des braquemarts tatoués, des chibres, des queues, des bites, des zobs, etc. derrière lesquels ceux qui me contactent sans tact cachent la maigreur de leur cerveau.

Les plus raffinés empruntent à l'iconographie, parce qu'ils ont de la culture jusque dans les couilles, si vous permettez ce mot dans ma bouche. Les idoles ithyphalliques, les longs pals de Pompéi, les cratères grecs, les divinités bandées de l'Inde, autant de pièces rapportées visibles dans des temples, des ruines, des musées à ciel ouvert, des cabinets de curiosité et l'enfer des réserves.

Vous savez, bien avant d'être mariée, j'ai eu des petits amis, et je peux vous dire que la taille du crayon ne fait pas la beauté du dessin.

Pour moi un homme qui s'exhibe ainsi se regarde le nombril. Il n'y connaît rien en anatomie ni en grammaire.

Je ne me pâmerai jamais devant un point d'exclamation qui a des prétentions d'alexandrin, parce que douze pieds ça fait tout de même quelque chose comme trois mètres soixante. C'est trop pompier.

En revanche, j'ai beaucoup plus d'indulgence pour les conjonctions de coordination, la juxtaposition, les incises et les enchâssées...

D'autres m'ont abordée avec des salves de questions, dont les réponses pouvaient se résumer à des chiffres : âge, taille, poids, mensurations, revenu mensuel, tarif de la turlutte , etc.

Bref, ma boîte aux lettres virtuelle a vite débordé, comme si mes cuisses étaient ouvertes au monde entier. En quelques mois, j'ai reçu du courrier, enfin si on peut appeler cela du courrier, sans enveloppe ni timbre exotique, de par ici mais aussi de Hongrie, du Nicaragua, de Belgique, d'îles lointaines, des States dans tous ses états, de plateformes pétrolières, et j'en passe des frontières. Comme dit l'autre : « *Every distance is not near* » . Vous comprenez?

— J'en connais l'auteur en tout cas, insère Odilon qui aime bien briller en société quand elle est réduite au tête-à-tête.

— Et puis, II (elle souligne de la voix) m'a écrit. Je l'ai remarqué aussitôt dans ma liasse de courriels quotidiens, parce que son avatar était semblable au mien. La photo de son chat. Un homme qui montre son chat, c'est d'un érotisme puissant. Et de surcroît, ce qu'il écrivait dans son prologue était délicat, drôle, invitant.

J'ai répondu et je me suis engagée à poursuivre à condition que nous gardions nos mystères réciproques, pas de photos, pas d'appel téléphonique, juste des lettres et des mots, des phrases et des pages.

Et depuis, nous correspondons . Autrement dit, si je comprends quelque chose au magnétisme du désir, je lui corresponds et il me correspond.

Il écrit de si jolies choses, sans mièvrerie, n'use pas de citations, n'abuse pas de références culturelles pour m'épater . Il m'a de la sorte convaincue que la culture dans tous ses sens, c'est aussi du désir et de l'amour, une façon plus troublante de mettre un mot ou une image sur un cul ou une fellation.

Et nous y voilà ou presque, si je n'abuse pas de votre silence. Son pseudo est Swann51, comme il y a ZorroZorro7, Paulina1880 et Huit et demi.

Il n'était pas besoin de toute une recherche pour comprendre que c'était un clin d'œil au petit Marcel. Je connaissais certes, parce qu'il n'y a pour moi que la Seine à traverser, la promenade Marcel Proust, à Cabourg, et la légende de la madeleine. Mais à part des extraits, en terminale, comme il y a des extraits d'aubépine et des essences de thé, je n'étais encore jamais allée tout entière du côté de l'œuvre.

Dès nos premiers échanges, Swann51 y a fait allusion et m'y a fait entrer. Depuis, nous marchons chaque jour l'un vers l'autre à l'ombre de ce livre en fleurs. Et comme une évidence irrésistible, l'envie de nous rencontrer s'est insinuée dans la marge. Nous avons conclu un pacte, cette première et seule rencontre serait un dénouement, une conclusion, sans lendemain.

Des circonstances un peu précipitées viennent d'expédier mon mari en Angleterre pour trois jours. Mes enfants sont chez leur grand-mère.

J'ai averti Swann51 qui m'a proposé un rendez-vous. Pourquoi a-t-il choisi la marginale et improbable Catteville? Je ne sais pas encore mais je le saurai bientôt. Il est vraisemblablement de la région lui aussi. Ainsi, on aura eu sans doute chacun un peu mais pas trop de route à faire.

Dans un dernier message, ce matin, il m'a écrit, pour que je puisse le reconnaître, qu'il serait sur la promenade dès que possible, un livre à la main. Quant à moi, je lui ai soufflé l'indice de mes orteils rouges dans des escarpins noirs.

Dans ma précipitation, j'ai oublié mon smartphone où se cache l'application et la messagerie qui nous relie. Nous sommes donc à l'heure qu'il est tous les deux dans la nature, sans moyen de

communiquer. Et puis je vous ai vu. Vous comprenez mieux, maintenant?

Odilon, pour clarifier les choses, se permet de récapituler.

— Si je vous ai bien suivie, sans toutefois bouger de mon banc, vous avez rendez-vous avec un homme dont vous ne connaissez ni le nom, ni le visage, ni la voix, ni l'âge, ni l'écriture parce que vous partagez la même police de caractères. Et sans vouloir vous alarmer à tort, peut-être un fantôme qui s'est inventé un faux profil.

— C'est bien pour ça que le mot *rendez-vous* est le mot le plus désarmant de la langue française, confirme-t-elle. Mais je suis sûr qu'il viendra.

Odilon, que la situation intrigue et séduit à la fois, entend près de son oreille interne, un mauvais ange qui lui suggère d'en tirer avantage, d'usurper l'identité de qui se fait attendre. La ficelle est un peu grosse, il risque de s'y pendre. Mais pourquoi cette femme est-elle jolie, et pourquoi est-il si vieux et si peu jaloux? Zut! Zut! Zut!

Il faut trancher. Il confirme ce qu'elle avait compris dès le début, malgré le livre ouvert, en voyant son air décontenancé lorsqu'elle avait prononcé le sésame proustien.

— Je suis profondément désolé, madame, mais je ne saurais être celui que vous cherchez.

Lui, vous le savez, il vous aurait regardée venir, marchant presque pieds nus dans la fraîcheur de septembre, grandissant peu à peu dans ses yeux, et il se serait levé lentement, souriant. Vous l'auriez trouvé beau comme ses phrases amoureuses, et, sans rien dire, confondus par cette évidence qui mettait fin à vos intermittences, vous seriez embrassés.

Prenez toute ma place sur ce banc, s'il vous plaît. Je m'efface. Il n'est pas encore midi, il vient sans doute de plus loin qu'on ne l'imagine, et il fera beau toute la journée.

Odilon, un peu perclus par sa galanterie, ramasse sa besace et ravale son livre. Il la regarde et, avant de s'éloigner sans se retourner,

de peur de se voir transformé en statue de sel, comme à Gomorrhe et Sodome frappées par le coup de foudre divin, il s'incline et dit, lui baisant la main qu'elle lui tend :

— Merci beaucoup madame. Nous n'avons jamais eu rendez-vous, mais j'aurai eu la grâce de vous rencontrer. Permettez-moi de garder ce souvenir comme marque-page.

Et Odilon s'éloigne, le dos tourné, porteur d'une discrète érection nostalgique.

Midi désormais doit être en suspens au-dessus de sa tête, mais avec un aplomb tempéré. Un soleil haut-normand en septembre ce n'est pas la fournaise encore moins un volcan.

Quelqu'un en lui, qui a épuisé ses calories à lire et à deviser la bouche fermée, n'a plus envie de jeûner, pince son estomac, tord ses boyaux, le fait bâiller sans contrition. Lamparo avait raison : la lecture, la mer et les émotions, ça donne faim.

Sur sa gauche, au milieu de la promenade Valentin Decaux, s'ouvre une rue qui l'avale. C'est la perpendiculaire de la rue de la Mer qu'un urbaniste dilettante a tracé un jour de son équerre de plomb . Plus tôt ce matin, lorsqu'il venait de la gare pour gagner sa baignoire avec vue sur le front de mer, Odilon, furetant, est passé par là.

A cette heure rétrograde, la lumière dormait encore et il n'a, hormis la boulangerie aux quinquets rassurants, pas remarqué les trois ou quatre boutiques obscures soldant alors la nuit en vitrine, qui en font maintenant une artère commerçante. Les deux rives de la rue sont assez proches pour que le soleil n'y pénètre qu'avec un sens de l'économie virant à l'avarice. Par contre, le vent du nord, fidèle à sa boussole y a un bail emphytéotique depuis la fondation du monde.

C'est au moins la rue Eléonore Frisquet, se rit Odilon, qui croque du calembour à la moindre occasion. D'où sa légère tendance à l'embonpoint.

Il suit son appétit et la suggestion d'Ange jusqu'à cette enseigne verticale qui tourne comme une toupie à même le trottoir. Le mot OUVERT a des vertus apéritives, notamment devant un restaurant.

L'établissement a bien la modestie qui convient. Un menu sommaire est écrit sur une ardoise fraîche sur laquelle on passe l'éponge tous les jours selon les inspirations du patron. Odilon ne le lit pas. Il sait, en bon chaland, qu'il peut espérer trouver à l'intérieur ce que l'on n'expose pas au dehors.

Il entre et le voici à couvert avant même d'avoir passé commande. Il pourrait dire à la cantonade, la main encore sur la clenche qu'il a basculée : « Il fait bon chez vous! » Mais il est incapable de telles audaces sociales. Il se contente d'un bonjour que l'on dira timide.

Le personnel ou une de ses délégations pourrait venir à sa rencontre, comme si l'ouverture de la porte ou le frottis du paillason en peau d'hérisson l'avait prévenu de l'arrivée d'un nouveau convive, pour évaluer rondement sa solitude, le débarrasser de sa pelisse et de son bagage, les pendre à un perroquet muet à becs multiples, et dire, d'un air entendu, comme s'il s'agissait d'une habitude inavouable: « Une table pour une personne? Bien sûr... Par ici monsieur... »

Mais aux Galets, à Catteville-sur-Mer, on ne singe pas, même en hiver, le Grand Hôtel ou le paquebot de croisière. Foin des manières en plumes de paon.

Chacun, même le premier venu, l'estivant inconnu sorti de sa caisse immatriculée aux antipodes, doit être grand assez pour trouver son chemin tout seul vers la table convoitée après une incursion en cuisine pour taper sur l'épaule de Robert occupé au piano.

D'entrée, depuis des lustres que les néons tamisés remplacent avantageusement, on doit avoir la franche politesse de se sentir chez soi.

On est bienvenu, c'est compris dans l'addition symbolique. Et si jamais l'on hésite encore, les clients qui vous ont précédé, lèvent le coude et élèvent la voix pour vous inviter à prendre place. Ils vous hèlent, vous happent avec une bonhomie qui est le mot de passe de leur confrérie.

— Ah! Vous voilà vous! Quand on parle du loup de mer...

C'est Lamparo, le cantinier, qui le présente ainsi à l'assemblée. Il tient table avec quatre autres commensaux qui sont prêts à tutoyer le menu.

— Venez, venez! Joignez-vous à nous. On va se tasser un peu.

Et directement, à l'adresse de la cuisine où dans le bastringue des casseroles il s'affaire promptement :

— Robert, un autre couvert s'il te plaît!

On installe Odilon en bout de table.

Ange, pointant son index comme une fourchette mouchetée, lui présente, tour à tour : Tony, Georges, Denis et Charly.

Odilon répond : « Enchanté », comme si c'était son prénom dans l'intimité.

Les premiers jets de la conversation se sont arrêtés de jaser le temps qu'il s'installe à cette place d'honneur. Tous les regards sont tournés vers lui.

— Vous voulez déjeuner en même temps que nous? Dans ce cas, ralliez-vous au plat du jour que nous avons commandé. Quand il y en a pour cinq, il y en a pour six, comme dit notre évangile apocryphe.

Odilon le débonnaire n'est pas nature à se faire du tracas, encore moins à en causer aux autres. Il branle du chef, à l'ancienne, pour donner son accord.

Robert apparaît au seuil de sa cuisine, sans tic ni toque, pour donner un peu de baguette à moudre à leur conversation suspendue, et divertir leur fausse impatience.

— Je suis seul aujourd'hui, en cuisine et en salle. Excusez-moi, ma serveuse a été appelée en urgence pour un mariage.

– Le sien peut-être? hypothèse Charly.

On a encore le temps de faire un tour de table des réflexions profondes, d'ajouter à la corbeille de pain des aphorismes à la bonne franquette qui remplacent à point nommé l'imprononçable bédécité.

Georges résume la philosophie épicurienne du groupe.

– Le plat du jour, c'est le *carpe diem* de la restauration, voire de la gastronomie.

Tony lève le voile.

– Vendredi, c'est poisson de toute façon. Cela reste une tradition même si nous n'avons plus de curé depuis la faute de l'abbé Mouret.

Robert est déjà là, les doigts chaud- devant sur les oreilles de la marmite fumante qu'il assoit au milieu de la table où l'on a réservé sa place, en écartant les verres et les bouteilles de cidre. Il annonce :

– Marmite à la dieppoise... Vous vous servirez bien tout seuls.

– Bien sûr, se dévoue Denis qui réclame déjà l'assiette creuse de chacun.

– Je vous apporte des pommes vapeurs et un renfort de crème, promet Robert qui soigne sa brûlure en se léchant les doigts.

Et tous à l'unisson, quand ils sont servis équitablement, portent le même toast qui fait saliver : « Bon appétit! »

Désormais ils auront la bouche pleine, la fourchette et la grande cuillère sur le bout de la langue, ce qui ne les empêchera pas d'avoir une conversation nourrie, au cours de laquelle il ne sera pas utile de distinguer chaque interlocuteur.

Régulièrement, quelqu'un se tournera vers Odilon afin de lui fournir les notes en bas de page nécessaires, tout en lui adressant le dessus-de-table d'un clin d'œil amical, et lui glisser, comme dans une didascalie en italique, quelques précisions pour apprécier toute la portée d'une réplique.

C'est leur façon, comme depuis la coulisse, de faire les présentations *a posteriori*, parce qu'il a manqué la scène d'exposition

où l'on levait le rideau sur des amitiés fortifiées par les années, ou encore de le dispenser de la moindre question coûteuse, à laquelle on apporterait *de facto* des réponses de normands qui feraient piétiner le libre échange et mûrir des rancœurs d'estomac.

De même, comme Ange l'a si bien pratiqué jusqu'alors, ni Tony, ni Charly, ni Denis, ni Georges ne le sonderont en aparté ou à la façon d'un chœur antique pour savoir qui il est, d'où il vient, où il se rend, parce qu'au bord de la table où il laisse aller son appétit, il est leur invité depuis toujours.

Comme dans la matelote, sole, rouget, moule et turbot, la conversation touille les morceaux choisis :

— Les frères Ridel ont un fameux sonar dans le pif pour dénicher de telles prises.

— Robert, ça mérite mieux qu'un chèque-repas, tu finiras par avoir le Nobel de cuisine.

— Je ne dis pas que c'est un peu trop salé ou que Robert a eu la main lourde, c'est la mer qui veut ça. Il n'y peut rien après tout.

— Vous ne buvez pas de cidre? Je vais vous chercher une carafe d'eau, mais la cuvée grande marée est à la carte. Ça vous ira?

— A propos, Ange, toi qui fais la pluie et le beau temps, que dit la météo pour ce week-end?

— T'as qu'à lire son journal, tu le sauras.

— Train en gare, éclaircie jusqu'au soir.

— J'ai rien contre ces touristes d'un jour, mais ils viennent avec leur panier repas, ce n'est pas fair-play.

— Tu es aussi premier adjoint au commerce extérieur?

— Depuis que je te connais, j'ai dû acheter un dictionnaire, et pas seulement pour faire tes mots croisés.

— Les bouquins, c'est du lourd. Je déménage souvent et...

— Il est déménageur, faut savoir...

— La plupart du temps, le client choisit de faire ses cartons. Mais certains préfèrent l'option *all inclusive*. On photographie les

étagères et arrivés à destination, on les remet dans le même ordre et à la même place. C'est beau un livre qui sort de la malle et retrouve son perchoir.

— A partir de lundi, je suis sur un nouveau chantier. Une coque à repeindre. La Marie-Cécile, vous connaissez?

— Ça a toujours manqué de femmes ici. Et je ne parle pas que de ce restaurant. À Catteville, vous en connaissez combien, franchement?

— Que veux-tu, c'est notre minorité invisible.

— Quand on reçoit, on a l'avantage du terrain, non? Ici il penche, dans les limites tolérées par la Fifa. On devrait toujours avoir une mi-temps pour remonter la pente.

— Non, non. Le club a du mal à trouver un sponsor.

— Forcément, on n'investit pas dans une équipe qui ne rapporte pas, même la balle.

— Un mécène, Tony, un mécène. All inclusive, fair-play, sponsor... Parlons français entre nous. Une langue étrangère, ça se pratique.

— Tu ne prends pas de vacances cette année?

— Non, mais ma femme et moi on aimerait bien aller à la mer. L'année prochaine, peut-être.

— Oublie Jérusalem dans ce cas, va plutôt à Tel Aviv.

— Et ce jumelage, il en est où? Ça serait bien d'avoir des jumeaux au pair.

— Une station italienne est sur les rangs, paraît-il, dans les Pouilles. Lamparo pourrait nous traduire la demande en mariage.

— Et nous? Qu'est-ce qu'on apporte en dot? Des falaises et des courants d'air?

— C'est injuste, ce n'est pas notre faute si on n'est pas né dans un pays en ruines.

— Ce poisson nage encore dans la crème, c'est dingue.

— Comment elle dit encore, la chanson?

- Quelle chanson?
 - Celle qui passe à la radio, tout le temps.
 - L'Internationale?
 - Mais non, ça c'est une pub.
 - Un chaton, pour un gamin, c'est pas un cadeau, c'est comme offrir une poupée à une fille.
 - Là, je ne te comprends pas.
 - Vous avez compté les jours de pluie en juillet l'année dernière? Trente virgule sept.
 - Ah! Je t'arrête, on ne peut pas parler de jours de pluie, ce qui laisserait entendre qu'il pleut vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il y a des jours où il a plu, où il pleut et où il pleuvra. Ce n'est pas la même chose. Que fais-tu des éclaircies et des nuages réfractaires entre deux?
 - Vrai, à ce compte-là, février demeurera toujours notre mois le plus sec.
 - Attendez un peu, la pluie va revenir à la mode et on refusera du monde.
 - On n'avait pas dit qu'on ne parlerait pas de la pluie? Il est vrai que c'est un peu notre affaire Dreyfus.
 - Robert, il n'y a vraiment que de la pomme dans ton cidre?
 - Les propos de table qui refont le monde c'est bon pour les révolutions de cantine. Pour refaire le monde, c'est comme pour une maison, il faut un bon plan, un bon architecte et de bons maçons.
 - Ce n'est pas un propos de table, ça?
 - Tu veux dire un produit sain, un bon cuisinier et des gens en appétit.
 - Alors, écoutez faux matelots, je propose une minute de silence pour cette matelote.
- La marmite fait soupe et plat principal, c'est compris comme tel dans le menu. Après cela, en général, on fait escale et relâche.

Ils ont tous, unis dans le même recueillement, reculé leur chaise, sans se lever, comme pour donner de l'aise à leurs panses comme ils ont, pendant qu'ils mangeaient, donné de l'air à leurs pensées.

Ils décident à l'unanimité. Il n'y aura pas de remake de la prise de dessert, lors de la guerre des calories. Ni café, ni rincette ni coup-de-pied-au-cul, non plus.

Chacun ramasse son assiette, ses couverts, son verre, comme le voudrait la règle d'un ordre monastique, et ils se rendent en procession jusqu'au lave-vaisselle qui fait la plonge à l'office.

La maison fait crédit aux habitués. Ils paient à la quinzaine, à terme échu. Odilon, quant à lui, s'inquiète pour acquitter sa dette. Il a préparé son portefeuille, mais Lamparo arrête sa main et dit, sans emphase qui attirerait l'attention sur sa générosité régaliennne :

— C'est le journal qui invite, au nom de l'amitié et des frais généraux.

Puis, ils passent par le sas des toilettes pour déboire et se laver les mains après avoir massé un citron en savon jaune.

Sur le trottoir où Robert les accompagne, ils se serrent la main. Ils se feraient presque la bise s'il n'y avait déjà ce noroît affectueux qui lèche les joues.

Et le groupe rassasié se disperse sans proposer à Odilon un brin de conduite pour le ramener à la promenade ensoleillée.

En deux heures ou presque, une page s'est tournée. L'après-midi a ouvert son cahier. C'est une autre pente déjà, sur laquelle sa petite ombre naissante marche lentement. Swann51 est peut-être passé par là et a ravi sa belle promesse. En tout cas, cet horizon est vide et fermé à toute curiosité qui se déplace.

Odilon, va jusqu'au prochain banc, une autre station de son chemin de choix, pour poursuivre son tête à tête avec son livre condamné au jeûne.

Comme si celui-ci lisait désormais dans ses pensées et sa vie, il attend Odilon en haut d'une page : « *Après le déjeuner, ma lecture reprenait tout de suite ; surtout si la journée était un peu chaude...* »

Et comme il le fait depuis le commencement, Odilon s'absente illico de Catteville-sur-Mer, en laissant son ombre assise sur le banc. L'estampe de la plage s'estompe, les falaises disparaissent, les vagues refluent vers le silence. On pourrait, de bonne foi, le soupçonner d'être gagné par la somnolence postprandiale plus que par l'extase littéraire. Mais non, il lit, comme un enfant puni mange en catimini un dessert qu'on lui a interdit.

Il marche en s'insinuant entre les lignes et les signes, comme dans un jardin dont les frondaisons, le feuillage frémissant frôlent ses joues et y déposent une rosée de fines gouttes translucides où butinent des rayons enclos.

Pour de vrai, il est assis en plein soleil, et la casquette à bouclettes de sa chevelure ne le protège pas de la chaleur pourtant retenue de l'été normand qui touche à sa coda. Il sue à son insu.

Lui, qui est si souvent la proie de l'ombre, n'est pas accoutumé à pareille insolation. Mais sur la promenade, aucune main prévoyante et secourable n'a planté d'arbres dont les ombrelles suffiraient avec leurs feuilles de buvard à tarir son front et ses tempes.

Ce n'est pas la Riviera avec ses essences fauves qui poussent les pieds dans l'eau, et irriguent leurs palmes dans le bleu du ciel.

Ici, rien ne fait front, les arbres ont depuis longtemps renoncé à vivre au bord de cette clairière béante, défrichée par un vent malin et salin, où la plage est un désert trop arrosé et l'océan une ancienne forêt noyée.

Son dernier verre d'eau lui semble loin. Mais où trouver un robinet et de l'eau potable puisée ailleurs que dans la Manche?

En face, sur la rive anglaise, il a entendu dire par certains explorateurs que l'on met des abreuvoirs à la portée des chiens et autres animaux qui y condescendent. Pourquoi n'y a-t-il pas ici, à sa

taille, une vasque en libre service, tombée dans le domaine public, avec des restes d'eau de pluie?

A l'approche d'octobre, il ne risque pas de trouver un successeur ambulancier aux marchands de coco et proposant à l'encan ses canettes de coca.

Il n'a qu'à tirer sur sa langue et retourner s'abreuver dans son livre, dont la prose subtile et désaltérante coule de source.

Quelques paragraphes plus loin, toute honte bue, Odilon Sherpa relève la tête et se cogne à nouveau au soleil qui, en déclinant, s'est rapproché un peu trop de lui. Il n'a pas de montre, mais il se doute bien qu'il est encore trop tôt pour se souvenir qu'il a un train à prendre.

C'est sans doute la première fois, lecteur égoïste, qu'il a une pensée pour ceux qui l'ont mené à bon port. En vain, parce que la réciproque n'est pas démontrée. Ils l'ont laissé ce matin s'éloigner avec ses mains vides et son petit mode d'emploi inutile pour le salut du voyageur, qu'il avait commencé à éventer pendant le voyage.

Ils l'ont salué d'un « T'inquiète pas pour nous. », soulagés vraisemblablement de se défaire d'un poids mort qui ne connaît rien aux outils et à la résistance têtue de la mécanique.

Ils ont dû passer la matinée à faire des longueurs de quai avec l'autorail à friction. Peu importe une petite fuite d'huile qui graisse les traverses et le semis charbonneux du ballast, un dégagement de fumée qui laisserait à penser qu'on improvise une grillade au feu de bois. Non, un tel engin, s'accorde à l'oreille, et les mécaniciens qui se penchent sur lui l'auscultent comme un piano de concert. Aucun d'entre eux ne sera allé voir la mer. Peut-être demain. Et puis, ils ont tout ce qu'il faut à bord de leur vaisseau, deux glacières remplies de sandwiches club et de boissons sobres et lubrifiantes.

Une fois qu'il a ôté ses lunettes, Odilon voit mieux ce jeune couple qui semble l'interroger du regard. Elle tient un appareil photo qui n'est pas compatible avec une perche à selfies dont ils sont d'ailleurs dépourvus.

Odilon se lève.

Le jeune homme lui explique, par gestes simples, qu'ils le sollicitent pour prendre leur portrait avec la plage en arrière-plan. Même si la position du soleil ne risque pas de les ensevelir dans un contrejour peu flatteur, ils ont pris la précaution de mettre le boîtier en mode intelligent, pour dispenser Sherpa des ISO, des ASA et du bokeh final.

Il suffira de cadrer là et d'appuyer ici. Ils sont tout sourire. Odilon a retenu la leçon, il se prend pour Cartier-Bresson. Profitant de l'instant décisif, il met sur la même ligne de mire la tête, l'œil et le cœur.

Il leur soumet le résultat. Ils regardent l'écran, lèvent le pouce pour exprimer leur satisfaction et lui dédicacent une courbette synchrone pour le remercier. Odilon se dit qu'ils ne parlent pas français, qu'ils viennent de loin, et qu'ils méritent un souvenir de qualité de leur singulière expédition.

Les amoureux au Canon font quelques pas devant lui, et en viennent aux mains. Ils utilisent la langue des signes pour tout dire, puisqu'ils sont sourds et muets.

Odilon ne veut pas être indiscret en suivant le débat et le débit de leurs doigts. C'est qu'il possède quelques rudiments de LSF, qu'il a appris dans son enfance, de façon empirique, en regardant ses parents.

C'est un de ses regrets, de n'avoir pas persévéré. Il aurait pu devenir ceinture noire dans la discipline, mais il trébuchait souvent sur de faux amis, dont il pensait naïvement que seule la perfide langue anglaise avait le monopole. Certains ont un cheveu sur la langue, lui avait vite des crampes aux phalanges qui le faisaient sourdement zézayer. Ayant écarté son index et son majeur en V comme pour saluer la Victoire, il confondait le cheval, le lapin et le chat, et la sentence broutait à hue et à dia.

Sinon, il serait devenu un interprète discrétionnaire d'une langue sans littérature et sans musique. Et aujourd'hui Il aurait mimé, pour le

couple photographié, le chant des vagues, les cris de craie des crècerelles, la rumeur du vent dispersant les nuages à l'horizon.

En tout cas pour le moment, ils se croisent les doigts et s'embrassent en version originale.

Un livre est supposé avoir un contenu mais il peut aussi donner une contenance. A l'abri de cette savante considération, Odilon continue de marcher avec son léger ouvrage à la main. Il pourrait s'en éventer, replier le bras qui le porte et le poser sur son cœur, montrer à d'éventuels contrevenants que ses pas et son esprit cheminent ensemble, guidés par ce viatique réservé aux initiés. Peut-être est-il snob sans le savoir, ce qui serait bien le comble du snobisme, comme pratiquent sur les planches ceux qui vont tremper leurs pieds grecs accompagnés de leurs chevaux.

Comme il s'approche lentement de l'extrémité de la promenade qu'il a gardée pour la fin, là où la falaise d'aval s'étage peu à peu, pour rejoindre les hauteurs de la Côte d'Albâtre, Odilon s'arrête et s'accoude au garde-corps. Il regarde cette marine dont Monet aurait su, avec sa touche sensible et sa palette franche, transposer sur une toile la beauté impermanente, fragile et fugace, et sauvegarder la consolante assomption lumineuse.

Odilon, qui n'est pas d'ici, a un peu menti. Il a gardé pour lui une confiance à laquelle personne ne l'a vraiment invité. Ce n'est pas un secret, encore moins un mystère. Et le livre choisi auquel il a consacré son attention contrariée, depuis le matin qui s'éloigne en amont, n'était peut-être, au-delà du texte, que le prétexte d'un rendez-vous avec ses souvenirs.

Il lui aura fallu ces heures de septembre où quelques rencontres l'ont rajeuni pour redevenir un enfant.

Mais personne, les deux pieds dans le présent, ne pourrait le reconnaître, mettre un nom sur lui, alors qu'il lève son vrai visage d'autrefois. A Catteville-sur-Mer, il fut juste un enfant sage de passage le temps d'une saison. C'est trop peu pour avoir laissé la moindre

trace dans la mémoire locale ou les souvenirs crépusculaires des anciens.

Et ce qu'il est le seul à voir dans ce paysage qui attirera plus tard dans la journée les aficionados du coucher de soleil, c'est une maison disparue, qui fut celle de sa grand-mère et pendant deux mois d'été son adresse enfantine.

Une petite villa , un chalet taillé avec mesure pour la villégiature, récompensant une vie économe en plaisirs pendant laquelle ses grands-parents avaient épargné pour s'acheter une retraite au grand air.

Ils avaient , parce qu'il n'y avait pas tant de biens sur le marché, fait le choix original de cette maison dont ils sous-estimaient les servitudes, une construction déjà d'un autre temps, établie sur la première marche de la falaise, à laquelle on accédait par une sente partiellement en escalier, à tel point exposée avec le temps au péril de la mer, que le retrait de la falaise a fini par la condamner à une démolition préventive.

Odilon était ailleurs depuis longtemps, dans le lointain ingrat de ses années adultes. Il n'en a rien voulu savoir jusqu'aux jours studieux de sa propre retraite où il s'est mis en quête de photographies ou de cartes postales anciennes où elle aurait été encore visible.

Mais on ne photographiait pas encore à tire-larigot pendant la première décennie des trente glorieuses et la falaise d'aval à Catteville n'avait pas l'attrait d'une arche audacieuse comme à Etretat. Quant à se faire ouvrir des archives privées, des albums de familles inconnues, il n'y fallait pas compter.

Ses recherches sont demeurées vaines, malgré le secours des bouquinistes et des amateurs de vieux papiers, de memorabilia qui tiennent boutique sur internet, comme on a sa boîte en bord de Seine.

Il faudrait peut-être qu'il demande à Lamparo de lui ouvrir les archives de *L'Écho du Littoral*. Il s'y trouve peut-être un article illustré consacré à cette disparition, comme d'autres ont signalé le bouillon bu

par l'ancien phare d'Ailly, ou la déchéance monolithique de ce bunker fiché sur la plage de Veulettes.

A-t-il, entre temps, médité cette phrase qu'il a soulignée pour la première fois quarante ans plus tôt dans le livre qui l'accompagne et qu'il a retrouvée tout-à-l'heure au point précis où elle l'attendait , et relue en feignant de ne pas la connaître par cœur, avec la lucidité nouvelle que l'âge tardif prétend conférer : « ... *nous ne sommes tous, nous les vivants, que des morts qui ne sont pas encore entrés en fonctions...* »

Il aura fallu cette invitation à prendre un train oublié, quelques circonstances propices par lesquelles la vie, parfois, se joue de nous, entre humour involontaire et ironie du sort pour qu'il accepte, par reconnaissance, de revenir à Catteville-sur-Mer.

Pour en arriver là, et raviver cette histoire intime et fort banale, à l'aulne de tant d'autres destins, il faudrait peut-être que Lamparo lui prête sa voix et nous en donne sa version. Mais ce n'est pas possible, savons-nous, et il faut laisser Sherpa en tête-à-tête avec lui-même , ses silences et ses mots d'enfant.

En ce temps-là, pour paraphraser un évangélique, parce que ces années disparues semblent désormais détachées, indépendantes de sa propre vie, comme encloses dans les limbes innocents qui ont précédé sa naissance, Odilon n'était qu'un petit garçon qui commençait à lire et apprivoisait une autre langue des signes qui se passe des mains et de la lecture sur les lèvres. De retour de l'école sonore, il retrouvait les jeux et les jouets silencieux qu'il partageait avec son frère. On aurait pu s'inquiéter qu'il soit trop sage, mais quand il riait de bon cœur, les oreilles de ses parents semblaient s'ouvrir pour de bon.

Du jour au lendemain, parce que la mort ne prévient pas toujours, sa grand-mère fut veuve et abîmée dans un grand chagrin.

Elle réclama son petit-fils pour peupler ses absences le temps d'un été. Ce serait des vacances pour tous les deux, pour lui le petit

parisien qui ne se souvenait pas d'avoir jamais vu la mer, pour elle la veuve débutante qui apprenait à vivre seule.

La mère d'Odilon était une femme qui ne chantait jamais de chansons, mais fredonnait autrement avec la douceur de ses gestes. De fait, Odilon ne la connaissait que sous le petit nom de maman, quand, dans leur tête-à-tête, après qu'il eut attiré son attention par une caresse sur la main ou un léger pli dans sa robe pognée par sa menotte, il entendait sa voix intérieure et mélodieuse.

On pourrait croire qu'Odilon oublie son père, mais il n'en est rien. Cet homme tranquille, aux oreilles mortes dès sa naissance, et qui ne parlait pas comme les autres, partait si tôt le matin.

C'était son papa qu'on lui enlevait et qui se rendait à l'usine, quittant la rue du Foin où ils habitaient pour prendre le métro à la station Chemin Vert, et rejoindre sous terre son poste et sa machine rue des Alouettes, dans l'est parisien. Il marchait difficilement et boitait en s'appuyant sur une canne censée étayer la luxation congénitale de sa hanche.

Cet homme penchant et secret emportait son repas dans une gamelle, ne revenait que tard le soir, bien après qu'Odilon était quitte de l'école. Il travaillait quarante-huit heures par semaine, dans une seconde vie de labeur, dont il revenait tanné pour, avant tout, se laver les mains avec un savon de pâte grasse qui effaçait la fatigue et la noirceur.

Odilon allait quelquefois à sa rencontre, lorsque le soir orphelin tombait dans la rue, et cherchait sa main qui lui parlait si bien.

S'il devait écrire, il avait le trait sûr, comme s'il gravait à la perfection et à main levée dans l'acier tous les jambages et les empattements des mots qu'il lui était interdit de prononcer.

Quand Odilon s'arrêtait à lui parler, il s'asseyait en face de lui, articulait sans donner de la voix, les mots détachés de sa phrase, que son père était censé lire sur ses lèvres. Ne connaissant pas l'alphabet des sourds-muets, Odilon s'en remettait à une méthode plus globale,

en signant d'une manière empirique, et quand cela semblait nécessaire, il écrivait de son doigt sur le plan de la table le mot qu'il ne savait traduire, et son père déchiffrait , à l'envers, comme dans un miroir de typographe, son écriture enfantine, avant que les lettres fictives ne disparaissent avec le mouvement délié de sa main. Odilon était toujours en admiration devant cette lucidité et cette intelligence dont il aurait aimé hériter en silence.

Mais réflexion faite, cette pensée est égoïste et paresseuse. Il finira peut-être par comprendre que c'était et que c'est toujours à lui, avec ce qui lui reste de temps à vivre, de créer ses talents chaque jour, de les rendre plus humains et plus accessibles, sans vanité. D'ailleurs, si son père lui avait légué sa surdité, aurait-il pris sa part, de plein gré, avec la même reconnaissance?

Ils ne jouaient peut-être pas ensemble, mais quand ils avaient été sages tous les deux, pour le ravissement d'Odilon, qui n'en était jamais rassasié, il superposait deux feuilles de brouillon prélevées au milieu du cahier, là où les agrafes les assujettissaient.

Puis, avec un stylo bille qui n'autorisait pas les repentirs, il dessinait sur la première un autobus à plateforme vu de profil, le plus souvent le 96 Gare Montparnasse-Porte des Lilas qu'Odilon voyait passer Place des Vosges, et sur la seconde, à un endroit bien calculé, le machiniste anonyme haut perché dans sa cabine.

Pour finir, il découpait dans la carrosserie visible du véhicule trois pans de la portière du poste de conduite, qu'Odilon pouvait alors ouvrir, comme une vraie!, en la pliant grâce à son gond de papier, pour surprendre l'homme au volant qui fumait la pipe.

Odilon riait à chaque fois, tout en admirant le savoir-faire, le *métier* de son papa, dont il ne connaissait rien en réalité, et il regardait longtemps avec tendresse et compassion cet homme aux talents muselés qui acceptait, pendant ses courts dimanches, de travailler à la pièce, pour promener gratuitement son enfant dans une capitale de papier.

Ainsi, depuis tout petit, comme on dit, il lui paraissait impensable, ne serait-ce que pour une nuit, de se priver de ses parents, sans éprouver de tourments inexprimables. Il se doutait bien que cet éloignement allait les priver des sourires et des effleurements qu'il leur dédiait quand leurs regards muets se rencontraient, et sevrer son frère entendant d'un compagnon de jeu docile et bon enfant.

Pourtant, ils n'hésitèrent pas un instant à se séparer de lui.

Odilon ne comprit que plus tard, malgré la tristesse qu'il avait endurée, que ses parents ne le privaient pas d'affection, mais lui offraient au contraire l'occasion de s'oublier lui-même et de rendre une part de l'amour qu'il recevait depuis toujours, même à une génération d'intervalle.

Un matin de juillet, sa mère l'accompagna à la Gare Saint-Lazare. Claude Monet, encore lui, en était sorti depuis longtemps, en emportant dans ses toiles les volutes de vapeur qui tournoyaient sous la grande verrière. Le voyageur de huit ans avait tenu à porter lui-même sa menue valise, et, sur une étiquette attachée à son poignet, on lisait son nom, son prénom et son adresse.

Madame Sherpa, suivant le quai, remonta jusqu'à la voiture où Odilon avait une place retenue.

Chaque compartiment, avec sa porte isolante, ses stores, ses rideaux, ses miroirs, ses cendriers privés, ses photos monochromes de la France profonde, ses filets à bagages où l'on pouvait plier entre deux valises le surplus d'une gabardine ou d'une petite laine prudente, ses banquettes dodues mais fermes et ses accoudoirs escamotables, offrait alors, surtout en seconde classe, selon le hasard des réservations, un asile intime et tolérant à une famille temporairement recomposée de voyageurs fraternellement différents.

Si elle était sourde et muette, madame Sherpa savait se faire comprendre de tels auditoires. Elle leur confiait, jusqu'au terminus de Catteville-sur-Mer où le réceptionnerait sa grand-mère, son enfant qu'ils s'empressèrent d'adopter par des démonstrations de gentillesse.

Odilon n'eut pas à coiffer son chaperon rouge ni à sortir d'une poche intérieure de son paletot d'été le petit pot de beurre faisant foi.

Pour rire, on pourrait ajouter, avant que le train ne quitte son embarcadère, que c'était une époque où ne vivaient que de braves gens qui avaient le cœur sur la main.

Odilon ne se souvient pas du voyage lui-même. Il pourrait le reconstituer *a posteriori*, donner l'impression qu'il y est encore, que ce jour-là, le visage contre la vitre, parce qu'on lui avait vite concédé cette place enviée, il a découvert pour la première fois que la Seine n'était pas vraiment un canal qu'enjambent des ponts nonchalants, qu'il y avait des forêts, des bois et des prairies, des villages et des clochers à traverser, contourner, longer, surplomber, avant d'atteindre la mer et ses heurtoirs, et surtout autre chose qu'une place assise dans la vie : la tentation du couloir, de la cursive, du promenoir, du passage ambulant, de la tangente, des cent pas et des quatre cents coups.

Avant de poursuivre cette tentative de récollection, Odilon souscrit à cette citation dont il s'attribue la paternité : « L'enfance ne se vit qu'une fois, dans les souvenirs. »

Dès réception, sa grand-mère lui fit gentiment la leçon. Elle le mit en garde contre certaines imprudences qui n'étaient pas de son âge, lui rappela qu'ici, à Catteville-au-Péril-de-la-Mer, où l'on ne bénéficiait guère de l'immunité capitale dont jouissait un Paris *intra-muros* garanti par ses enceintes concentriques et séculaires, les forces de la nature s'exprimaient avec une vigueur primaire, et que même les saints protecteurs, nichés dans leurs reliquaires poussiéreux avaient bien du mal, mal priés et pauvres qu'ils étaient, à intercéder pour la rémission des tempêtes et l'absolution des raz-de-marée.

Plus simplement, en se servant de son index comme d'un essuie-glace, elle lui déconseilla l'exposition inconsidérée aux intempéries, le soleil comme la pluie, les jeux trop entreprenants, la fréquentation des petits voyous de la plage voleurs de sable et

piétineurs de châteaux, crânant sans vergogne devant leurs égéries, de ravissantes fillettes sans soutien-gorge.

Sa mémé, cette homélie terminée, ne se montra pas une triste marâtre par la suite, bien au contraire. Elle vivait son deuil de noir vêtue, en couvant son petit-fils de son plumage de crêpe, certes, mais elle s'affranchit bien des fois de la rigueur de cette règle macérante, en lui autorisant des plaisirs rares et inattendus, comme un tour de manège ou des sucreries acidulées. Elle l'accompagna même, la jupe relevée et les pieds nus, jusqu'à la lèche chatouilleuse des premières vagues de la marée montante.

Lui-même, malgré son inexpérience, du haut de ses petites pommes, comprenait qu'elle ne voulait pas prendre le risque de l'abîmer, puisqu'elle n'avait fait que l'emprunter, comme on loue un chat pour l'été.

C'est peut-être pendant les vacances que les jours se ressemblent le plus, alors que notre liberté n'a jamais été aussi grande d'en divertir le cours habituel. Il y a sans doute comme un éternel retour du plaisir dans la répétition, dans le rituel reconduit à chaque heure fixée de la journée, mais aussi, dans cette suffisance paresseuse, les premiers fruits d'un mal insidieux, les prémices fléchissants de l'ennui.

Le soir, qui pour Odilon, semblait commencer plus tôt que d'habitude dans ces journées d'été abritant plus d'heures qu'il n'est nécessaire à un jeune enfant réfugié dans sa solitude, avant de passer invariablement à table dans l'intimité de la cuisine, à moins qu'il ne plût trop fort avec une sorte de disgrâce contrariante pour douter de la clémence négociée de juillet et d'août, sa grand-mère le rappelait à ce qui avait pour lui l'attrait équivalent d'un austère devoir de vacances et d'une récréation vespérale.

Ils sortaient tous deux, descendaient l'escalier qui tournait le dos à la falaise, et se rendaient, accompagnés des premières mesures

de l'angélus jusqu'au cimetière agrégé autour de l'église d'où s'égrenaient ses notes scandées et pensives.

C'était l'heure où sa grand-mère rendait visite à son défunt mari et allait sur sa tombe prendre des nouvelles de l'au-delà.

Le cimetière de Catteville était un jardin où la végétation semblait s'être en partie solidifiée comme sous l'effet d'une fontaine pétrifiante, en stèles grimpantes, croix ferrées et parterres de faux marbre et de granit défiant les dents des râteaux et les coups de bec de l'incassable binette.

La tombe était simple et portait le nom d'un étranger, qu'Odilon n'avait pas connu, jamais vu, et dont deux dates laconiques tenaient désormais la longue vie passée en leur étau. Comme à la maison, dont les pièces vides démultipliaient son absence, sa grand-mère poursuivait son dialogue, à haute voix, avec le disparu qui acquiesçait toujours d'un silence apaisant.

Ici, penchée sur cette table basse, sur la lame étendue de la pierre trop lourde pour s'émouvoir, comme sur un guéridon où l'esprit des morts aurait murmuré, sa grand-mère se souciait méticuleusement des fleurs qui dans leurs jardinières rappelaient que le souvenir se cultive comme un jardin.

Tant qu'elle émondait ou pinçait entre ses doigts les tiges chétives, ou rabrouait une corolle tardive dans ses bouquets de vivaces, Odilon restait assis à l'extrémité de la tombe, et ne se mêlait pas de la conversation fleurie que sa grand-mère entretenait avec son grand-père caché sous les racines.

Chaque fois que la journée avait été exemptée de pluie et que la terre des vasques présentait les premiers stigmates de la sécheresse cauchoise, il attendait, la tête entre le chagrin de ses mains, comme un enfant un tantinet boudeur, le moment où sa grand-mère, qui le devinait dans son impatience et pouvait seule exaucer sa prière muette et égoïste, lui demanderait d'aller chercher un arrosoir.

Pour complaire à sa bienveillante Thénardier et lui prouver, qu'en tant que titi parisien lointain cousin de Gavroche il avait autant de moignon que Causette, Odilon s'en allait réjouir vers le robinet baptismal que l'on mettait, dans un retraits humide et ombragé du cimetière, à la disposition des pleureurs et des pleureuses de la pomme. L'eau libre, jusqu'alors contenue dans un goutte à goutte de métronome, jaillissait en cataractant au fond de la tige de métal cabossé. Quand cette dernière était sur le point de déborder, Odilon fermait les écluses de ses mains mouillées au bout de ses manches qui avaient trinqué aussi de cette eau claire et riante, et il revenait au lit fleuri de son grand-père, en arrosant involontairement, sur son chemin titubant entre les sépultures, le gravier gorgé d'eau des allées prudentes.

Après ces ablutions généreuses, la veuve et l'enfant, après un dernier regard recueilli sur le jardin secret du défunt, reconduisaient l'arrosoir à son râtelier, sortaient du cimetière et en refermaient, par politesse plus que par précaution, le portillon désolé qui grinçait sur ses gonds.

Il restait à traverser la chaussée qui séparait l'église et son enclos du bourg, comme si de tout temps on avait voulu mettre, sur cette terre sceptique, Dieu et les regrets éternels de côté, à l'abri de la tentation.

Au sommet des marches, qui finiraient, à en croire son déhanchement, par coûter aux articulations de sa grand-mère, puis en entrant dans la maison où elle se dirigeait aussitôt vers la cuisine pour préparer le frugal repas du soir, Odilon savait qu'il ne ressortirait plus avant le lendemain, même si, sur la plage et la promenade, il devinait qu'on pouvait s'attarder dans l'étiage du crépuscule, prolonger les jours de vacances jusqu'au début de la nuit tiède, à l'heure discrétionnaire où le marchand de gaufres mettrait la clef sous la porte de sa roulotte écarlate.

Dès les premières heures de son séjour, Odilon s'était promené dans la maison de sa grand-mère. D'un accord tacite, rien ne lui était interdit. Aucune pièce, aucune porte, aucun meuble à tiroirs, aucune armoire aux trésors dormants. Pour lui qui vivait, à Paris, dans un petit logement sous les toits, il découvrait la géographie singulière d'une vraie maison, avec sa cave, ses étages, ses escaliers intérieurs et son grenier.

Pour ne pas réveiller le silence de l'horloge qui décomptait les heures de la journée, il ne courait pas, se déplaçait doucement sur le parquet craquant, dont les lames cirées faisaient couiner parfois ses chaussons trop grands et trahissaient sa présence fantomatique.

C'était manifestement, comme on le dit d'un chat ou d'une plante, un enfant d'intérieur, qui, même dans le vaste champ du monde où on l'invitait à s'ouvrir, semblait toujours planter sa clôture.

Au terme d'une semaine de pension, il demandait encore la permission de toucher à ci ou à ça. Et comme sur les bancs de l'école, où il observait les règles courtoises et obéissantes de la bonne conduite, il levait silencieusement l'index, le matin, devant la tasse de café du petit-déjeuner, pour solliciter l'octroi d'un demi-sucre supplémentaire.

Sa grand-mère, un peu inquiète de cette sagesse qui mettait les images au défi, que l'on pouvait interpréter à tort, de prime abord, comme une retenue excessive ou une distance méfiante sinon hostile, finit vite par en rire, avec tendresse, émue par l'humour involontaire de son comportement, qui lui donnait des airs de Buster Keaton en culottes courtes. Il la distrait, comme un pince sans rire du cinéma muet, du chagrin de toute une vie. Et c'était sa belle raison d'être là.

Elle le trouvait souvent, au sommet de l'escalier qui menait aux chambres oubliées du deuxième étage, en équilibre sur une marche, haussé sur la pointe des pieds, regardant par une fenêtre qui avait plutôt les dimensions d'une lucarne ou d'un hublot et par laquelle, en

dépit de toute contorsion, il ne pouvait voir, vers le nord immuable, que la mer et le ciel.

C'était sa vue préférée lorsque le matin, il se levait tôt pour en consulter les oracles qui se déchiffraient limpide avec les nuages, le moutonnement des vagues, le bleu prometteur du ciel, ou une petite pluie lumineuse suspendue dans le vent.

Sans chercher à le contrarier, sa grand-mère entreprit pour sa santé de lui inspirer quelques audaces de véritable enfant.

C'est elle qui, le surprenant ainsi abstrait dans la solitude de son premier dimanche de juillet, alors qu'ils étaient revenus de la messe de dix heures, où elle l'avait accompagné pour qu'il pût entendre, lui qui ignorait la radio, le tourne-disque et plus encore la télé domestiques, le plain-chant de l'harmonium et le petit chœur de la paroisse, le jucha sur une chaise du salon, le visage à hauteur d'une étagère où était exposé un pêle-mêle de bibelots, de souvenirs et de photos, et lui dit :

— Prends-le , mon petit. C'est un livre plein d'histoires et d'illustrations dans lequel tu pourras te promener à ta guise. Demain, nous pourrons aller acheter quelque ouvrage plus en accord avec ton âge, si tu le veux. Je suis désolée mais ton grand-père, hormis le journal qu'il déployait sur la table du salon ou qu'il pliait dans la poche de sa veste pour l'aller lire sur un banc du perré, n'a jamais invité de livres à la maison.

Ainsi, dès qu'il fut dans ses bras, l'ouvrage trapu et pesant devint pour deux mois la lecture exclusive d'Odilon, son livre de chevet, son petit tremplin pour sauter à pieds joints au-dessus des après-midi en jachère, son oreiller d'appoint pendant les soirées paisibles qu'éclairait une lampe dont l'auréole ceinte d'un abat-jour coiffait son front studieux et dont sa grand-mère mouchait les filaments d'un cliquet de souris, de plus en plus tôt au fur et à mesure que les jours raccourcissaient, parce qu'il fallait qu'il se couche tôt, pour goûter, dispos et les yeux bien ouverts les promesses du lendemain.

Ce n'était autre que le Petit Larousse Illustré, dans une édition que son grand-père avait pu consulter dans son jeune temps, et qu'Odilon connaissait dans une autre version rajeunie et millésimée, présent sur le bureau magistral de sa classe, comme le mode d'emploi de toutes choses, la bible laïque de l'enseignement de la communale, la quintessence portative d'un ouvrage mis à l'Index.

C'était l'unique abécédaire, certes originellement pour adultes consentants, qu'elle pouvait mettre à sa disposition avec ses milliers de gravures, cartes et tableaux comme le promettait la couverture où une femme vêtue de sa seule chevelure de Marie de Magdala s'époumonait à semer à tout vent les akènes du savoir. C'était d'ailleurs la seule représentation féminine de l'ouvrage qui fut un peu libre et mutine, pour qui savait y voir.

Sa grand-mère, raisonnablement, ne pensait pas qu'il pût y faire de mauvaises rencontres. Il ne risquait pas plus de s'y noyer, d'y attraper une insolation ou d'y prostituer son innocence de chérubin.

Dès lors, lorsqu'il avait satisfait à ses obligations spontanées vis-à-vis de sa grand-mère, en l'aidant à dresser la table, en lui tenant la main dans les escaliers, en attendant patiemment sur sa chaise quand elle recevait malgré elle une amie dont la conversation s'étiolait en condoléances, en lavant lui-même ses chaussettes dans le lavabo, en lui présentant le parapluie ouvert lorsqu'ils s'apprêtaient à sortir en bravant les revers de la pluie, en arrêtant de respirer quand elle s'était assoupie un instant dans le confort de sa bergère, et bien d'autres prévenances encore, il prenait le livre d'images et de légendes, s'asseyait sur sa marche favorite, le derrière dans une flaque de lumière que la fenêtre insolée faisait miroiter sur le bois ciré, retenant des deux mains le volume que son poids avait tendance à faire choir du lutrin de ses genoux jumeaux, rivés dans la même immobilité.

Que l'on se rassure, par ce rappel en passant, sa grand-mère, n'oubliait pas de lui ouvrir la porte du jardin où l'herbe folle du vent du large prospérait entre les petits massifs de fleurs qu'elle commençait

elle-même à négliger, et tous les jours, ne manquait pas de l’emmener avec elle pour une course ou une promenade gratuite, pendant laquelle il pourrait prendre des couleurs et exposer hors de son short le maigre lard de ses cuisses et de ses mollets filiformes. S’il n’était même pas question pour lui de tomber la chemisette quand le soleil généreux illuminait la plage, elle en relevait d’autorité les manches qu’elle roulait en plis réguliers jusqu’à la ronde bosse de ses frêles biceps, dont le transport de l’arrosoir, chaque soir, fortifiait la croissance.

Elle aurait pu le congédier de la villa en retrait de la falaise où il avait tendance à se réfugier même aux heures les plus claires, en le houspillant un peu, du genre : « Du balai, mignon, va te promener tout seul, tu prends bien le train comme un grand... »

Mais l’enfant farouche répondait : « Non merci, ça va comme ça, mémé, je suis un peu fatigué, je vais flemmeter dans la maison. » Il lui avait emprunté ce verbe intransitif et inactif et le reprenait à son compte sans la moindre once de taquinerie.

Ainsi, quand il ne sortait pas, il lui restait assez le matin, l’après-midi comme le soir, après le bain dans la baignoire où il procédait, sans faire de vagues dans l’eau plate et mesurée, à sa toilette de chat, d’heures disposes pour feuilleter le dictionnaire et jouer à le lire à sa façon.

Il tournait quelques pages, en se donnant l’air de chercher un mot qu’il n’aurait su lire ailleurs, mais qui allait bientôt venir à sa rencontre, dès qu’il aurait arrêté son regard vaguant dans la marge à telle gravure méticuleuse élue par sa curiosité, qu’il léchait alors des yeux comme un timbre poste sans oblitération, pour permettre aussitôt à sa jeune imagination de s’affranchir de sa mélancolie illettrée.

Odilon suivait l’ordre alphabétique, comme s’il déclinait les pages du calendrier de ses vacances où chaque jour tournait le dos au précédent, mardi ne devant rien à lundi, ni août à juillet, sans vaine possibilité de repentir, et de remonter le courant de la vie à

contretemps. Mais il y avait tant à découvrir dans ce présent qu'il aurait voulu vivre tout entier pour n'en manquer ni la légèreté de surface ni la profondeur remplie de grâces. Comme si chaque nouveau mot glané portait la mention à *suivre*...

Il est d'impossibles réminiscences, mais la fabrique des souvenirs embauche toujours, surtout l'ouvrier de la dernière heure.

Odilon chercha plus tard, lorsque les éditeurs du Petit Larousse Illustré proposèrent au lecteur un fac-similé de sa première édition, à imaginer les rencontres qu'il avait pu faire en traversant à petits pas les pages de son singulier roman de l'été.

On lui doit donc ce qui va suivre comme une tentative sincère de reconstitution, comme la fusion ou la transmutation, dans le creuset de la mémoire écrite, de l'innocence sans lendemain d'un enfant et des lumières rétrospectives d'un adulte.

Cela pourrait s'appeler, en souscrivant à l'emprunt à taux réduit réservé aux amis de Marcel, l'abécédaire des plaisirs et des jours, dans lequel Odilon le jeune et Odilon l'ancien se tendent la main et se prêtent la plume.

ÂNE

La grand-mère d'Odilon, pour l'amadouer et le divertir, puise parfois dans ses souvenirs une amulette, énigme, charade ou devinette. Elle lui a soumis, dès son arrivée, ce problème qui avait toutes les apparences d'un énoncé d'un exercice de calcul mental : « *20 cent mille ânes dans un pré, 120 dans l'autre. Combien y a-t-il de pattes et d'oreilles?* »

Odilon, qui compte encore avec le renfort de ses doigts et ne saisit pas la double entente : « Vincent mit l'âne dans un pré et s'en vint dans l'autre. », est ravi que le premier animal à l'accueillir dans cette arche de Noé graphique soit l'âne si doux, avec ses longues oreilles et sa patience d'ange. A Paris, il en a approché au Jardin des Plantes ou aux Tuileries portant la charge de bambins extatiques que leurs convoyeurs de parents attendent fièrement au retour de leur

premier Grand Tour au bout du monde endimanché, suivant une allée sablonneuse ou contournant un bassin d'eau dormante où voguent des voiliers miniatures.

Odilon l'ancien s'amuse du mot *solipède* auquel il attribue une étymologie savamment fantaisiste, la réunion par apocope et par aphérèse pour parler simplement, comme dans un mot-valise, de la *solitude* et de la *pédagogie*, dont la seule pratique, vexatoire pour l'enfant et la bête, du *bonnet d'âne* semble garantir l'authenticité.

BACHI-BOUZOUCK

La seule vue de cet homme fortifié par sa turquerie mercenaire, arrête le lecteur qui s'aventure sur la route de la Laroussie intérieure. Il fait barrage au petit Odilon, avec à la main son sabre à la découpe cintrée, son fusil dans le dos, le poignard et le coutelas piqués dans l'étoffe ottomane de son giron. Ses moustaches tombantes de chauffeur d'autobus achèvent son déguisement digne d'une opérette écrite pour le sable chaud et parfumé.

Odilon l'ancien est presque sûr qu'Odilon le jeune a déjà, à ce moment-là, fait connaissance dans un album d'Hergé du bouillant capitaine Haddock, mais qu'il ignore l'usage imprécatoire, insultant que le barbu tonitruant peut en faire, sans égard pour les oreilles chastes de Tintin, apposé à d'autres éruptions lexicales, comme prélevées à coup d'épingle dans le dictionnaire des sorts : *anacoluthé*, *boit-sans-soif* et *coloquinte* à la graisse de hérisson...

Il n'y a pas de gros mots dans la bouche de ses parents, et malgré son répertoire glané à l'école ou auprès de petits voisins, Odilon ne saurait rien dire de bien méchant pour ébranler sur ses fondations le guerrier farouche, qu'il finit par contourner sur la pointe des pieds afin de poursuivre sa lecture aventureuse.

CHAT

L'a-t-on acheté en poche celui-ci qui se perche en haut de la page, comme pour échapper à un écolier en blouse qui le course pour de rire dans la cour de récréation?

Il n'y a pas d'animal domestique chez les Sherpa, et à ce rang ne peuvent prétendre les pigeons dont il entend les pas débonnaires sur l'arête du toit qui se rabat sur leur foyer au troisième et dernier étage.

Odilon, qui est câlin, aimerait bien en adopter un, le lâcher dans la gouttière qui suit les détours de la corniche, et le savoir sans peur, en équilibre sur la maçonnerie des cheminées, contemplant le poisson-lune, à l'abri des périls de la chaussée, des coups de balais des concierges bigotes, de la circulation même modérée d'une petite rue perdue dans le Marais insalubre.

Il lui faudra attendre sa majorité de lecteur, le lycée et les amphithéâtres de La Sorbonne, pour se laisser définitivement apprivoiser par ce chasseur d'ombre au pelage d'orange ou de pie neigeuse, le félin séditieux et fascinant, qui ronronne dans toute bibliothèque, et tutoie la solitude orgueilleuse des poètes et des romanciers.

DÉ (À COUDRE)

Odilon qui croit sans comprendre que son père cache sa caisse à outils à l'usine, avec son marteau, ses pinces, ses limes, et d'autres instruments solides dont il ignore la forme et l'usage, jouerait volontiers au petit bricoleur, sous l'autorité de son frère promu contremaître, mais il est condamné au chômage, privé de sciure et de copeaux de fer, de sueur aux reins et de bleus aux doigts.

Heureusement, pense-t-il, avec le cynisme involontaire d'un petit garçon choyé, que maman travaille à la maison. Et il reconnaît dans la gravure scrupuleuse du Larousse, le dé à coudre, le capuchon poinçonné comme une fraise, dans lequel il peut glisser son pouce et

où son majeur flotte, coiffé de guingois comme un chevalier qui partirait en croisade en brandissant son fieffé doigt d'honneur.

La boîte à couture est pour lui comme une mallette de jeu, un coffre à magie. C'est grâce à elle, à ses aiguilles et ses fils talentueux, que sa mère l'habille de neuf avec les vêtements que son frère aîné a étrennés pendant quatre ans. Odilon, complaisant, l'aide à détricoter, et se propose toujours pour aider un vermicelle à franchir l'huis d'un chas étroit.

Ce don pour la taille, le pli, la suture, le tricot, est sans doute de famille, puisque sa grand-mère, à Catteville, possède le même attirail, utile comme une trousse de premier secours, pour arrêter l'hémorragie d'un accroc, la plaie ouverte d'une chaussette et le déraillement d'une braguette.

ÉCHASSE

Mieux qu'avec les prodigieuses bottes de sept lieues, un homme se déplace dans la lande, et son ombre mesure au compas l'amplitude de ses enjambées de girafe.

Il toise le monde, ses jambes inutiles reposées sur les fourchons, comme c'est écrit dans le lexique. Ferme, il tient une longue perche avec laquelle il refoule la terre à bonne distance. A-t-il le vertige? Qui lui a mis les pieds à l'étrier? Tombera-t-il de haut? Tel Icare puni de son audace, ajoute Odilon l'ancien.

En attendant, l'enfant, qui se moque de la triste cire qui ne saurait le trahir, se prend à rêver qu'il traverse la Manche sur ces drôles d'attelles, lui qui ne sait pas nager et se méfie de l'eau. Il espère seulement qu'il sera de retour pour l'heure du goûter et que sa grand-mère ne le grondera pas pour si peu.

FRAISE

Odilon le jeune est un vieux parisien de toujours. Sa flore, sa campagne, sa nature, ce sont le platane solitaire rivé au trottoir par un pesant collier de fer, les pelouses interdites de la Place des Vosges que

les gardiens assermentés des bois et bosquets gendarment avec leurs sifflets à roulette, les jardinières des balcons fleuris qui gouttent sur les passants botanistes involontaires quand il n'y a pas de pluie.

Ici, à Catteville-sur-Mer, sa grand-mère a concédé à son ignorance l'exploitation d'un buisson de fraisiers qui prospère par marcottage naturel, sans qu'il intervienne, où il s'accroupit, les jours de gourmandise, l'assiette à la main, pour prélever les fruits rubiconds les plus mûrs promis à son dessert.

Il n'y a rien de plus savoureux que ce péché véniel de gourmandise qu'il consomme en toute impunité en écrasant, du dos de sa petite cuillère, les fruits charnus dans l'épaisseur de la crème fraîche qui atténue leur salinité marine.

GODILLE

Le mot est rigolo comme un pied nu qui frétille hors du godillot. Odilon s'y arrête sur la rame de papier. L'illustration, elle, est sérieuse comme une croisière en deuil.

L'homme d'aplomb, celui qui a le pied marin depuis qu'on l'a bercé dans la nef de son berceau, est campé à la poupe carrée de sa barque. Il tourne bravement le dos à la mer, comme le torero nargue le taureau avant l'estocade. Comme s'il touillait une lessive rétive et bouillonnante, il godille de toute sa poigne les vagues qui voudraient le clouer au rivage, mais il n'ira sans doute pas très loin, faute d'équipage et de rameurs assis sur le banc de nage.

Odilon qui ignore tout de la vie curieuse des gens de mer le laisse s'éloigner. Un peu cabot, embouchant sa pipe comme un bec de guillemot, le matelot va peut-être acheter du tabac au ponton du Casino.

HOMME

Ces deux pages au format paysage qui obligent à une rotation incommode, alors que jusque-là tout n'était que luxe calme et portrait,

devraient peut-être être déconseillées aux âmes sensibles, aux enfants innocents et à toutes les œillades prudes des têtards de sacristie.

Ici, dans ce gymnase improvisé, l'homme est un mâle, il résume dans son standing de bellâtre les deux sexes de l'humanité.

Odilon l'ancien, qui surprend parfois sa nudité flasque dans un miroir discourtois, se souvient qu'il a longtemps cherché en vain, en grandissant à tâtons, sous sa peau atone, l'emplacement de tous ces muscles pourtant recensés dans la nomenclature officielle : deltoïde, pectoral, grand dentelé, long supinateur, jumeau, pédieux...

Odilon le jeune jauge ce boxeur qui semble sortir de la préhistoire avec son short en peau de bête échancré. Il n'a jamais vu cette tenue à Catteville même chez les athlètes de la brasse et du tuba à col lisse, encore moins chez les femmes qui se dénudent enfin et se découvrent des fesses et des seins, dont elles n'ont pas à rougir en-dehors de leurs salles de bains.

L'homme donc, parce qu'il est asexué, et que ses attributs frontaux se terrent sous sa ceinture de fauve ou d'ours à longs poils, doit démontrer sa virilité par la gonflette de sa musculature et son profil de David défiant Goliath.

Il a serré le poing comme pour décocher une droite terrible, mais sa garde inexistante offre au regard et au contre percutant de l'adversaire invisible, son épigastre qu'il porte en médaillon sur sa poitrine imberbe, depuis que toute sa pilosité s'est réfugiée dans la toison de son caleçon détaillé à l'emporte-pièce.

Le même, sans doute, sinon son frère en l'espèce, à l'étage supérieur de la double page qui l'honore, et à qui il a transmis le témoin cylindrique qui lui permet de refermer sa main squelettique, est tout en os, d'une nudité à claire-voie, que peuvent traverser les courants d'air en faisant vibrer ses côtes flottantes. Il ne porte pas de masque, mais sa vraie tête de mort.

Odilon, que les vanités n'impressionnent pas encore, remarque que dans sa défroque sans apprêt, il sourit de toutes ses dents. Pour

lui, cette exhibition qui n'offense pas la pudeur n'inspire aucune réflexion macabre, comme les planches de son livre de leçon de choses. C'est la vie, semble dire le squelette guilleret. Et dans son cercueil de fraîche date, son grand-père le regarde peut-être ainsi, pendant qu'il arrose maladroitement avec sa veuve ses pensées et ses phlox d'outre-tombe.

Mais la figure qui intrigue le plus le jeune Odilon, c'est la silhouette centrale découpée comme une ombre chinoise, laissant transparaître le réseau complexe du système nerveux, comme s'il irriguait le corps d'une sève électrique, avec ses nervures, ses rhizomes, ses fluides vaisseaux capillaires. Il savoure cette révélation, comme si on avait levé le voile sur un des secrets de la nature humaine. L'homme est une plante pour l'homme.

Odilon l'ancien croit se souvenir que sa jeune mauvaise graine, encore occupée à découvrir l'origine du monde, avait cherché en vain, dans les pages fécondes du dictionnaire, à surprendre à sa toilette, dans le pli voluptueux de son lit ou quasi nue dans le coin opposé du ring, la femme du boxeur écorchée, énervée, musculeuse et charpentée. Las, l'exhibitionniste était célibataire.

INSECTE

Ce n'est qu'un habile trompe-l'œil. La créature, est-ce un animal tout à fait?, la petite bête, en tout cas, semble épinglée sur la page par les légendes qui la tiennent prisonnière. Elle ne s'envolera pas, mouche piquée ou sage guêpe, quand Odilon soufflera dessus. Ses ailes déployées sont inutiles, comme deux pétales translucides au flanc d'une fleur fanée.

Au jardin, comme si le vent ne s'intéressait pas à de si menus fétus qu'il pourrait balayer d'un éternuement, ils bruissent, bombinent, fredonnent autour de la tête bouclée d'Odilon, qui les chasse d'un crochet de poids mouche, comme il menace de sa fourchette la guêpe sans-gêne qui s'est infiltrée par la fenêtre entrouverte sur le soleil d'été,

pour goûter à ses fraises à la crème, avant de filer dare-dare prévenir quelques spadassins assassins au sein de l'essaim.

Mais rien à craindre de cette escadrille gourmande. Un poing sur la table, stoïque comme un paratonnerre, sa grand-mère veille aux agapes des intruses, le rouleau de pâtisserie à la main.

JALOUSIE

Odilon connaît le mot mais ignore la chose. Ce qu'il possède, ce qu'il reçoit suffit à sa plénitude. S'il éprouve des envies, comme celle de pisser dans l'eau froide d'une vague trop pressante, il ne le doit pas à la convoitise, mais à la quête de son contentement personnel. Peut-être n'aime-t-il pas assez pour être jaloux, après tout. Le chagrin, le premier mal de la définition, c'est autre chose. Il en cause malgré lui, plus qu'il n'en éprouve, parce que le sentiment dominant qui l'accapare, parfois au milieu d'un jeu ou de la fête impromptue des jours ordinaires, le plus souvent au seuil du lit qu'enfant il est condamné à n'occuper qu'avec ses propres menaces, est une angoisse diffuse qui ne s'épanche pas dans l'oreille d'un nounours consolateur.

Ce qu'il découvre en même temps, arrêté à cette page, toujours sans jalousie, c'est que les mots peuvent avoir une double vie.

Il a bien l'intuition que l'on peut difficilement représenter un sentiment, une idée abstraite, un concept (C'est Odilon l'ancien qui lui souffle ce vocabulaire.), tels l'amour, la compassion, la mélancolie, le silence, la paix intérieure, la résilience... , par un dessin descriptif, à moins d'avoir recours à un symbole ou à une parabole graphique, voire à un comic strip du type de la tapisserie de Bayeux.

Mais là, il ne comprend pas le rapport qui existe entre la jalousie en peau de chagrin et ce store à lamelles, cette sorte de volet relevé devant une fenêtre endeuillée. Il est prêt à soupçonner une erreur de mise en page, une coquille, à exiger un erratum, mais c'est

toujours Odilon l'ancien qui s'amuse de lui, en se gargarisant de mots, pour faire son intéressant au bénéfice de l'âge.

Pour sa pénitence et son outrecuidance sénile, il s'entend dire d'une voix qui n'a pas encore mué :

— S'il vous plaît, tais-toi, et dessine-moi une marquise.

KIOSQUE

On ne saura pas si Odilon a un faible pour les turqueries, ou au moins pour les mots voyageurs qui glissent d'une langue à l'autre dans un baiser à la française, mais après avoir dribblé le bachi-bouzouck dans une page antérieure, le voici au pied de l'édicule pointu dont l'étymologie, l'acte de naissance indiqué entre parenthèses (il le comprendra plus tard), renvoie aussi au pays du Croissant étoilé et de la Corne d'or.

Il n'en a jamais vu de pareil ou de si beau comme ici chapeauté dans son élévation par une protubérance de narguilé.

Mais aussi élégant, raffiné, exotique qu'il soit, il n'égale pas à ses yeux le kiosque au béret parisien de la Place des Vosges.

Certains soirs d'été, périodiquement, pendant les grandes vacances, quand s'endort la cité, il quitte avec son frère aîné la rue du Foin, et par la rue de Béarn gagne, en passant sous l'octroi en arcades du pavillon de la Reine, cette place qui est, de fait, mieux qu'un square, tout à la fois un jardin et une cour de récréation, une oasis calme aux vasques à têtes de lion, d'où l'eau ruisselle et cascade comme une résurgence de la Seine. Ce parfait quadrilatère, où il reviendra souvent promener ses amours rêvées, c'est alors le carré magique d'Odilon, bordé d'hôtels particuliers aux façades jumelles, serties de pierres blanches soulignant leurs hautes fenêtres et teintées de vieux rose, comme le souvenir écaillé d'une noblesse inutile dont les privilèges se sont éteints.

Pour l'heure, son frère et lui ont rendez-vous avec la Musique, un ensorcellement qui n'atteint guère leur palier, et qui les prend comme une seconde mère.

Juché sur l'estrade du kiosque, un orchestre bienveillant offre la douce sérénade de ses cuivres crépusculaires. Ce n'est ni une clique, ni une fanfare éclatante marquant le pas avant de poursuivre sa goguette, plutôt une harmonie qui joue autant pour les pierres, les arbres et les fontaines que pour l'auditoire silencieux qui s'est payé une chaise ou les badauds mélomanes qui resquillent malgré eux, comme les deux frères adossés à un arbre centenaire, parce que les notes dispersent gracieusement leurs accents dans le plein air, depuis la synagogue endormie qui fait face jusqu'aux balcons de Victor Hugo éclairés par les rayons et les ombres du couchant.

Odilon l'ancien ne se souvient pas du répertoire de ses jeunes années. Mais sans doute qu'avec l'orgue de l'église le dimanche, les chanteurs des rues auxquels ses parents sourds ouvraient la fenêtre pour lui permettre de jeter la pièce enveloppée dans un pochon de papier journal, et ces sérénades estivales, son oreille s'éveillait à un langage qui se passe, en adoucissant les mœurs et les cœurs, de mots et de commentaires, et qu'il lui était impossible de traduire, hélas, même avec la langue des signes.

Sa colère dissonante et impuissante lui inspire dès lors un autre credo : Il n'y a qu'un Dieu cruel pour condamner la musique à mort. Ses parents, plus aimants que Lui, gardent le sourire, comme pour lui dire : « Tu entends et cela fait notre bonheur. »

LESSIVEUSE

Pour Odilon, qui cultive l'analogie comme d'autres font pousser des radis, cela tient de la marmite avec son rond couvercle étamé ou de la cafetière avec sa robinetterie vaporeuse. Le dessin n'est pas très explicite, malgré les pointillés qui en laissent voir les organes internes,

et, faute de mode d'emploi, l'ancêtre de la machine à laver garde son mystère d'objet trouvé dans une tombe égyptienne.

Pour sa buée, sa grand-mère possède son propre tonneau dans la lingerie, la pièce la plus tropicale de la maison qui transpire l'odeur du savon bouilli.

Chaque vendredi, elle fait main basse sur le linge de l'enfant, dont la valise n'aurait su contenir qu'un maigre assortiment, et Odilon, qui n'a plus rien à se mettre, va se réfugier derrière un paravent pour cacher sa petite nudité de jeune Adam. Il y enfile quelques dépouilles de son défunt grand-père, que sa grand-mère, doublement maternelle, en jouant des ciseaux et en tirant sur la ficelle, a bricolées pour lui, en se servant du matériel chirurgical de sa trousse à outils.

Un grand pull à carreaux lui descend jusqu'à mi mollet comme un surplis d'enfant de cœur, par-dessus un caleçon distendu comme une culotte de zouave. Il n'a pas besoin de faire le clown pour faire rire le miroir de l'armoire normande qui le toise avec sa carrure de coffre-fort.

L'opération tient de la stérilisation en étuve, de l'alchimie savante des bouilleurs de cru. Les tâches, les bavures, les souillures sont unanimement dissoutes dans une eau calcaire, un peu grise qui file à l'égout se diluer dans la mer. Odilon prête sa force de bonne volonté pour essorer son trousseau, faire des nattes torsadées qui jurent sur ses avant-bras et qu'il dispose sur le plan incliné du bassin collecteur en ciment poli.

On réunit le tout dans une manne en osier que sa grand-mère porte en appui sur sa hanche. Odilon, solennel, sous prétexte qu'il porte la toge de son aïeul, la suit avec le panier de crabes des pinces à linge.

La corde à sécher qui ne romprait qu'à 13,5 sur l'échelle de Beaufort, est à peine à sa portée, mais, grâce à une chaise de jardin qui lui propose ses échasses, il n'a pas besoin d'étendre ses bras avec le linge humide.

Il hisse le fanion blanc de ses petits dessous sans fantaisie, les bannières de ses chaussettes, le drapeau à carreaux de ses chemisettes, et toute la parure de son lit, la voile gonflée de ses draps, qui appareillent pour les îles du soleil, entre les nuages repassés par le vent.

MANÈGE

Contrairement à Perrault ou La Fontaine qui écrivent gros dans son manuel de classe, à l'instar des bons auteurs qui ne veulent pas fatiguer prématurément les yeux des enfants, Monsieur Larousse s'exprime dans une police de caractère minime, avec des paragraphes qu'àère à peine le peigne fin des interlignes.

Il est sans doute en cheville avec les marchands de lunettes, de loupes et de microscopes, qui doivent lui verser *en catimini* des royalties pour financer sa croisade populaire en faveur de la propagation de la myopie.

L'illustration du manège de chevaux de bois a droit, en revanche, à un cartouche qui le fait saillir de la page, avec toute la ferveur de la fête enfantine. Son toit semble copié sur celui d'un kiosque aux rotondités à la turc, et le carrousel va bon train, du galop des montures embrochées sur leurs tuteurs. Un forain est à la manœuvre, moulinant une manivelle de limonaire qui fait, avec sa chanson à pleins poumons, virer le chapiteau suspendu et la cavalerie sage qui sabote en rondeau.

Le 14 juillet, alors que Catteville fête la Nation, avec ses cocardes et ses lampions, ses chapelets de pétards, ses lucioles de Bengale qui dispensent d'un dispendieux feu d'artifice, Odilon, au bras de sa grand-mère rajeunie, traverse le bal des sauveteurs en mer, venus en délégation de leur lointain Finistère, avec bouées, harpons, bombardes et cornes de brume, pour faire chavirer des couples où le citoyen déluré peut enfin serrer la taille de la cauchoise de souche mais pas de bois pour autant.

Elle l’emmène tout droit jusqu’au manège où elle lui a promis un tour à la belle étoile. Il ne prend pas des airs de petit Lord, en croisant de plus petits jockeys que lui, inquiet un instant d’être déjà trop vieux pour cette lente valse cavalière.

Mais, dès qu’il touche la crinière du cheval qu’il a choisi, son enfance se cabre et rapplique au galop. Sans scrupule ni crainte du qu’en dira-t-on, il se laisse emporter, seul dans son monde souverain, par cette révolution qui lui procure, tour après tour, un doux vertige d’innocence et de liberté.

NATATION

Chaque après-midi que les vacances font ou quasi, vers quatre heures, quand les estivants prudents ont fini de digérer, condition nécessaire alors pour aller se baigner sans danger de crampes, congestion, hydrocution, delirium tremens ou mort subite, Odilon, obéissant aux injonctions de sa grand-mère qui tient à ce qu’il se fortifie par cet exercice, sort pour prendre son goûter sur la promenade, en suivant le bastingage qui domine la plage. Il marche, en communiant, très orthodoxement, sous les deux espèces, le pain et le chocolat.

Il regarde, en réfractaire, lui qui garde déjà ses distances avec l’eau de la baignoire, ses semblables émancipés, hommes, femmes et enfants qui, sur les galets ou sur le sable qui commence à se découvrir, au seuil de la mer ouverte, se donnent la main pour aller nourrir le flot de leur quasi nudité.

Il y a ceux qui s’en tiennent à cette lisière où ils ne sauraient perdre pied, pour oindre leurs jambes, leurs avant-bras et leur nuques, de cette salaison lustrale, en poussant de petits cris ou des alléluias de candeur.

Et puis, il y a ceux qui n’ont pas froid aux yeux, ni ailleurs, qui vont se réchauffer de tous leurs membres dans cette eau tonique qui titre au plus treize ou quatorze degrés. Ils prennent leur élan, marchent délibérément dans l’eau où ils progressent par sauts successifs jusqu’à

ce que l'écume leur ceinture la taille et les emporte dans sa dernière roulade.

Odilon n'a pas particulièrement d'admiration pour les dieux du stade, les sportifs en représentation, mais là, sur sa banquise de béton qui ne dérive pas, il frissonne, il boit la tasse avec ces méritants enfants gâtés des congés payés, qui ont appris la brasse communale et se lavent de toutes les humiliations.

Monsieur Larousse détaille, en bon maître nageur, les trois temps de la brasse et d'autres figures aquatiques qui permettent au corps bien coordonné de s'inventer des nageoires, un rostre ou un gouvernail caudal pour filer le train aux poissons.

L'enfant, dont la naïveté est quelquefois caustique, s'amuse aussi de ces pioupious qui en uniforme dans la chambrée nagent à sec sur des pliants, comme si leur régiment était inscrit à un cours par correspondance.

Peut-être que, fidèle à cette méthode, Odilon pourrait profiter de la chaise qui lui sert de chevet pour remonter le cours du couloir jusqu'au delta de la baignoire. Nager dans les airs comme un poisson volant... c'est bien un rêve d'enfant.

Cela dit, il se demande si Monsieur Larousse est déjà venu à Catteville-sur-Mer ou s'il y a envoyé ses graveurs scaphandriers, parce que, il n'y a pas à godiller, tous ses bonshommes trempent et nagent comme dans une eau plate de station thermale. Sa surface liquide a été tracée à la règle, sans la moindre ondulation, sans la plus petite vaguelette, comme s'il n'existait que cette eau domestique que distribue la plomberie et qu'on négocie en bouteilles.

Manifestement, à cette époque, les plages n'étaient encore que des grèves ingrates, dont on exploitait les ressources au prix d'un dur labeur, et la pratique des bains de mer, une lubie de sauvage ou d'indigène de la côte.

Une fois de plus, l'homme a la part belle. Il est le seul qui puisse se prémunir d'un caleçon bien ficelé avant de se jeter à l'eau. Sa

femme attend comme d'habitude, dans le hors champ de la berge et de la société, que monsieur ait fini de faire des ronds dans l'eau.

Avant de tourner la page, Odilon s'attarde à regarder le gisant immobile et insubmersible qui fait la planche. Son corps est à l'horizontale, la ligne de flottaison frôle sa mâchoire, ses aisselles, ses hanches, ses rotules et la moitié de ses pieds en lévitation. Il dort les oreilles noyées, les paumes tournées vers les abysses.

N'est-ce pas dans cette posture —qui sait de ces choses-là aux tréfonds du fond? — que son grand-père repose dans son caveau et attend sa visite chaque soir? Il devrait dire à sa grand-mère qu'elle abuse de l'arrosoir, qu'elle est en train de saouler à mort son pépé qui finira noyé sous les ophélie et les regrets éternels.

O

Odilon ne connaît plus l'ennui, si jamais il l'a vraiment connu, parce que la mine morose, l'immobilité un peu penchée, la tête absente, les longs regards par la fenêtre et les mains apparemment sans projets, ce somnambulisme en plein jour, les yeux ouverts sur une peine intérieure, ça prête à confusion, et le diagnostic inquiet des parents qui tendent la distraction du premier jouet venu est, malgré eux, bien souvent, une erreur médicale.

Une fois les obligations bénévoles des vacances satisfaites, en cochant l'agenda des menus plaisirs : le bol d'air, la promenade, les tâches domestiques et ludiques qu'il partage avec sa grand-mère, les visites au cimetière, les escapades sur l'impropre estacade, où il croise déjà, peut-être, sans le reconnaître, un petit Ange noir comme un sicilien, etc. , il n'y a pas assez d'heures de solitude et d'hébétude, pour lui permettre de voyager plus avant dans son épais roman illustré dont l'auteur, qui a ravalé son style et ses prétentions littéraires pour répondre objectivement et serviablement aux mille questions de ceux qui entrent, comme s'ils venaient demander l'heure à toutes les pages, et souhaitent ressortir avec un horaire précis et non une romance qui

les égare, balise la lecture d'enseignes énigmatiques et non de voies aux chapitres.

Odilon, bien sûr, connaît, depuis les lustres de ses premières lumières, cette lettre ronde et lunaire qui roule sur la page quadrillée de ses cahiers d'école. Elle entraîne son prénom et lui tout entier derrière un cerceau qu'il ne veut guère cravacher, mais laisser le devancer en roue libre, selon son humeur intuitive.

Odilon l'ancien, qui s'arroe ce paragraphe et les suivants sans égard pour le petit frère qu'il fut et à qui il fait de l'ombre dans son enfance ensoleillée, s'offre une réflexion aussi satisfaite que dispensable.

Rares, apparemment, sont les enfants qui demandent à leurs parents pourquoi ils leur ont choisi, sans en mesurer toutes les conséquences, ce prénom avec lequel ils devront vivre toute leur vie, même si, le temps aidant, d'autres flexions amicales ou parentales, taquines, neutres ou affectueuses, les diminutifs, les sobriquets, les labels blessants comme des lazzis, les surnoms et les pseudonymes viendront s'y substituer sans jamais l'effacer de l'acte de baptême et du certificat de décès.

Ainsi, entre autres exemples, quelle femme succombera unanimement à vos manœuvres de séduction si elle doit au préalable et en guise de préliminaires, vous murmurer à l'oreille : « Népomucène, je vous aime. », « Tryphon, vous êtes fou. », « Carême, je te prends. »?

Alors que Richard, Roméo, Elvis, ça t'a une autre gueule d'amour irrésistible, comme si tu avais, grâce à tes géniteurs, souscrit à une rente à la jouissance indéfiniment reconductible.

Odilon le jeune reprend l'initiative et revient à l'initiale. Il ne comprend toujours pas ce que peut signifier ce rébus qui accompagne chaque lettre capitale en en-tête de la nomenclature.

Autour du O dilaté comme une exclamation, sans accent qui trahirait sa province, il recense et dévisage le pêle-mêle graphique dont le sens caché lui échappe toujours. Il y a là, tenant sa sagacité en

échec, à l'ombre de l'obélisque qui pourrait pourtant être la clef de l'énigme, un bric-à-brac de fortune, comme des hiéroglyphes qui se sont donné rendez-vous dans le même phylactère pour le raout d'une société secrète ou une conjuration d'initiés à laquelle il n'est pas convié.

Odilon se tourne vers son aîné qui lui souffle la solution qui se trouve en pages intérieures. Fallait-il des années d'étude pour comprendre cela?

Toutes ces choses auxquelles le lexicographe consacre sa leçon, ont un nom qui commence par un o, petite tête.

Onze, Ovale, Ocarina, Oriflamme, Ouistiti, Obélisque, Octogone, Orgue, Œil, Ogive, Octave, Ours, Ornithorynque, Otarie, Omnibus, Orang Outang Obusier et Ophicléide (remplaçant du serpent et de la famille des boas).

Est-ce de ce temps béni comme le pain blanc des éclaircies, de ces cours particuliers que lui offrait à domicile sa grand-mère, en lui donnant accès à sa bibliothèque en un volume, qu'Odilon le petit puis Odilon le grand, se faisant mutuellement la courte échelle, se sont ouvert un appétit insatiable pour le vocabulaire, les mots délectables sucrés et caloriques, sonores et non inanes dont ils se délectent sans retenue, comme d'une palette ou d'une farandole des desserts, jusqu'à être pris en flagrant délit de gourmandise par le hoquet incongru d'un néologisme?

Et dans le village à l'heure normande, quelqu'un répond : « P'têt ben qu'oui, p'têt ben que non. »

PARAPLUIE

Ah! Il faudrait une sacrée bonne assurance pour se garantir de la pluie, ici, dans le Caux maritime. D'ailleurs il n'est guère de courtier qui propose un tel contrat, parce qu'il ferait faillite dès la première ondée.

Le génie humain est plein de ressources, et Odilon admire cette invention si pratique qui transforme une canne d'appoint en coupole de

toile étayée par une charpente volatile comme un bouquet de fanons, mais malheureusement trop tête en l'air pour ne pas se retourner troussée par le vent fripon.

Pour ce qui est du vrai chic Catevillais, le casuel stylé des jours où une certaine forme de pluie est au menu comme le crachin, la bruine, l'averse, la saucée ou le grain et sa saumure, c'est plutôt le coupe-vent partiellement imperméabilisé, éventuellement signé K-way qui vient de déposer sa jeune griffe, et mieux, pour ceux qui ont fait un héritage ou se prennent pour des loups de mer, le ciré bien épais, infroissable sur lequel toute eau glisse comme sur la coque d'un bateau, qui sont les *must* de l'estran.

Sa grand-mère, avec son âge et ses rotules qui ont du jeu, appartient à une autre époque. Elle qui est née pratiquement en même temps que l'électricité courante, l'eau et le gaz à tous les étages, les premiers sursauts de l'aviation, l'explosion de l'automobile, qui a connu les dernières années du siècle précédent comme on a connu un continent perdu, et qui parle, avec une nostalgie somme toute partielle, de ce bon vieux temps où elle était jeune, est heureusement restée fidèle au cérémonial du parapluie, rétive même au port de la coiffe amovible en plastique transparent, qui, mal fichue, goutte dans le col, comme une cornette de nonne dissoute.

Odilon s'en réjouit chaque fois qu'ils doivent sortir à trois, lui, sa mémé et le parapluie. C'est un bonheur de se partager le même toit, de se faire des politesses pour tenir la poignée, offrir la plus vaste gouttière à l'autre locataire un peu courbée. Cela n'a rien à voir avec l'égoïsme transpirant des scaphandriers.

Et au retour, quel plaisir de l'essorer comme une salade aux grandes oreilles, de le faire s'ébrouer comme un chien, avant de le replier davantage mais toujours un peu bâillant pour qu'il achève de sécher dans l'entrée, à côté des bottes de feu grand-père, parce qu'il n'est pas question, superstition oblige, de l'ouvrir dans la maison sans provoquer les trombes punitives d'un malheur imminent.

QUILLES

Telles qu'elles sont gravées sur la page, ce sont des chandelles de bois dont la mèche est tournée comme les pièces à tout faire d'un jeu d'échec. Elles tiennent difficilement debout. C'est la faute à l'herbe du jardin, au sable fuyant de la plage, à la rotondité de la terre, dont elles se vexent pour un rien.

Odilon en a trouvé de presque semblables au grenier, dans les archives dormantes de grand-père qui les a peut-être promises par testament à un ou une de ses petits-enfants, mais dont grand-mère veut bien qu'il ait l'usufruit.

C'est un jeu facile, où le hasard a son mérite habile, qui n'a heureusement rien à voir avec la science des boules et ce qu'elles exigent de technique, de stratégie et de mauvaise foi.

Odilon pose les jalons, méticuleusement, recule de quatre pas, tend la boule un peu talée à sa grand-mère, et, une fois sur deux, le vent qui rit avec eux, chamboule tout avant qu'elle n'ait pu s'en saisir.

RÉGULATEUR

— Tu as déjà lu tout ça, mignon? lui demande sa grand-mère en le frôlant de sa robe noire sur la marche où il est installé.

— Je ne regarde que les images, mémé.

Odilon, qui a peu l'occasion de mentir, ne dit pourtant pas vrai.

Il arrive à son regard de papillonner, de traverser la marge sans prévenir, de revenir à la page précédente, de se raviser et de repartir de l'avant. Il ignore même délibérément certains dessins sur lesquels il pose la main.

Par ailleurs, quand la gravure l'intrigue, il s'intéresse à la définition qui l'accompagne, et se donne la peine, parce que les mots résistent et se forment quelquefois avec difficulté dans sa tête, de lire et de relire studieusement ces bribes du long roman qui ne raconte rien, n'en appelle pas a priori à la sensibilité, aux émotions. Ce n'est pas la forêt de Perrault où il s'est déjà perdu avec ses frères, c'est

plutôt une compilation qui prétendrait à l'exhaustivité, un recensement, un inventaire pointé avant l'embarquement dans l'Arche.

Malgré son jeune âge, son inexpérience du monde, de la vie et du temps qui écrit aussi son œuvre, il a le pressentiment, lorsqu'il relève la tête, que certains de ces mots, à plus forte raison ceux qui sont stigmatisés par la mention désobligeante « vx » pour « vieux », comme Odilon l'ancien le lui apprendra plus tard, sont en passe de disparaître, de rejoindre les fantômes d'une langue morte et d'un monde obsolète. Comme les humains avec lesquels ils partagent le même destin, ils vont, d'une chute lente et indécente, tomber dans l'oubli, sans pourtant s'effacer des livres où ils demeurent écrits, comme des plantes rares, désormais infécondées à la surface d'une eau assoupie.

Bien sûr, d'autres naissent sans cesse, comme Odilon est né au milieu de son siècle, peu de temps après une guerre qui a rendu la mort des civilisations possible. Ils viennent à leur tour témoigner de la pluralité des mondes, de son babil intarissable.

La plupart te survivront, Odilon, uniquement parce que toi tu es vieux désormais, et que les mots du passé, les je-me-souviens, ça va comme ça. Place au pilon, si tu préfères.

L'enfant, pour l'instant, regarde l'image. Pour lui, c'est une réplique de l'horloge qui est dans la salle à manger, avec son cadran circulaire, son pendule et les poids de son remontoir. Le mot *régulateur* lui est inconnu, aussi intrigant que le sera le si français *ordinateur*, né la même année que lui, quand il franchira le seuil du dictionnaire. A la lecture, il en déduit que c'est une horloge spéciale, une sorte de silencieux vissé au canon de tout ce qui tue le temps, et qui est à l'heure ce que le diapason est aux accordeurs de piano.

Dans le silence de la maison, on entend légèrement sa mécanique, mais elle ne sonne pas, ne carillonne pas, Dieu merci, préférant laisser filer le temps, sans tapage ni commentaire. Pour cela, il y a l'angélus, trois fois par jour, qui accompagne les repas comme le

veut la prescription cléricale, et qui régule lui aussi les moments de la vie, de la même tonalité égale pour le réveil comme pour l'introspection vespérale.

Odilon n'a pas de montre et n'en portera quasiment jamais, comme si c'était un fardeau d'avoir constamment l'heure sur soi.

A huit ans et quelque secondes de retard, il se doute qu'il n'a pas besoin d'avoir fait sa communion pour tomber pile, comme le veut un certain usage de son époque, où la piété mesurée et la tradition horlogère battent monnaie à l'unisson.

A Catteville, les autochtones, qu'ils soient marins ou terriens, continuent de vivre à l'heure solaire. Ils laissent aux vacanciers, qui vivent à un autre rythme, l'heure d'été que l'on a instituée alors que leurs pères se battaient encore dans les tranchées.

Odilon pense ingénument qu'il a tout son temps, que la sonnerie de l'école s'est tue à jamais. Pour ne pas être gourmandé et pour ne pas l'inquiéter surtout, il a soin de n'être pas en retard aux rendez-vous que sa grand-mère lui donne, dans le cours de la journée dont elle gère l'emploi du temps avec une nonchalance besogneuse.

Le soir, la marchande de galets fait le reste. Elle l'envoie au lit et l'embrasse sur ses paupières endormies.

S

Ah! Pour qui est cette lettre serpentine qui siffle sur l'entête? A moins que ce soit un hameçon. Fiché de longue date à l'école, Odilon sait répondre comme un pro aux réquisitions de première urgence : nom, prénom, adresse, profession des parents, qui, heureusement pour lui, le dispensent de répondre à des questions qui seraient bien plus embarrassantes comme : « Qui es-tu donc? A quoi penses-tu? Qui préfères-tu? »

Si un prénom porte quelques traces de pollen, ce sont les empreintes délicates des choix conciliés, des influences sentimentales de l'histoire familiale, qui ont précédé son attribution officielle sur le registre de l'état civil, voire sur le carnet de bal des fonds baptismaux.

Pour lui qui cacha son sexe jusqu'au bout, a-t-on paré à toute éventualité en pariant sur cette martingale : Odile pour une fille, Odilon pour un garçon?

Il lui a suffi de paraître dans son premier cercle réjoui et dilaté, pour conforter les uns dans leur fierté soucieuse de la perpétuation de la lignée ou de la cordée des Sherpa, ou en décevoir d'autres qui espéraient l'interruption d'une série noire ou plutôt bleue, en accueillant enfin une fille dont on ferait une adorable poupée. Odilon y a apporté sa réponse de normand : je suis une fille manquée.

Son nom, lui, porterait plutôt son ADN dont on découvre pour ses deux ans, c'est l'encyclopédie qui le dit, la structure en double hélice, cet arbre de vie qui l'enveloppe comme un lierre grimpant.

Du côté de Guermantes, ses ancêtres sont-ils vraiment tombés de l'Himalaya pour rencontrer, du côté de Méséglise les filles des rias et des abers bretons?

Qu'importe, ses ancêtres les plus lointains, qui ont presque assisté à la naissance du monde et l'ont accompagné dans ses premiers pas, ont dû s'asseoir un jour sur le même banc, par esprit de famille ou affinités de clan, coalisés de la même espèce, nus et grelottants, en attendant que le soleil se lève et que la boulangerie du coin ouvre ses portes d'or.

A l'école, où on l'initie à toutes les sciences et à tous les arts, sa maîtresse signe, au revers de la feuille de Canson, ses œuvres toujours inachevées, faute de temps, ses dessins comme ses tentatives maladroites de peinture à la pastille et à la détrempe, avec ces initiales saillantes comme un os.

Là aussi, comme à chaque étape de son abécédaire, il reconnaît le méli-mélo d'offrandes que l'on a déposées au pied de la Majuscule qui s'étire. Il n'est toujours pas rompu aux rébus, et ignorant la clef simple qui ouvrirait le portillon de l'énigme, il reste béat devant ce paysage composite qui associe le cours d'eau, la pente d'une

jachère, le sable du désert, les sentinelles avancées d'une forêt lointaine.

Quatre personnages qui s'ignorent complètement figurent dans cette pièce surréaliste, parce que même sans cheval, il y quand même de l'esprit dada et du cadavre exquis dans ce décrochez-moi-ça.

Le premier, qui compte pour du marbre, est un soldat que la gloire a déjà pétrifié, changé en statue sur le socle de son belvédère m'as-tu-vu.

Le second est un scaphandrier qui s'appuie sur son harpon comme sur une canne, la tête prisonnière d'un bocal à poissons rouges bien sévère avec sa baie grillagée. Dans la rivière qui coule près de lui, il aura au mieux, quand loufoque il aura sondé, de l'eau jusqu'à sa maigre ceinture. Compte-t-il chasser la libellule?

Le troisième porte tablier et bonnet d'ours. Il est au garde à vous et oublie sa peur quand un sanglier doux vient se désaltérer dans l'eau polie de la fable.

Le quatrième, un sculpteur au costume rupin banni de son atelier achève le buste d'un philosophe grec en prenant une souris gourmande pour modèle.

Tout est allitération et le reste est littérature.

Sophocle sculpté sur son socle soigne sa sortie. Son sapeur scrupuleusement sec supervise son sauvage suidé satisfaisant sa soif sans scaphandre.

TÉLÉPHONE

Un homme et une femme sont en conversation. Un espace que l'on ne saurait mesurer les sépare. Ils n'ont pas besoin d'être orientés l'un vers l'autre pour communiquer. Lui lorgne vers l'ouest, elle sur le sud qui commence à ses pieds. Il est debout face au mur que sa voix franchit par magie. Elle est assise au bout du même fil qui les unit, disposée à prendre des notes sur son bloc de papier.

On peut évaluer cela comme un progrès, une invention formidable pour se dispenser de sceller les chevaux, de faire crever un

marathonien, de tourner les ailes des moulins, d'expédier des pigeons en recommandé, d'avoir recours à des ruses de sioux pour faire parler la fumée.

L'homme qui parle dans ce petit orifice au milieu du dispositif mural aux airs de tableau électrique pourrait être Alexander Graham Bell, reconnu comme son inventeur.

Excusons l'aparté qui suit. Il n'est pas vraiment parasite, en tout cas, moins que la sonnerie de garde-barrière dudit téléphone.

Odilon l'ancien, un jour donc, s'est intéressé à lui, et a découvert que cet homme, une belle doublure de Victor Hugo dans sa maturité avec sa barbe blanche, dont la femme et la fille étaient atteintes de surdité, a consacré sa vie à apprendre à parler... aux sourds. Pour les amateurs de paradoxe, c'est selon lui, un plaisant cas d'école.

On s'en doute, les parents d'Odilon n'ont jamais cassé les oreilles à qui que ce soit, surtout avec cette prothèse inutile et abrutissante. Sa grand-mère non plus.

Aussi, comme il l'a promis avant de s'absenter pour deux mois, Odilon le transfuge écrit-il chaque semaine pour donner de ses nouvelles. Il utilise une carte postale qu'il tient à acheter avec son argent de poche.

Pas assez japonisante, Catteville-sur-Mer ne dispose pas de cent vues, contrairement à l'Edo d'Hiroshige, mais Odilon a quand même suffisamment de choix pour éviter les doublons, et donner une idée pittoresque, touristique, sublimée en couleurs véritables, de cette perle de culture de la Côte d'Albâtre.

Sa grand-mère la glisse ensuite dans une enveloppe avec son petit courrier à elle, privant le Père Raimbourg d'une facétie supplémentaire, si tant est que les années concordent avec les souvenirs de Lamparo.

Il peut se servir de toute la largeur du carton, débordant, avec ses mots appliqués, de l'espace réservé à la correspondance, suivant des lignes imaginaires qui n'appartiennent qu'à lui, dont les

ondulations évoquent banalement le moutonnement des vagues, et dessiner en bas, avant qu'il ne soit trop tard et qu'il faille avoir recours au post-scriptum ses premiers essais de signature.

Puis sa grand-mère secourable, grâce à ses connaissances qui datent du certificat d'études, lui suggère quelques corrections de bon aloi à apporter à son orthographe en vacances.

Il est alors prêt à tirer la langue pour savourer le liseré de colle papetière qui borde le rabat de l'enveloppe et en rab sucer la nuque de la phrygienne Marianne indifférente à ses privautés.

Sa mère lui répond à chaque fois. Son frère ajoute un petit mot, son père signe magnifiquement. Et c'est comme cela, loin des yeux près du cœur, qu'il entend le mieux les intonations de cette voix maternelle, qui se garde de se languir de cette séparation afin qu'il ne s'en sente pas coupable, et qui lui souhaite de beaux plaisirs et lui enjoint d'être sage avec sa mémé.

En retour, il aime bien guetter le facteur. Il descend en cabriolant à sa rencontre, pour lui éviter l'ascension d'une volée de marches où il s'essouffle, et surtout pour recueillir en primeur le pli affranchi qui vient tout droit de Paris.

WALLACE

Non, Odilon, qui connaît bien l'étendue de l'alphabet, son ordre à la fois immuable et absurde et injuste, qui fournit au dictionnaire son plan, sa colonne vertébrale, mais lui dicte aussi sa vision un peu épicière du monde, réduit à la closure d'un inventaire, n'a pas jeté quelques lettres par la fenêtre, ou négligé avec dédain des mots qui auraient des initiales de dernier de la classe.

Il y a objectivement des lettres, des figures de proue à l'entame moins féconde, et la semeuse commence peut-être à s'essouffler à force de volatiliser son pissenlit. A part le V encore disert parce que le vélocipède et la valise émeuvent encore la sensibilité du jeune lecteur, le U avec son uléma et son ulster dont l'exotisme ne suffisent pas à

l'intriguer, la maigre trilogie du W, de l'X, et de l'Y, soldés ensemble, le Z final, et son zèbre prêt à être rayé de la page, cet épuisement inexorable et dégressif confirme que l'on touche à la fin des noms communs, et que même les illustrateurs remettent leurs poinçons et leur gouges, par manque de commandes.

Mais surtout, le mois d'août touche à sa fin, le temps est plus que jamais compté, avant le couperet du retour et de la rentrée.

Est-ce un présage du retour à ses quartiers d'automne, il a reconnu cette fontaine si caractéristique, dont il connaît l'exemplaire, implanté près de chez lui et qui désaltère sous les platanes près de l'embouchure du métro Saint-Paul.

L'illustration du Larousse éclaire les visées de Richard Wallace. Comme au zinc, mais la pertinence de l'image s'arrête là, deux hommes du peuple, en tenue de travailleurs, avec casquette et tablier, s'abreuvent dans des timbales retenues par des chaînes à la prédelle de l'édicule, qui sert de fondation au temple antique dont la ronde des cariatides supportent à mains levées la coupole à écailles de tortue et son pignon de pin faïtal.

Ils boivent, verbe dont l'emploi absolu sous-entend la consommation d'alcool, le ballon, le rouge, le petit blanc sec, la goutte et l'absinthe, la descente et la déchéance vers l'ivrognerie, non, ils boivent transitivement avec un complément d'objet de vertu et d'hygiène, de l'eau salubre, fraîche et sobre, d'une intarissable limpidité, pour laquelle il ne doivent pas distraire quelques pièces de leur salaire.

Odilon s'est déjà régalé à cette claire fontaine de jouvence, qui n'est pas réservée au *happy few*. Cette buvette a une autre stature que les pilastres de la Place des Vosges, dont les robinets à bouton presseur qui fonctionnent comme une minuterie, délivrent une eau qu'il faut recueillir en trois ou quatre lampées dans la coupelle de ses mains jointes avant que le filet ne se tarisse. Bien sûr, rien n'empêche de renouveler l'opération, si l'impatience des suivants le tolère. Les

plus habiles gardent une main sur la téton de cuivre de la robinetterie qu'ils ne relâchent pas, et de leur bouche de travers interceptent le jet vertical ininterrompu. Pour cela, il faut se pencher, les jambes écartées afin d'éviter les éclaboussures circulaires, comme si on cherchait directement le pis d'une vache à eau à la robe de vert profond.

Il n'est pas dit qu'Odilon n'en profite pas pour parachever sa toilette de chat.

Hélas, le philanthrope anglais ignorait Catteville-sur-Mer et son inexorable déshérence, sinon il aurait fait installer sur la promenade du front de mer, ses élégantes fontaines pour étancher la soif de tous ceux qui, comme Odilon l'ancien depuis ce matin, vaquent en lisière de ce désert marin, dont l'eau acariâtre et saline, même brassée par la nage hygiénique des baigneurs, demeure impropre à la consommation.

Un jour que sa grand-mère pèse les ingrédients d'un gâteau d'exception, Odilon assiste à la scène. Le menton sur la toile cirée de la table de la cuisine, comme s'il avait un niveau à bulle dans ses yeux bleus, il confirme, tour à tour, pour la farine, le sucre, le beurre, les quartiers de pomme, l'équilibre parfait de la balance, obtenu par l'addition ou la soustraction des poids que sa grand-mère dose savamment sur le plateau réservé à cet effet.

Quand elle a fini, il lui vient une idée un peu crâne pour un enfant plutôt timide. Il va chercher le dictionnaire pour en calculer le poids. Il n'aurait pas pesé sa cervelle autrement. Mémé, qui a plus de doigts habiles que lui, fait l'addition : 1 kilo 600 grammes...

— Ça ne m'étonne pas que tu aies la tête lourde, dit-elle. Prends garde que cela ne te tombe sur le pied.

Ce gâteau plombé devrait suffire à son appétit en pleine croissance. Il lui reste encore quelques journées gourmandes pour se lécher les doigts avec les pages restantes.

Mais, dès qu'il a franchi le Rubicon des pages roses, Odilon est vite déçu. La brocante des jours anciens, l'abécédaire du temps présent, ont disparu au profit presque exclusif d'une galerie de

portraits sévères et crépusculaires , portant perruques, képis, cimiers, couronnes, diadèmes, turbans, voiles, mantilles, barbes de boucs, rouflaquettes, chignons ou anglaises, comme on porte l'auréole de l'Histoire, avec l'onction compassée de la renommée.

Pour sa consolation, il découvre que les illustrateurs sont partis faire le tour du monde et lui envoient des cartes postales de villes emblématiques de la planète, que faute d'atlas approprié il ne sait guère situer au-delà de l'horizon de son livre. Alger, Bruxelles, Constantinople, Dublin, Édimbourg, Florence *et sequitur* pour parler rose, sont représentées en perspective cavalière. Comme si on avait utilisé pour ce faire les pensionnaires d'une volière en guise de drones.

Odilon peut effectivement se prendre pour un oiseau au regard clair, dont l'œil ailé n'a pas besoin de se percher comme les humains trop terre-à-terre sur un clocher, un pont suspendu, une colline providentielle, pour planer sans artifice dans un ciel d'azur.

S'il n'y avait la légende sous la gravure, peut-être ne reconnaîtrait-il pas son Paris. Il n'a alors pas encore gravi les échelons de la Tour Eiffel et les collines ou les montagnes qui se cachent dans les quartiers lointains de la capitale.

Il vit dans le Marais, presque au niveau de la Seine, comme dans la partie basse de la cité, un ancien canton inondable, une lagune estompée non loin de la défunte Place de Grève.

La Place des Vosges, qui à elle seule est tout un monde clos sur ses rêves, comme le poème d'émotions intemporelles , est l'épicentre du territoire dont son âge et ses jambes de garçonnet repoussent peu à peu les frontières.

Mais les adresses de ses futurs souvenirs se concentrent dans les quelques rues qui lui sont nécessaires. La rue du Foin, la rue de Turenne, la rue des Francs-Bourgeois, la rue de Béarn, la rue Saint-Antoine, la rue du Pas de la Mule. Il y habite, il y travaille à l'école, il y fait les courses, il s'y promène.

Quand il est en jambes, avec sa mère, seul, ou avec son frère, il s'éloigne un peu, la Rue de Rivoli l'emmène jusqu'au grand souk du BHV, et plus rarement jusqu'à la Samaritaine devant laquelle le Pont Neuf prend ses assises.

Sur la *veduta*, il reconnaît ses arches singulières qui franchissent la Seine après s'être reposées sur la pointe de l'île Saint-Louis divisant le fleuve et séparant les deux rives de Paris. A l'arrière plan la silhouette hugolienne de Notre-Dame, quelques coupoles, dômes et tourelles, dont il ne connaît pas les noms et qui le toisent, lui qui vit à hauteur d'enfant, sans échasses ni impériale.

Plus loin dans le dictionnaire, comme s'il avait atteint le terme de sa longue croisière, il découvre une ville rêvée dont il n'a jamais sans doute entendu parler.

Au bord d'un canal, dont l'eau stagnante est juste sillonnée par des embarcations étroites, noires et frivoles, que les nautoniers pliés en deux semblent propulser à la godille, des palais aux façades ajourées par la dentelle de leur marbre se reflètent dans l'eau qui les menace jusqu'aux premières marches de leurs perrons décadents. Il n'y pas ici la succession des enjambements des ponts de Paris, c'est une autre poésie, celle d'une cité menacée mais pourtant sereine, dont les rues sont des voies d'eau aux portes de la lagune.

Venise... Odilon n'a pas fini de rêver de cette cité, où pour des raisons obscures, il se sent un peu chez lui.

C'est sur cette dernière illusion, qu'il referme sa lecture de l'été. Le livre, trop épais et trop lourd ne trouvera pas place dans sa modeste valise.

— Tu reviendras le chercher, dit sa grand-mère un peu mélancolique.

Odilon l'ancien se réveille sur la promenade de Catteville sans savoir combien de temps il s'est absenté. On dirait que l'après-midi s'est bien avancée car son ombre s'est un peu allongée.

En fait, pendant un court instant, le temps que le mirage met à s'effacer comme un arc-en-ciel se dissout au soleil, elle s'est dédoublée et les quelques passants de cette heure décline contournent, sur le sol un peu sablé de la promenade, la silhouette d'un vieil homme qui donne la main à un enfant sage.

Un petit attroupement s'est formé un peu plus loin. Quelques mouettes prévoyantes passent au-dessus de sa tête, et vont se poser sur le toit des vagues aux tuiles rondes et mouvantes. Les frères Ridel rentrent de la pêche et manœuvrent doucement aux abords de la plage où ils vont échouer la carène plane du Théo et Vincent. Ils en descendent les pieds droits dans ce qui reste de mer parmi les rouleaux qui les ont portés au rivage. L'un d'eux retient l'embarcation par son licol, pendant que l'autre va sur les galets chercher le tracteur et sa remorque. Il exécute une demi-volte sur le sable damé, glisse la nacelle de la prolonge sous le bateau, passe une vitesse qui fait fumer le moteur presque noyé autant que la cheminée verticale des échappements. Son frère saute sur le marchepied, et ils mettent le cap sur la petite cale cimentée où ils débarquent les cassettes de leur pêche laborieuse et dans lesquelles les prises sont déjà triées. On les attend près de leur étal carrelé que la marchande de poissons qui les assiste a rincé abondamment au jet. C'est une fraîcheur d'eau profonde qui déborde des égouttoirs avec les derniers spasmes des nageoires.

— A qui le tour? demande la vendeuse dessalée, ses gants de caoutchouc sur ses hanches de sirène.

Son regard croise celui d'Odilon qui, silencieusement, lui signifie, en montrant son sac de touriste, qu'il n'a ni bocal, ni poche de glace pour emporter cette marée. La sole ou le rouget souffriraient du train du soir avant de trouver une friture accueillante.

— Ça, c'est pour Robert, dit un jumeau Ridel, pour faire bouillir sa marmite.

L'étal est moins sanglant que celui d'un boucher. La chair blanche ou rosée est encore dans son étui d'écailles, mais des yeux le regardent, dilatés par l'agonie lente qui les asphyxie.

Odilon, qui ne pêche que dans la bonace de son assiette, est toujours sensible à la souffrance d'autrui. Il préfère observer les mouettes qui se disputent les têtes tranchées et les abats du jour.

Le temps soudain semble se raviser, des nuages qui devaient paître en retrait sur les falaises s'égrènent maintenant au-dessus de la plage comme des pare-soleil précoces. Odilon, à qui on a donné rendez-vous à 18 heures à la gare, parce que le conducteur de l'autorail n'a pas sa certification pour rouler la nuit, et tient aux clartés du couchant pour reconnaître les rails qui lui ouvrent la voie, songe à rebrousser chemin.

Le plus sûr est de revenir tranquillement sur ses pas, comme il l'a fait, presque toute la journée, sous la tutelle d'Ange Lamparo distillant ses histoires d'un autre temps, lui-même lisant un livre retrouvé ou en raccompagnant son enfance à son adresse disparue. Il va rejoindre la rue de la Mer sur laquelle les ramifications du Catteville qui n'a pas pignon sur le large, greffent leur modeste éventail de rues traversières, d'impasses en jachère, jusqu'à la gare à peine discernable avec son aubette et son hangar bossu au large vantail cadencé.

La promenade Valentin Decaux s'anime un peu. Ce n'est certes pas une vague piétonne qui reflue, mais au moins l'effusion en éventail d'une petite grappe d'enfants débarqués du car de ramassage, qui se délassent de leur studieuse et lointaine journée assise et viennent en sentinelles, le cartable au dos, jusqu'au muret, comme s'ils voulaient s'assurer que la mer est toujours là, avant même de rejoindre la cabine que leur offrent leurs parents.

L'un d'eux a même sorti un cahier qu'il ouvre sur son bureau d'emprunt, le long pupitre cloué au sol qui pourrait accueillir mille voisins au premier rang de cette classe de mer où le maître encourage, pour une fois à regarder par la fenêtre. Il fouille dans sa trousse face

aux embruns et en extrait ses crayons de couleurs qui n'ont pas encore beaucoup servi depuis la rentrée. Ils ont la tête bien pointue et la même taille comme s'ils étaient nés le même jour de la rencontre d'un arc-en-ciel et de jeunes pousses de cèdres du Liban.

Amusé par le tableau, Odilon s'est arrêté un peu plus loin et, non pas d'un œil de prédateur, mais avec la tendresse souriante dont son regard est capable devant un chat ou un enfant, il l'observe sans ostentation.

Mais l'enfant qui n'a pas d'œillère a deviné sa présence et sa curiosité mal dissimulée.

— Monsieur?

Odilon s'en veut déjà et redoute le pire. L'enfant va-t-il le tancer ou lui décocher une répartie de choix, digne du saint des saints de la cour de récré?

L'enfant studieux le détrompe.

— Monsieur, pouvez-vous m'aider?

— Je veux bien mon garçon, si je peux. Ce ne sont pas des maths, j'espère?

— Non, non, pour ça, je me débrouille tout seul, j'ai ma bosse.

Et il montre, avec esprit, un léger bleu sur son front.

— Chute de vélo...

Odilon s'est rapproché, pose son sac et son livre sur le pupitre rugueux. Il se penche sur le cahier. Il voit une carte muette de la planète, un planisphère pour les intimes de la terre, sur un photocopié, feuille volante qui a atterri en bonne page. Cela lui rappelle les stencils d'un bleu baveux, légèrement alcoolisés qui étoffaient ses propres cahiers.

— De quoi s'agit-il, petit?

— Un exo de géo, répond l'élève qui a déjà appris à aller droit au but sans phrases dispendieuses.

— Hum, je vois...

— Justement, vous voyez bien?

– Pardon?

– Il s’agit de colorier les continents en marron et les mers et les océans en vert. C’est la consigne.

– Et tu voudrais quelques tuyaux pour savoir où tu peux mettre le pied et où tu tomberais à l’eau?

– Non, non, ce n’est pas la peine, j’ai déjà fait le tour du monde, vous savez.

– A ton âge? C’est magnifique!

– Je redouble, en fait.

– Eh bien où est la difficulté, mon bonhomme? demande Odilon qui se surprend à être familier.

– Là...

Et il montre les crayons de couleurs qu’il a étalés à portée de main, avant de poursuivre :

– C’est à cause de ma dyschromatopsie.

Ouch! Odilon a rarement reçu un tel direct, en plein dans le plexus solaire de son vocabulaire. Il reste sonné. L’enfant magnanime compte jusqu’à huit et lui permet de se relever. Il explique à son aîné, comme il a l’habitude de faire, sans doute.

– Un jour à la visite médicale, averti par le prof de dessin, le médecin scolaire a eu des doutes. On m’a envoyé chez un ophtalmo. Je ne distingue pas bien les couleurs, j’en confonds même. Je suis le plus jeune des frères Dalton, l’Averell du test d’Ishihara.

Odilon qui ne résiste jamais à avouer , par une facétie qui cache mal son intelligence laborieuse : « J’ai le cerveau lent plein de courants d’air. », a enfin compris. Il croit utile de le soumettre à son propre examen, comme si son élève d’un instant était un singe savant.

– La mer, là, juste devant nous, tu la vois comment?

– Ça, ça va à peu près, bleue grise un peu verte aussi, mais ce n’est pas sûr que ce soit la même nuance que vous. Attendez, vous allez mieux comprendre. Vous voulez bien mettre à part le crayon marron et le crayon vert?

Odilon joue au mikado, les autres couleurs ne bronchent pas.

— Maintenant, faites-moi choisir.

— Le vert?

L'enfant hésite, sa main reste en suspens, enfin il se décide.

— Mais c'est bien ça, constate Odilon, qui pourrait croire que l'enfant lui raconte des craques et qu'il a mordu au cric. Il fait peut-être cette blague tous les jours ouvrés quand il a ferré le benêt d'étranger aux allures de parisien, après tout. Mais le garçon confirme qu'il est sérieux, qu'on ne plaisante pas avec son handicap.

— Bien sûr, en terme de probabilité et en cas de choix binaire, j'ai une chance sur deux d'avoir raison. Cela ne prouve rien.

Sa bosse des maths lui soulève une mèche sur le front.

Odilon est épaté et prêt à l'écouter avec ravissement, pendant longtemps.

— Vous voulez bien recommencer dix ou vingt fois?

Odilon a un certain goût pour les devinettes, il accepte volontiers.

Un peu plus tard, les erreurs sont assez nombreuses pour ne pas être le fruit du hasard.

— Allez monsieur, donnez-moi le vert, que je vous libère. L'autre c'est le marron, n'est-ce pas, je m'occuperai de la terre après. Mais, vous pouvez rester pour regarder si vous voulez.

L'enfant s'active, il a un bon coup de crayon comme on dit. Ses océans, mers, détroits, isthmes et calanques ne débordent pas. Il ombre ensuite les continents de cette couleur d'automne qui a un goût de terre.

— Magnifique! ponctue Odilon, qui découvre le monde sous un autre jour.

— Vous êtes sympa, merci monsieur.

Il referme son cahier et remballa sa palette. Sur la couverture, Odilon qui ne s'est pas encore bien éloigné, a le temps de lire deux lettres : CM.

– C’est au programme du Cours Moyen? Eh ben...

– Ah, non... monsieur, ce sont mes initiales... Je m’appelle Claude Monet, comme le peintre.

Odilon, qui vient d’apprendre qu’on ne peut jamais en croire ses yeux, en croit pleinement ses oreilles, parce que c’est trop beau pour être faux.

– Enchanté d’avoir fait votre connaissance, jeune homme prometteur, je vous souhaite les meilleures choses du monde.

La formule est banale, mais le jeune Catevillais n’en demande pas plus.

– On fera avec, dit-il, en clignant de l’œil, le vert ou le marron, ça on ne sait pas mais qu’importe...

Et ils se séparent, comme on se sépare dans la rue, quand on a donné ou reçu un renseignement auprès d’un inconnu. Ils ne se verront jamais plus, c’est toute l’indolore tragédie de la vie, ces petites choses dites en passant. On devrait en être quitte avec la formule salutare : « Je ne vous retiens pas. », parce que sinon, en s’engageant un peu plus, on succomberait de nouveau aux tourments de l’amitié et aux déchirements de l’amour.

Dans la rue de la Mer, un léger vent le pousse. Il passe devant les Galets où les tables ne sont pas encore ouvertes et s’arrête devant le magasin général de Catteville, où l’on trouve tout, tôt le matin, tard le soir, sans avoir à courir à la surface de proximité au bourg voisin, en faisant chauffer la voiture et en suivant les flèches qui mènent au cœur de l’enseigne.

A l’intérieur, on est censé trouver de tout, des sparadraps, de la lessive, du jambon, de la vaisselle ethnique, du lait, un peu de presse, des jouets en plastique, des condiments, de la droguerie, de la parapharmacie, de l’outillage, de l’alimentation, de la papeterie, des billets pour la loterie, une photocopieuse, une borne pour développer ses photos numériques, du textile, des conserves pour animaux, et sur

le trottoir à la portée de tous, un étal de maraîchers avec fruits, primeurs et même quelques bouquets de fleurs.

Ils ont connu de meilleures heures mais, les pieds sous l'eau dans leur seau de fer blanc, ils redressent encore joliment leurs calices, leurs corolles qui s'ouvrent. C'est ce que veut Odilon, pas une gerbe aux élans inutiles, mais une fraternité de fleurs champêtres qui donnent l'impression d'avoir été cueillies au bord des talus, dans une sente aux coquelicots.

Il est assez troublé pour oublier quelque chose dans le fouillis ordonné du comptoir, quand il a besoin de ses lunettes pour décompter la monnaie et qu'on le remercie avec l'appoint d'un bonsoir.

Dans la rue qui suit, il porte toujours son sac qui va bientôt redevenir un bagage, quand il aura franchi le portillon de la gare, et contre lui, abritée de ses mains libres, la brassée de fleurs qui sentent le jardin sauvage.

Il sait qu'il a encore le temps. Il n'a rien prémédité. Il devine au-dessus de quelques toits l'amer du clocher de l'église qui doit servir de repère aux frères Ridet quand il sont pris dans le Pot au noir au large de Catteville encastrée entre deux falaises.

Il va traverser la route qui le sépare, comme autrefois, du cimetière quotidien et estival de sa brève enfance en Normandie.

C'est là. Le cimetière lui paraît bien plus petit que dans son souvenir, toujours ceint de son mur de pierres qui l'isole de la pâture mitoyenne avec son herbe plantureuse que des vaches impassibles broutent toute la journée.

Le portillon n'a pas changé, si ce n'est sa trame de fer peut-être un peu épaissie par de multiples repeints. Il grince toujours de sa rouille rebelle, de ce rhumatisme des charnières, incurable dans un tel climat avec son régime drastique de pluies, de crachins et d'embruns.

C'est près de l'entrée, lui souffle Odilon le jeune. Il reconnaît aussitôt les traces de ses sandalettes avec lesquelles il égalisait, d'un raclement de semelles, les inégalités du gravier quand elles

découvraient la terre par place, comme un accroc à la blancheur respectueuse de l'allée.

Il lit sur la dalle les noms unis de ses grands-parents. René et Suzanne Bertillon.

On pourrait croire qu'une main charitable entretient cette tombe, un visiteur de la Toussaint, un lointain parent, le jardinier municipal, mais il est plus probable que ce soit le vent, la pluie, les rayons du soleil, la lessive des longs jours de solitude.

Odilon, dans son ingratitude et sa lâcheté foncière, ne fréquente guère les cimetières. Il sait que lorsque le défunt a disparu depuis peu, ou d'une mort qui paraît injuste aux yeux de ceux qui l'ont connu, ces visites et ces retrouvailles impossibles sont de véritables crève-cœur. Sa grand-mère lui épargnait ses larmes, il en est certain, quand il partageait, insouciant, son jeune veuvage. Pourtant, quand il ne s'agit pas de nécropoles périurbaines où l'on semble déverser le trop plein des cimetières de charme, ces lieux où tout repose sauf l'âme des vivants, peuvent être des îles de paix, des jardins zen où l'on se réconcilie avec l'idée palpable de sa propre mort, parce que la beauté, la sérénité du site semble en ajourner l'échéance par licite reconduction.

Odilon, qui est touriste de poids et de masse à ses heures, pense au belvédère de Varengeville avec sa vue impressionniste, à l'île de San Michele dans la lagune de Venise, au parc naturel du Père La Chaise où l'on tolère, entre les sinuosités plantées des parterres, les gloriettes, les pyramidons, les chapelles privées où s'abritent les perruches, les écureuils et les chauves-souris.

Il n'en est jamais ressorti attristé, encore moins affligé de sa propre condition trop humaine. Il s'est même promis d'y revenir pour oublier qu'on ne meurt qu'une fois.

En fait, sans céder aux pensées macabres, ce qui tarabuste Odilon de plus en plus ancien, c'est de laisser un cadavre derrière lui. Un corps, une dépouille, des restes, comme un poisson à l'étal, les

yeux grand ouverts. Avec pour petit glas, les incivilités des morts devenus inutiles et encombrants , qui laissent comme première jouissance de leur héritage, l'acte et la paperasse, la toilette, le cercueil ou l'urne, le transport hors gabarit, une cérémonie avec ou sans confession, une collation mal traitée, le transport, la concession, le terrassement, et des ratures sur l'agenda.

L'idéal serait, au tout dernier moment, quand rien ne va plus et disjoncte, de crever comme une bulle de savon, et la belle mort serait comme l'extinction soudaine d'une perle de Vermeer où se reflète l'or du temps.

Il y a là un petit vase sans prétention qui ne contient qu'un peu d'eau de pluie. Odilon y dispose son bouquet dont le cœur s'épanouit. Ce n'est pas grand chose, un peu comme s'il fleurissait le crépuscule, avant que la nuit n'éteigne les couleurs des calices et des corolles. Il salue sa grand-mère, qui n'aimerait pas s'inquiéter de son retard. Un baiser du bout des lèvres pour elle, un coucou de la paume pour son mari.

Il resserre les courroies de son sac, comme un randonneur qui quitte le camp de base pour le sentier qui l'attend.

A la gare, où il parvient sans plus de détails, ses compagnons le saluent et le brocardent.

- On avait besoin de toi pour pousser au démarrage...
- Alors? Elle était bonne?
- On t'a pas trop manqué? Les outils non plus?

Comme la voie leur est concédée pour la journée, ils peuvent décider de leur horaire. Ils profitent de cette liberté inouïe de conduire un train qui ne sera jamais en retard, parce qu'un peu en marge du temps.

Une roulade pour rire et le sifflet coupé, quelqu'un dit, comme une invitation à clore la journée, l'escapade en bord de mer, sachant qu'il y a de la route à faire et qu'ils recommencent demain :

- Bon, on y va?

Odilon est déjà assis sur sa banquette, là où il était assis à l'aller. Il voyagera à reculons, mais cela ne l'incommode pas.

Le moteur donne un coup de fouet à ses chevaux sans vapeur. La carlingue chouine et tangue un peu sur les essieux. Le fraternel retour commence.

Quand l'autorail se met à trotter le long du quai pour prendre sa lenteur de croisière, Odilon devine un homme qui court pour le rattraper. Mais il est trop tard.

C'est Ange Lamparo, essoufflé comme un ailier de l'Étendard, et toujours prévenu avant tout le monde, qui le poursuit, brandissant le petit mode d'emploi de la journée révolue et crie en vain :

— Monsieur! Monsieur! Vous avez oublié votre livre!